
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
80
MELKI 92
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pta - Canada: $ 5,75 - RCI : 1520 CFA
M 2016 - 80 - 20,00 F - RD
Stephen
KING
de l'écrit à l'image

HIGHLANDER *
LE RETOUR

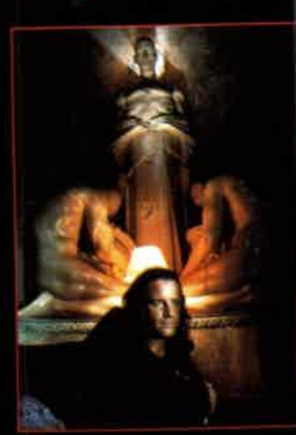
A LA VENTE EN NOVEMBRE 92

CHRISTOPHE LAMBERT

SEAN CONNERY

L'EVENEMENT







* *Egalement disponible en laserdisc*





Ciné Fantastique MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES **Ciné-Fantastique** Numéro 80. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Julien Carbon, Betty Chappe, Guy Giraud, Eric Godeau. **Correspondants** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Cat's, Carole Chomand, Julien Carbon, Christophe Jouvet, Christophe L., Sylvie Laroche, Caroline Lavergne, Elizabeth Meunier, Multimédia Promotion, Nikki Parker, Joëlle Rameau, Serge Samson, Viking Editions, Zéro Virgule

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. Tirage : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Novembre 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire



Jack Nicholson dans **Shining**.

L'un des écrivains les plus adaptés de la planète ne peut plus pondre tranquille une nouvelle sans qu'une ribambelle de producteurs, réalisateurs et scénaristes ne désirent en faire un film. Il était temps de faire le point.



Vidéodrome

Le Loup-Garou de Londres, King Kong, Vidéodrome... On se souvient autant des films que de leurs effets spéciaux. Mais depuis quelques temps, c'est la galère pour l'un des plus grands maquilleurs hollywoodiens. Confession...

Le Pape de la série B entamera bientôt sa quatrième décade d'activité sans interruption. L'homme est infatigable et les années, si elles ont pas mal écorché son style, n'ont pas eu raison de sa malice financière !



Meryl Streep dans **La Mort vous Va si Bien**.

La nouvelle comédie fantastique de Robert Zemeckis pourrait dégommer sec le côté artificiel d'Hollywood, mais se contente de faire mollement sourire via des effets spéciaux renversants d'*ILM*.

NOTULES LUNAIRES

■ Une zone industrielle en ruines, des morceaux de désert écumés par des barbares et des mutants sanguinaires, de la radio-activité, un fort et beau héros dont dépend le sort de l'humanité. Pour elle, il se propulse dans le futur afin d'enrayer l'inévitable catastrophe nucléaire... Tous les ingrédients du parfait petit **Mad Max** spaghetti sont de la fête dans **Ultra Warrior** que réalisent Augustu Tamayo et Kevin Tent, et que produit le vénérable Roger Corman. En tête d'affiche : Dack Rambo, qui n'est pas le fils naturel de Sylvester Stallone et d'un troufion du Vietnam, mais un des comédiens bien coiffés de *Dallas* (impossible de les reconnaître, ils sont tous bien coiffés, dans *Dallas* !), ainsi que Clare Beresford, un top model international qui passe ainsi des salons dorés aux tas d'immondices.

Dans le domaine du fantastique, Roger Corman garde toujours un œil sur les classiques. C'est ainsi que le ***20.000 Lieues sous les Mers*** de Jules Verne devient **800 Leagues Down the Amazon** de Luis Llosa, avec Barry Bostwick, Daphné Zuniga et Adam Baldwin !

■ Albert Pyun persiste et signe dans la voie de son récent **Nemesis** avec **Knights**. Dans un futur proche, les cyborgs sont devenus les maîtres, mais quelque chose a foiré et ils commencent à se nourrir de sang humain, qu'ils préfèrent finalement à l'huile de vidange. Leur créateur décide donc de mettre au point un cyborg tueur de cyborgs ! (Pas con...). Il sera assisté d'une jeune femme soucieuse de venger sa famille massacrée par les cyborgs. De l'action non-stop (d'autant qu'on pourra toujours sortir des cyborgs destinés à détruire les cyborgs tueurs de cyborgs...), avec Kris Kristofferson, Lance Henriksen et Kathy Long.

■ La productrice Gale Anne Hurd nous refait le coup de **Piège de Cristal** avec son projet **Taking Liberty**. Au 21ème siècle, une navette spatiale est prise en otage par des terroristes... Pas grave, y'a qu'à appeler le petit-fils de Bruce Willis, dont, selon toute probabilité, l'épouse doit faire partie des passagers retenus ainsi contre leur gré.

Editorial

C'est marrant. En ces temps troublés où la morale se détermine en fonction du seul pragmatisme économique, et où la seule valeur de base reste le profit quoi qu'il advienne, voilà que l'on cherche à compenser le déficit de cette vertu moraliste en la déplaçant sur le mode virtuel. Rien n'est vrai, suffit plus que de pervertir les mots et d'en déplacer le sens. Un exemple, mais juste sur la forme, à titre de simple exercice de glissement sémantique, ce commentaire d'un imbécile dans un canard complice, à propos de l'opération "riz pour la Somalie" dans les écoles : *"Ouais, c'est pas bien, les enfants sont pris en otage humanitaire..."*. Bien joué, Ducon ! T'en as d'autres de la même veine pour nous faire rire ? Au royaume de la combine et du double langage, une action charitable, voire naïve, n'engendre plus aujourd'hui que la suspicion, bien évidemment.

Dès lors tout peut se travestir, se déplacer. La cause et l'effet, la réalité et sa représentation artistique. La violence pas bonne, telle qu'on la retrouve dans les films d'action, et celle, excellente, qui rassemble des millions de spectateurs au prime-time de *TF1*, ou celle, encore meilleure, qui fait vendre les armes qu'il faut bien écouler, mon pauv' monsieur, sinon que ça ferait encore pencher la balance extérieure du côté qu'est pas le bon (et d'abord, pourquoi ne pas vendre du riz camarguais aux quart-mondistes, plutôt que des armes ? Hein, les armes rapportent davantage, vous dites ?).

En clair, cette violence-là, elle est bonne, réelle, sérieuse, palpable, présentable au grand public.

Témoin de cette confusion, la lettre de deux pétroleuses dans le courrier des lecteurs d'un récent *TV Magazine*. Je cite, texto : *"Pour avoir regardé des films d'horreur, une foule de gens est devenue désaxée, et bon nombre de personnes fragiles sont mortes... Les films d'horreur constituent une nuisance redoutable pour notre société. Afin de lutter contre cette nuisance, il faudrait emprisonner pendant un an tous les producteurs de ces films diaboliques, afin qu'ils aient le temps de réfléchir sur le mal qu'ils ont causé à l'humanité."*

Et pour lutter contre la nuisance de la bêtise, que faut-il faire, bande de rigolotes qui regardez sûrement *La Nuit des Héros* ou *Etat de Choc* parce qu'au moins là, l'horreur y est authentique, et donc bien meilleure ?

Comprendront-elles que la violence dans sa représentation artistique restreint justement les pulsions agressives qui pourraient se déverser ailleurs dans le vie courante, et que ces gens-là sont au contraire des bienfaiteurs de l'humanité ? Sans compter qu'il existe une distance intellectuelle pour regarder ce genre de films. Une distance dont elles n'ont manifestement jamais entendu parler. Occupons-nous déjà de l'horreur au quotidien, avant que de prétendre la vouloir traquer sur nos écrans.

Voilà ce qu'aurait pu répondre *TV Magazine*, qui diffuse l'énormité sans broncher. Nous, au moins, quand vous délirez un peu trop dans le courrier on réagit, ou, dans le pire des cas (insultes gratuites ou considérations fascisantes), on ne publie par votre lettre. Question d'honnêteté intellectuelle, sans doute.

Emprisonnement, interdiction, disent-elles ? Justement, il est temps d'évoquer ce qui se passe actuellement en Allemagne à propos de l'affaire **Nekromantik 2**. Bon d'accord, remontons tout d'abord à **Nekromantik 1**.

Il s'agit d'un film allemand de Jörg Buttgereit, tourné en 1989, où l'auteur étale complaisamment ses fantasmes nécrophiliques et passablement nauséeux. En effet, le héros s'amuse à ramener à domicile les corps de défuntes très abîmées, ceci à des fins sexuelles et, accessoirement, afin de nourrir son chat à l'aide des organes les plus avariés. Il finit par se faire hara-kiri, tout en se masturbant de la main qui lui reste. Eh oui, c'est un peu grave !

Toujours est-il que ce dangereux récidiviste propose aujourd'hui un **Nekromantik 2** à toute une Allemagne horrifiée. Du coup, les censeurs n'y vont par quatre chemins, qui réclament la destruction totale du négatif. Un fait sans précédent depuis les lois d'exception perpétrées lors de la montée du nazisme dans ce pays, et qui fait d'autant plus de bruit qu'une partie de la critique allemande plébiscite l'œuvre, et compte bien la défendre au nom de l'élémentaire liberté artistique, lui conférant d'autorité un véritable statut de film-culte.

En attendant, la cour berlinoise confirme un premier verdict d'interdiction totale prononcé à Munich, arguant justement de la valeur artistique nulle du film et de la propagation volontaire de la violence qu'il constitue. Par ailleurs Jörg Buttgereit, cinéaste provo de 26 ans, est personnellement poursuivi en tant que réalisateur. Encore un fait sans précédent dans une Allemagne dont la constitution interdit en principe toute censure.

Pendant que la police envahit les cinémas, cherchant à confisquer la pellicule et tout le matériel publicitaire de **Nekromantik 2** (quand elle n'effectue pas des perquisitions à son domicile), Jörg Buttgereit, cinéaste provo de 26 ans, ne se démonte pas. *"J'ai eu le temps de tout cacher"*, dit-il, rassurant, à ses fans, révoltés par l'iniquité de la procédure.

Peut-on lutter contre l'hypocrisie ambiante ? Oui, dans la faible mesure de nos moyens, et en tentant d'informer un maximum ceux qu'elle révolte.

Jean-Pierre PUTTERS

THE METEOR MAN

Robert Townsend aime les super-héros. Déjà dans son **Hollywood Shuffle**, il parodie Superman en enfilant collants bleux et slips rouges. Aujourd'hui, Robert Townsend, après avoir brillamment filmé le *Eddy Murphy Show*, fait encore la nique à tous les sauveurs de l'humanité. Dans **The Meteor Man**, interprété et réalisé par ses soins, Robert Townsend personnifie Jefferson Reed, timide professeur d'université rêvant à une carrière de jazz man. Sa paisible existence est tourneboulée par un cristal extrait d'un météorite. Soudain affublé de pouvoirs paranormaux, Jefferson entreprend de voler au secours de sa communauté, mais la peur panique de l'altitude l'empêche de s'élever à plus d'un mètre du sol. Habillé d'une panoplie cousue main par Maman Jefferson, le vaillant Meteor Man se gave de B.D. afin de devenir le juste défenseur des Blacks opprimés... Ca promet !



Des héros tels qu'on les aime à Mad Movies *!*

■ L'Association *Bande Amorce* organise le *Second Festival du Film Super 8 et de Fiction* de Nancy qui se déroulera au mois d'avril 1993. Les cinéastes désirant s'inscrire peuvent se faire connaître auprès d'Arnaud Chapuis, Appt. 115, 19 rue de Belfort, Rés. Georges de la Tour, 54000 Nancy.

■ *H.B.O.* possède dans ses cartons une idée de remake assez surprenante : **Attack of the 50-Foot Woman** ! Le pied valant une bonne trentaine de centimètres (je ne parle pas à l'Incroyable Hulk, là), traduisez par une femme d'une quinzaine de mètres (oui, ah ben vous n'êtes pas forcé de tout finir le jour-même, non plus...). Daryl Hannah (**Splash**) serait la nouvelle femme en question. Un grand rôle en perspective !

■ Larry Drake, vous vous souvenez. Si le nom ne vous dit rien, le visage très expressif de ce comédien massif vous renverra vite au **Darkman** de Sam Raimi. Larry Drake y incarne le vilain Robert Durant tout en lippe baveuse, en mâchoires serrées et yeux saillants. Voici son retour saignant dans la blouse blanche du **Dr. Giggles**, signé Manny Coto, un cinéaste tellement gêné par son **Envoyé Spécial** avec Dolph Lundgren qu'il en oublie de le mentionner comme premier film. **Dr. Giggles**, c'est de l'horreur bien épicée d'humour noir, dans la mouvance du film à sketches style **Creepshow** et des *EC Comics*. Interné pour des pratiques médicales illicites, le bon docteur Giggles s'évade et, à l'aide d'une trousse remplie d'instruments chirurgicaux révolutionnaires, se venge des habitants de la ville qui l'ont banni.

Le bon Dr. Giggles !

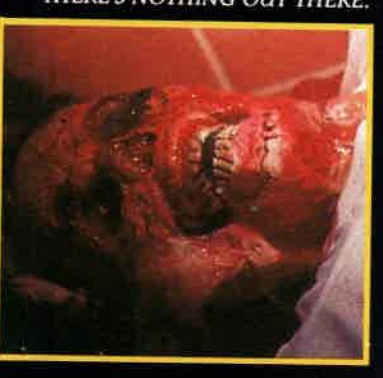


■ L'Association *Lune Rouge* se propose d'aider le cinéma d'amateurs pour permettre à de jeunes talents de s'exprimer. Déjà équipée en 16mm, elle recherche aide et contacts dans le secteur vidéo. Joindre Lionel Allorge, B.P. 22, 78470 Saint-Rémy les Chevreuse.

■ A la *Fox*, on pense carré et pragmatique. **Predator 2** et **Alien 3** n'ayant pas suscité un enthousiasme débordant, le studio songe à une rencontre au sommet entre le Predator et l'Alien qui se sont déjà frités dans une bande dessinée. L'union fait la force et le choc des titans promet un spectacle destroy...
Et si ça ne marche pas, pourquoi ne pas embaucher Freddy et Terminator dans le tome 2 !



Le coupable et sa victime, dans THERE'S NOTHING OUT THERE.



■ Des éléments nouveaux concernant le **Jurassic Park** de Steven Spielberg dont le tournage, classé top secret et formellement interdit à la presse, a débuté le 24 août dernier. Sam Neill, Laura Dern, Jeff Goldblum et le réalisateur Richard Attenborough garnissent la fiche artistique. Niveau effets spéciaux, le gotha s'attelle à des monstres préhistoriques d'un réalisme inédit. Aux manettes, un ténor en matière de paléonthologie cinématographique : *Industrial Light and Magic*, placé sous l'autorité de Dennis Muren, Phil Tippet (un fervent admirateur de Ray Harryhausen) et Stan Winston dont **Terminator 2** a récemment démontré les mérites.

■ "Il n'y a rien à l'extérieur" est la traduction de **There's Nothing Out There**, parodie de tous les **Vendredi 13** et autre **Halloween** qui pullulent sur les grands et petits écrans depuis maintenant une dizaine d'années. Réalisé et écrit par Rolfe Kanefsky, le film met en situation six jeunes gens au Q.I. bas du plafond. Les teenagers en question, trois couples évidemment, prennent quelques jours de bon temps dans une cabane au fond des bois. Sexe et natation sont au menu. Mais le sexe tombe à plat (*allons bon !*), l'eau se trouble à l'approche d'un monstre fornicateur et cannibale. De ses tentacules, il déshabille les nénettes et désossent leurs piteux cavaliers. Une voiture abandonnée et de la gelée verte bien baveuse auraient pourtant dû les faire fuir dès les premiers instants de cette cheap production. D'après un critique du *Los Angeles Times*, **There's Nothing Out There** serait, pour ses auteurs, une excellente carte de visite pour Hollywood. Il l'est aussi pour Bonnie Bowers, Wendy Bednarz et Claudia Flores, ses peu farouches héroïnes, dont le seul physique représente un fameux capital.

VOODOO SOUP

"C'*est un mélange de James Bond et de Dracula !*" s'exclame Gregg Lewott, dernier suppôt de la série Z californienne et réalisateur de l'onctueux **Voodoo Soup**. "*Le film se déroule dans une petite ville des Etats-Unis où stationne une horde de monstres, vampires, loups-garous, ou cannibales... J'interprète le rôle d'un chef cuistot qui mitonne de bons petits plats à sa clientèle, des créatures culinairement très sophistiquées*". Manifestement, Greg Lewott est un grand. Il revendique le kitsch, l'usage du Super 8, quasiment le meilleur format du monde selon lui, évite les effets spéciaux par l'achat de masques de carnaval...
Les comédiens sont surtout des comédiennes, en fait des anciennes hardeuses en pleine reconversion, notamment la toute belle montrée ici, et dont l'impressionnante paire de doudounes (vive silicone Valley !) la déséquilibre en permanence. Un dangereux numéro d'équilibriste, donc.

Plein de créatures à poils dans VOODOO SOUP *!*

Des héroïnes telles qu'on les aime aussi à Mad Movies...





■ Warwick Davis en a ras le bol de jouer les nains mielleux style **Willow**. Un maquillage hideux sur la tronche, il incarne désormais **Leprechaun**, une petite créature enfermée dans une barrique en Irlande au Moyen-Age. Quelques siècles plus tard, il se réveille aux Etats-Unis pour traquer une bande d'adolescents dans les alentours d'une ferme. Méthodiquement, il les massacre en ricanant abondamment. Ce nouveau prétendant au relais de Freddy et autre Jason porte la signature de Mark Jones, et il n'y a vraiment pas de quoi en faire toute une séquelle.

■ Des nouvelles d'un **Return of the Living Dead III** attendu avec patience. Même si c'est Brian Yuzna (**Society, Ré-Animator 2**) qui réalise, cette séquelle sent déjà le roussi. Annoncé comme le **Sid & Nancy** du gore, elle met en scène un jeune motard s'en allant ressusciter sa copine justement clamsée dans un accident de bécane.

■ Curieux projet pour Percy Adlon (**Badgad Café**). Dans **Younger and Younger**, rencontre de **Big** et de **Ghost**, un type perd sa femme dans un accident. Illico, celle-ci se réincarne dans le corps d'une capiteuse créature, qui s'empresse de redonner une jeunesse à un mari vieillissant (Donald Sutherland). Avec une larme de **Cocoon** peut-être aussi ?

WES CRAVEN : L'ANNEE HEROIQUE

Wes Craven est un monsieur très occupé. Pas moins de quatre projets d'importance pour 1993. D'une voie douce, poli, le père de Freddy prévoit la résurrection prochaine de son rejeton...

Vous travaillez sur quoi en ce moment ?

Sur un scénario intitulé **Shades Of Grey**. Une histoire de fantômes située à West Point, l'académie militaire. Un script basé sur un roman écrit par un professeur de l'académie qui a enquêté sur des événements très étranges qui se sont déroulés là-bas. On aurait vu des spectres et des poltergeists dans l'académie. Ces incidents ont pris une telle proportion que les autorités ont dû fermer des salles et des dortoirs. J'ai terminé la première version du scénario ce mois-ci. Je suis aussi sur le remake du **Village Des Damnés**, le film de SF anglais des années soixante. Mais *Universal*, qui en a les droits, bloque un peu sur le budget. J'ai un troisième projet, l'adaptation du comics *Dr. Strange*. C'est *Marvel* qui me demande de leur écrire un synopsis de 20 pages pour présenter le film que je pourrais en tirer. J'ai donc quatre projets pour 93

Que pensez-vous de la fin de la saga Freddy ?

Je n'ai pas l'impression qu'il soit vraiment mort. La mort que l'on voit dans **Freddy 6** est bien ordinaire. Il faudrait quelque chose qui sorte vraiment du commun pour un monstre aussi extraordinaire que Freddy. Je n'ai donc pas le sentiment que ce soit réellement terminé. D'ailleurs, je ne devrais pas vous le dire avant que ce ne soit officiel, mais bon, j'ai été contacté par *New Line* pour faire un **Freddy 7**. Je suis intéressé par le projet parce que j'ai envie de terminer ce que j'ai commencé. Je n'ai pas encore d'idées sur la façon dont je vais faire revenir Freddy d'entre les morts. Dès que le contrat sera signé, je m'attaquerai au scénario. Si tout se passe bien, je pourrais commencer le film l'an prochain.

Cela va vous faire quatre films fantastiques !

Oui et ça m'embête un peu. Ce n'est pas que je n'aime plus le fantastique, mais j'aimerais bien que l'on me laisse travailler dans un autre genre. Personne ne me propose un projet extérieur au cinéma fantastique. A Hollywood quand vous avez du succès dans un genre, vous êtes catalogué pour un moment. Après **La Dernière Maison sur la Gauche**, j'avais un projet de comédie avec Sean Cunningham. On a eu du retard dans la production et on n'a pas pu tourner le film. Depuis je n'ai plus eu une seule chance de faire autre chose que du fantastique. J'ai dû attaquer **La Colline a des Yeux** et Sean a réalisé **Vendredi 13**. J'aurais envie de m'attaquer sur les pères célibataires ou sur la jeunesse de Cleveland, ma ville natale, mais ce n'est pas possible. C'est très frustrant parce que je sais que je pourrais m'adapter à n'importe quel genre.

Propos recueillis au Festival de Sitges par D.A. et V.G.

THE WICKED CITY

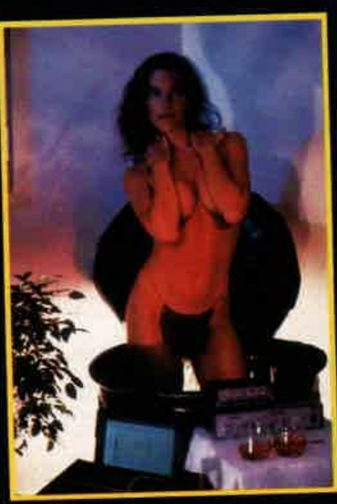
A Hong Kong où la mode revient aux films d'arts martiaux historiques sous l'impulsion du succès de la série **Once Upon a Time in China** de Tsui Hark, certains producteurs (Tsui Hark justement) tentent l'impossible. Comme adapter en live une hallucinante bande dessinée japonaise qui a déjà donné une **Cité Interdite** en animation tout à fait fréquentable.

Pris 24 heures sur 24 par une multitude de projets ambitieux, Tsui Hark confie donc la réalisation de **The Wicked City** à un jeunot de son équipe. Situé dans un futur proche, le film présente deux flics devant protéger un médium contre les forces des ténèbres ourdissant dans l'ombre une invasion de notre monde. Proche dans son génie bricoleur de **RoboForce** (encore une production Tsui Hark), **The Wicked City** démarre sec par la métamorphose d'une jeune et jolie femme en araignée humanoïde. L'aventure se poursuit dans la même allégresse. L'on y trouve même une espèce de T-1000 à la mode chinoise, lequel, bien gélatineux, coule à l'intérieur d'une voiture. Intermède cocasse et de bon goût : un flipper en plein orgasme ! Ultime morceau de bravoure de **The Wicked City** : un combat sur la carlingue d'un avion fonçant tout réacteur en marche vers un groupe d'immeubles. Forcément tcharbé.



THE WICKED CITY et les vilaines forces des ténèbres...

■ C'est bien là la question que pose le réalisateur Jay Lind. Mais peut-être pas au sens figuré. **Do You Like Women ?** est, en effet, un film d'horreur culinaire qui vous apprend à quelle cuisson une femelle peut se consommer, ou à quelle température la cuisse est bien tendre... Croustillent ainsi sur le gril de beaux plats : Debbie Rochon, Alison Woodward, Maria Pechukas et Amy Lynn Baxter...
Remake de **Aimez-Vous les Femmes** ?, un film français de 1963 de l'oublié Jean Léon, mais écrit par Roman Polanski et interprété par Guy Bedos et Sophie Daumier, ce tout petit budget présente des restaurateurs cannibales tenant un établissement "exotique". "*Une combinaison d'horreur, de fétichisme et de satire*" annonce Jay Lind. De quoi mettre l'eau à la bouche...



*DO YOU LIKE WOMEN ?
Oh oui, oh oui !*

■ Après le mystérieux **Zaltman Bleros** (attention, les Bleros sont partout !) annoncé par Luc Besson chez *Gaumont*, Jean-Jacques Beineix parle de produire **Reproduction Interdite** (faudrait savoir !) d'après le bouquin de Jean-Michel Truonj. Un siècle après le traité de Maastricht, l'Europe est devenue une fédération qui guerroie contre les Américains. Ces derniers se servent de robots très perfectionnés pour lutter contre nos pauvres clones humains européens. Le tournage s'effectuant en anglais, voilà déjà 1 à 0 pour les enfants de l'oncle Sam...

■ Malgré le bide retentissant des **Aventures d'un Homme Invisible** outre-Atlantique, John Carpenter a de nombreux projets. Ce sont le remake de **La Créature du Lac Noir**, puis **Beast**, sur les agissements d'un poulpe géant aux Caraïbes, et enfin **Pin Cushion** où un mercenaire convoie un vaccin au travers d'une Amérique ravagée par une épidémie... Pour le petit écran, le réalisateur de **The Thing** pense encore à une série inspirée de **Fog** et provisoirement titrée **So Help Me God**. Larry Cohen collabore à cette sorte de *John Carpenter Présente* que le cinéaste annonce très gore.

■ Activité frénétique pour Russell Mulcahy qu'on aurait cru sur la touche pour cause de contre-performance (**Highlander le Retour, Ricochet**). Après les thrillers **The Real McCoy** (Kim Basinger/Val Kilmer) et **Blue Ice** (Sean Young/Michael Caine), il s'adonne de nouveau au fantastique avec **99 Days**. 99 jours, le délai dont dispose un homme pour endiguer sa transformation en vampire ! C'est produit par le nouveau grand espoir d'un cinéma américain énergique et pas bête, Quentin Tarentino (**Reservoir Dogs**).

■ Recherche momie désespérément! Le tournage de **The Mummy** réalisé par Gerry O'Hara devrait débuter très prochainement. Malheureusement, l'acteur prévu, Anthony Perkins, souffre d'un empêchement pour le moins éternel. Et personne, bien sûr, ne songe sérieusement à aller soulever le sarcophage, en lui récitant le rituel de vie, des fois qu'il puisse reprendre le rôle (*ça y est, voilà San Helving qui se prend pour Karl Zéro. C'est une honte, vous savez !*).

■ Tête de Cone ! Mais non, ce n'est pas une insulte. **Coneheads** est le prochain film de Steve Barron (**Les Tortues Ninja**) d'après le show télévisé, *Saturday Night Live*, créé par Dan Aykroyd et le regretté, John Belushi. Une famille d'extraterrestres débarque chez nous et, pour ne pas se faire repérer, avec leur énorme tête conique, annoncent aux Américains qu'ils sont Français !

■ Sur les traces de Rambo, Cassandra Peterson annonce son retour dans **Elvira II**. La plantureuse reine du vulgaire assumé y organise des week-ends hantés où les invités vont tour à tour disparaître. C'est Eric Gardner qui monte l'affaire (et quelle affaire !).

STAY TUNED

Tantôt doué (**Outland, 2010**), tantôt conventionnel (**Deux Flics à Chicago, Presidio**, Peter Hyams met la barre très haut avec **Stay Tuned**. Un envoyé du Diable promet à un couple de pénétrer un univers inédit, celui d'une chaîne de télévision, *Hellvision*, la 666ème chaîne à qui il arrive d'avaler littéralement ses spectateurs. Dès que ceux-ci ont accepté le marché, ils n'ont que 24 heures pour s'évader de ce tube pas très cathodique. En cas d'échec, ils perdent leur âme... La Révolution Française et sa guillotine, un cartoon de Chuck Jones avec chat et souris, un sosie de Clint Eastwood dans **Pour une Poignée de Dollars**, un duel à la Errol Flynn, le bébé de Rosemary, un épisode de la Deuxième Guerre Mondiale, une course de voitures, un match de hockey... Telles sont les vignettes visitées au pas de course par le couple égaré. Une belle parabole sur la confrontation du réel et de la fiction, explique Peter Hyams.

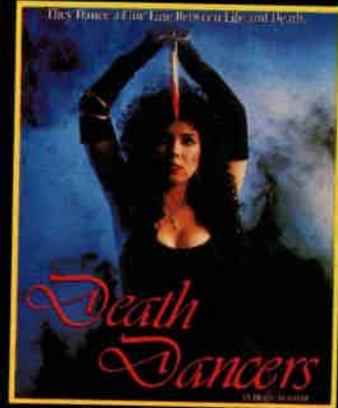


L'univers sauvage de STAY TUNED.



■ Tandis que les vampires affûtent leurs canines en vue d'une prochaine invasion des écrans, Frankenstein trépigne dans l'attente d'un grand retour. Francis Ford Coppola, qui s'est découvert la vocation d'un Terence Fisher en tournant son **Dracula** (sortie française : le 13 janvier), songe à une adaptation du roman de Mary Shelley par Jim Hart, scénariste de **Dracula** justement. Parallèlement, la romancière Anne Rice (**Lesbat le Vampire**) rédige pour *Universal* un remake de **La Fiancée de Frankenstein**. Grand serviteur des mythes, le britannique David Wickes (**Jack L'Eventreur** et **Dr. Jekyll et Mr. Hyde** avec Michael Caine) mobilise Patrick Bergin, dans le rôle du Baron, et Randy Quaid, dans celui du monstre, pour son ***Frankenstein*** à lui, un téléfilm de prestige pour le réseau câblé *TNT*. D'après quelques ragots en provenance d'Hollywood, Arnold Schwarzenegger serait prochainement l'interprète du géant couturé de partout sous la direction de Tim Burton !

■ Avec sa tronche impayable de rombière furibarde, Bette Midler chevauche un balai dans **Hocus, Bocus** de Kenny Ortega (le chorégraphe de **Dirty Dancing**). Fort justement, cette production *Walt Disney* se tourne à Salem, la ville des sorcières.



■ On tourne **Tales from the Ackermansion**, un film de fans axé sur l'intéressante personnalité de Forrest Ackerman, collectionneur acharné, ami des Karloff, Lugosi ou Peter Lorre, et éditeur d'une des premières revues de Fantastique, *Famous Monsters*. Il doit en, avoir des choses à raconter ! A quand le tour de Tonton Mad ?

■ Quand les vétérans du X se mettent au fantastique, cela donne forcément un produit bien fesseux, comme le **Death Dancers**, écrit et réalisé par les soins de Jason Holt. Plein de scènes explicites et de chorégraphie lascives, **Death Dancers** présente un serial killer sévissant dans le monde glauque du bondage (arrêtez ou je bonde...) et du sexe déviant. Evidemment, question cochonnerie, le réalisateur ne se prive pas d'en rajouter.

MANIAC COP III

Matt Cordell, le Maniac Cop, ne lâche pas facilement la matraque. Une fois encore, cette armoire à glace de Robert Z'Dar reprend le rôle-titre pourvu d'un maquillage très différent de celui du tome 2. Le Maniac Cop revient d'entre les morts pour l'amour d'une femme-flic dans le coma, Kate Sullivan, ancienne camarade de l'académie de police, injustement accusée d'une bavure fatale lors d'un braquage. Invulnérable, Cordell l'arrache de son lit d'hôpital pour la transporter sur l'autel d'une église. Là, le flic-zombie, par quelques incantations vaudou, compte bien lui rendre vie...
Action non-stop dans ce **Maniac Cop III, Badge of Silence**. Fidèle à ses habitudes, William Lustig ficelle de magistrales scènes d'anthologie. Ce sont notamment une poursuite en bagnoles encore plus spectaculaire que celle du précédent **Maniac Cop** et la messe satanique dans une église en flammes. Peut-être même le meilleur moment de cette série qui, d'un épisode à l'autre, gagne en vigueur.

Notre héros à l'office du dimanche !





TICKS, une race mutante qui attaque les teenagers. Brave bête !

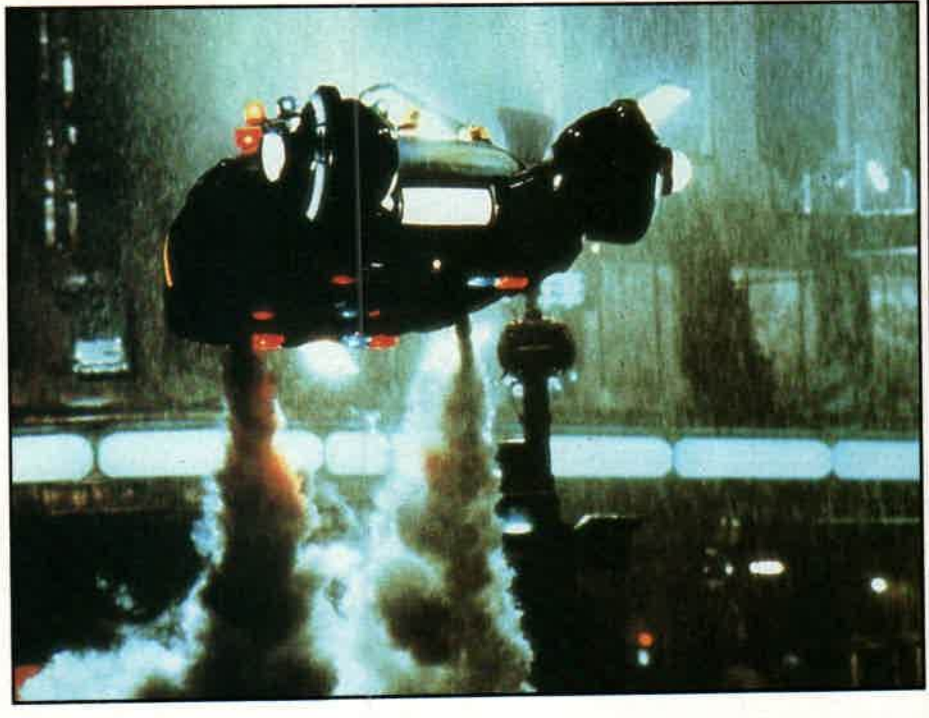
■ **Ticks** est une production à prétention horrifique de Brian Yuzna, mise en scène par Tony Randell. Un groupe d'adolescents à problème cherche une retraite champêtre afin d'oublier le stress citadin. Jason s'étant fait excuser, c'est une vilaine race de pous qui va venir les titiller. Ca va faire un malheur à *Canal Puce*, ce truc !

■ Tim Burton peut aujourd'hui tout se permettre, c'est ainsi qu'il songe sérieusement à une biographie de Edward D. Wood Jr, le réalisateur le plus ringue de la galaxie, et dont le **Plan Nine from Outer Space** est, selon les gourmets, le pire film de SF jamais commis. Johnny Depp incarnerait le maître. On n'ose à peine y croire !

■ Histoire d'être les premiers à vous l'annoncer, voici le titre d'un nouveau projet de Clive Barker, réalisateur et scénariste : **Eden U.S.A.**, pour *Universal*. (*Euh, San Helving, c'est pas un peu bref, non ?*). Oui, ben en tout cas, j'en sais pas plus.

San *"j'en sais pas plus"* **HELVING**

BLADE RUNNER



Dépité par le bide de son **Christophe Colomb** aux Etats-Unis, Ridley Scott se retournerait-il vers un glorieux passé pour oublier les déceptions du présent ? Non, la reprise de **Blade Runner** revu et corrigé par son auteur n'a rien d'une fuite à reculons, d'un ultime retranchement. Ce **Blade Runner**-là ne cède en outre pas à la vogue des versions longues. **Le Grand Bleu, Aliens, Shining, Lawrence d'Arabie, Pat Garret & Billy le Kid**... Tous les titres sont désormais susceptibles de faire l'objet d'une réédition, gratifiés de séquences inédites souvent sucrées à l'époque par leur producteur. **Blade Runner** agit à contrario. Pas ou peu de rajouts. Ridley Scott s'est simplement souvenu que **Blade Runner**, en 1982, n'était pas vraiment le film dont il rêvait. A cause de cette institution typiquement hollywoodienne qu'est la "sneak preview", le réalisateur de **Alien** se résout à modifier le premier montage. Selon le public soumis à la question, **Blade Runner** est un film ténébreux, trop noir, son intrigue paraît touffue, difficile à suivre, peu intelligible. Des avis pas très fûtés, mais le producteur prend peur, estime que quelques modifications s'imposent pour clarifier et ensoleiller l'intrigue. Du coup, une voix off, celle de Harrison Ford, commente et fait régulièrement le point sur l'évolution des événements. Harrison Ford n'approuve pas vraiment ces mesures mais se plie à la volonté des pontes du générique. Le film se clôturant sur un sentiment de doute, d'incertitude, Ridley Scott tourne illico un happy-end classique : le flic Deckard et la répliquante Rachel, dans un véhicule, survolent un paysage préservé, vert, en totale rupture avec le reste du film. La voix off insiste sur les possibilités normales de vie de Rachel, sur la programmation génétique dont nous sommes tous les victimes. Plutôt optimiste comme le souhaite l'audience yankee. Mais Ridley Scott regrette amèrement cette compromission. Aujourd'hui, il fait marche arrière, supprime ce guide un peu trop insistant qu'est la voix off, coupe net la dernière scène, stoppant juste sur la porte d'ascenseur après que Deckard et Rachel y soient entrés. Rien que des soustractions dans le **Blade Runner** nouveau ? Ridley Scott, discrètement, remodèle certaines séquences importantes, pas forcément les plus spectaculaires. Pas un seul nouveau plan d'effets spéciaux n'est venu se glisser dans le métrage. Ridley Scott préfère développer les liens unissant Rachel et Deckard, à travers le dialogue. Il préfère également, sans heurter le spectateur familier du vieux **Blade Runner**, douter de Deckard, de sa condition d'homme. La caméra s'attarde davantage sur l'impressionnante galerie de portraits anciens dont le flic garnit son piano, comme pour se convaincre de l'existence du passé, se convaincre de l'inviolabilité de sa mémoire. Et, cerise sur le gâteau, Ridley Scott intègre dans le récit une brève séquence onirique découlant des doutes, de l'humeur maussade de son héros, les images d'une licorne dans un paysage bucolique de petit matin embrumé. Un zeste de **Legend**. Mais la licorne, animal mythologique, entraîne toute une symbolique. La licorne, c'est le divin introduit dans l'animal, autrement dit, pour **Blade Runner**, la vie introduite dans la machine.



C'est d'ailleurs une licorne de papier que Deckard froisse avant que tombe le générique final. Un geste qui en dit long sur son refus de jouer le jeu de la fatalité génétique du Dr. Tyrell. Tyrell justement, le génie de la biomécanique enfermé dans sa tour babylonienne : Ridley Scott allonge sensiblement la scène de sa mort, lorsque Beatty lui écrase le crâne entre ses mains. Un cri, quelques secondes de souffrance supplémentaire (sans horreur graphique toutefois)... Le cinéaste n'en fait pas trop. Jamais. Expurgé de ses lourdeurs, **Blade Runner** paraît désormais pur, limpide, narrativement parfait, en accord avec lui-même sur le fond. La forme, elle, n'a pas changé. En dix ans, le film de Ridley Scott s'est encore bonifié. Depuis, personne n'a réussi à intégrer si bien les effets spéciaux à l'histoire, à crédibiliser à ce point un environnement futuriste, à rendre plausible et tangible la moindre parcelle de décor. En dix ans, la science-fiction de **Blade Runner** s'est légèrement atténuée, comme pour appréhender un quotidien en marche, en cours. **Blade Runner** ne se regarde plus comme un film de science-fiction, ou un film noir revisité ; c'est prioritairement une vertigineuse plongée dans un univers pourrissant, déglingué, où les hommes ne parviennent même plus à savoir qui ils sont réellement, où ils vont, à quoi ils aspirent. Deckard, les répliquants Beatty, Rachel, Pris, Zora et Léon... Ils sont tous dans la même mouise existentielle, cherchant tous à savoir, à deviner leur futur, leur destin. Une tragédie antique somptueusement racontée par Ridley Scott, sans le moindre chichi esthétique, sans le moindre délire plastique. C'est justement parce qu'il évite la complaisance visuelle, l'épate, l'esbrouffe, que **Blade Runner** reste l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma. Sur le fond et la forme.



Marc TOULLEC

Blade Runner. USA. 1982. Réal.: Ridley Scott. Scén.: Hampton Fancher et David Peoples d'après le roman de Philip K. Dick. Dir. Phot.: Jordan Cronenweth. Mus.: Vangelis. Effets spéciaux visuels : Douglas Trumbull, Richard Yuricich, David Dryer. Prod.: Michael Deeley/ Ridley Scott & Jerry Perenchio/ Bud Yorkin & The Ladd Company/ Run Run Shaw. Int.: Harrison Ford, Rutger Hauer, Sean Young, Edward James Olmos, Darryl Hannah, Joanna Cassidy, Brian James, Joe Turkey, James Hong, M. Emmett Walsh, William Sanderson... Dur.: 1 h 57. Dist.: Warner Bros. Reprise : 9 décembre (Paris, au Gaumont Italie), 23 décembre (nationale).



LA BELLE ET LA BETE

A l'heure où j'écris ces lignes, **La Belle et la Bête** est déjà sorti depuis deux semaines. Depuis quinze jours, près d'un million de Français ont déjà vu le film, ne démentant pas le triomphe que le dernier né des studios *Disney* a remporté outre-Atlantique où il est le plus grand succès du cinéma d'animation de tous les temps pour sa première sortie. Pourquoi un tel engouement pour une histoire après tout classique d'amour impossible que tout le monde connaît ? Tout simplement parce que **La Belle et la Bête** est sans doute le plus beau film animé de tous les temps, un émerveillement de tous les instants.

En reprenant en main les studio *Disney* au début des années 80, Michael Eisner clamait haut et fort à qui voulait bien l'entendre qu'il fallait redonner aux films *Disney* le prestige et la qualité d'antan. Cette mission, déjà en bonne voie de réussite avec **Basil, Détective Privé** et **La Petite Sirène**, est aujourd'hui parfaitement accomplie. Même au-delà de toutes les espérances puisque **La Belle et la Bête** se classe aux tout premiers rangs des longs métrages de chez *Disney*. Alliage intelligent et raffiné de conte pour enfants et de comédie musicale, **La Belle et la Bête** est aussi le parfait mélange des techniques ancestrales du dessin animé et des toutes les nouvelles méthodes d'animation assistée par ordinateur, donnant au film un look néo-vieillot d'une originalité extraordinaire.

Mais, au-delà de l'analyse de l'histoire et de la démonstration de la quasi-perfection des images, et aussi parce que raisonner avec un tel film comme avec n'importe quel autre serait trop réducteur, il n'y a pas de meilleurs arguments pour défendre **La Belle et la Bête** que ce sourire un peu béta qui s'affiche sur nos visages lors des séquences dansées et chantées, que cette envie de faire comme les gamins de la salle et de crier des "Ho" et des "Ha" d'admiration tout au long de la projection, ou que cette émotion qui nous étreint lors du dénouement. On se sent un peu bête quand on s'en aperçoit, on se dit que ce n'est qu'un dessin animé, qu'on a un peu passé l'âge d'être ému par ce genre de chose, mais on ne peut pas s'en s'empêcher. C'est sans doute cela, retrouver son âme d'enfant...

Didier ALLOUCH

Beauty and The Beast. USA. 1991. Réal.: Gary Trousdale et Kirk Wise. Scén.: Linda Woolverton. Mus.: Alan Menken. Chans.: Howard Ashman et Alan Menken. Mont.: John Carnochan. Prod.: Don Hahn & Howard Ashman/ Walt Disney Pictures. Dur.: 1 h 24 Dist.: Warner. Sorti le 21 octobre 1992.





SUR LA TERRE COMME AU CIEL

Allez, faites un petit effort, imaginez que vous êtes une femme, la quarantaine rayonnante, que vous travaillez en tant que journaliste pour une quelconque chaîne de télé européenne, que vous vous faites sauter avec joie par un collègue dans un ascenseur en panne, que vous retrouvez en cloque, que l'heureux événement se fait attendre vu que le foetus vous explique de vive voix qu'il n'a pas envie de naître, que vous découvrez avec forte angoisse que vous n'êtes pas la seule mère en sursis porteuse d'un enfant prise de tête, et que 700 bébés sont déjà morts au cours de grossesses provoquées. Déjà, c'est beaucoup de choses, et dévoré par ce scénario catastrophe, vous craquez. Maintenant, poussez le bouchon un peu plus loin, et imaginez carrément que vous êtes un foetus, ne craignez rien, ce papier n'est pas hypnotique, que vous venez de passer 42 semaines dans du placenta, que, par on ne sait quel miracle, vous êtes au courant de toutes les atrocités du monde - les enfants roumains, les attentats dans les facultés, les 18 mois d'attente pour une place dans une crèche (authentique !), que vous vous demandez si vous êtes un bébé désiré ou accidentel et si la vie vaut vraiment le coup d'être vécue. Bon là, c'est tellement énorme qu'après mûres réflexions et autres déclarations d'amours maternelles, vous naissez. Pour finir, et là je conseille aux frileux d'aller se rhabiller, imaginez, si vous le pouvez, je vous aurai prévenu, que vous êtes le spectateur prisonnier au milieu d'un rang de **Sur la Terre comme au Ciel**, que vous supportez sans broncher la banalisation visuelle d'un beau sujet littéraire, que vous vous faites assommer par des pensées humanistes et écologistes lourdement radicales, que vous subissez un discours qui se retourne contre lui-même au terme d'une avalanche de généralités, que vous pleurez la piètre performance de "l'autre" égérie d'Almodovar, Carmen Maura, et que les 80 minutes du film fassent une à une chanceler votre bonne humeur naturelle. Oui, je sais, là c'est vraiment trop, ça dépasse l'entendement. **Sur la Terre comme au Ciel**, ce mauvais trip hallucinogène, est pourtant une triste réalité. Le boycott prévisible du public en sera une autre. Mais heureuse !

Vincent GUIGNEBERT

Belgique/ Espagne/ France. 1992. Réal.: Marion Hansel. Scén.: Paul Le & Marion Hansel. Dir. Phot.: Joseph M. Civit. Mus.: Takashi Kako. Foetus : Jacques Gastineau. Prod.: Man's Films/ Avanti Films/ Sabre TV/ Tchin Tchin (c'est ça, à la tienne Etienne !). Int.: Carmen Maura, Didier Bezace, Samuel Mussen, Jean-Pierre Cassel, André Delvaux... Dur.: 1 h 20. Dist.: Phase Films. Sortie nationale le 18 novembre 1992.

ABONNEMENT



POUR LES 250 PREMIERS LECTEURS A S'ABONNER

Recevez gratuitement la K7 de **Terminator 2** (offertes par *Gaumont Columbia Tri-Star Home Vidéo*) ou, à l'occasion de notre dossier Stephen King, celles de **Maximum Overdrive**, **Ça** ou **Les Vampires de Salem**. Ainsi que le roman LE FLEAU (les trois tomes), paru chez *J'ai Lu*. Ou encore la bande originale, en CD, de **La Mort Vous va si Bien**, offerte par *W.M.D.*. Indiquez votre choix sur (ou au-dessous) le bon de commande.



L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

CADEAUX CADEAUX CADEAUX...



Pour les fêtes de fin d'année, vous ne savez jamais quoi demander en cadeau aux parents, oncles, tantes, cousins, amis, etc. *Mad Movies* a pensé à vous avec cette offre valable jusqu'à la fin de l'année 92 : *Ze Craignos Monsters* (le livre aux mille monstres) à prix super réduit, soit 200F (port compris) au lieu de 250 !

Pour commander, utilisez le bon de la page 59 - ou recopiez-le - et méprisez carrément le prix de 250F proposé. Envoyez 200F, et c'est tout ! Si on n'est pas content, c'est pareil...

BOX-OFFICE

Pauvre, le box-office ces deux derniers mois. Les nouveautés étant rares, le cinéma fantastique n'a pas mobilisé la grande foule. **L'Esprit de Caïn**, un mauvais exemple, malgré une presse particulièrement défavorable, arrive tout de même à dépasser les 80.000 schyzos dans la capitale. Une performance vu la qualité du produit. Avec 21 millions de dollars de recettes chez Bill Clinton, **L'Esprit de Caïn** s'en tire plutôt bien. Une seule explication : la garantie que constitue le nom de Brian de Palma.

Aux States, **Innocent Blood** de John Blood est sous transfusion. 6 briques US en tout et pour tout : de quoi retourner les sangs à tout ceux qui envisagent de lancer un film de vampire sur le marché. Faible performance pour **Simetierre 2** en regard du triomphe du premier : il devrait plafonner à 20 millions, médiocre. Une explication à cet échec relatif : Stephen King a refusé que son nom soit lié au projet. Evidemment, ca refroidit l'audience.

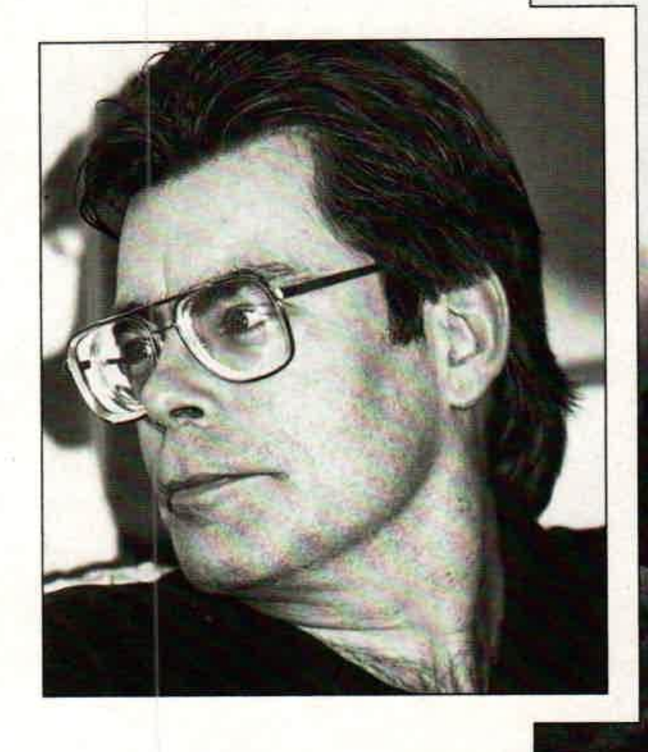
Hellraiser III, dans une combinaison nettement plus réduite, tire de ses Cénobites de spectateurs quelque 12 millions de recettes. Très honnête pour un film s'adressant à un public de connaisseurs. **Candyman** d'après Clive Barker également, en deuxième semaine, arrive au même chiffre. Mais il semble que sa réputation et un bon bouche à oreille l'aide à tenir longtemps l'affiche.

Autour de 60 millions pour **La Mort vous va si Bien**, 3 millions de moins pour **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses 2**... Des résultats honnêtes, mais pas de quoi pavoiser vu les budgets et les campagnes publicitaires. Pendant ce temps, Steven Seagal triomphe avec **Under Siege**.

STEPHE

de l'écrit

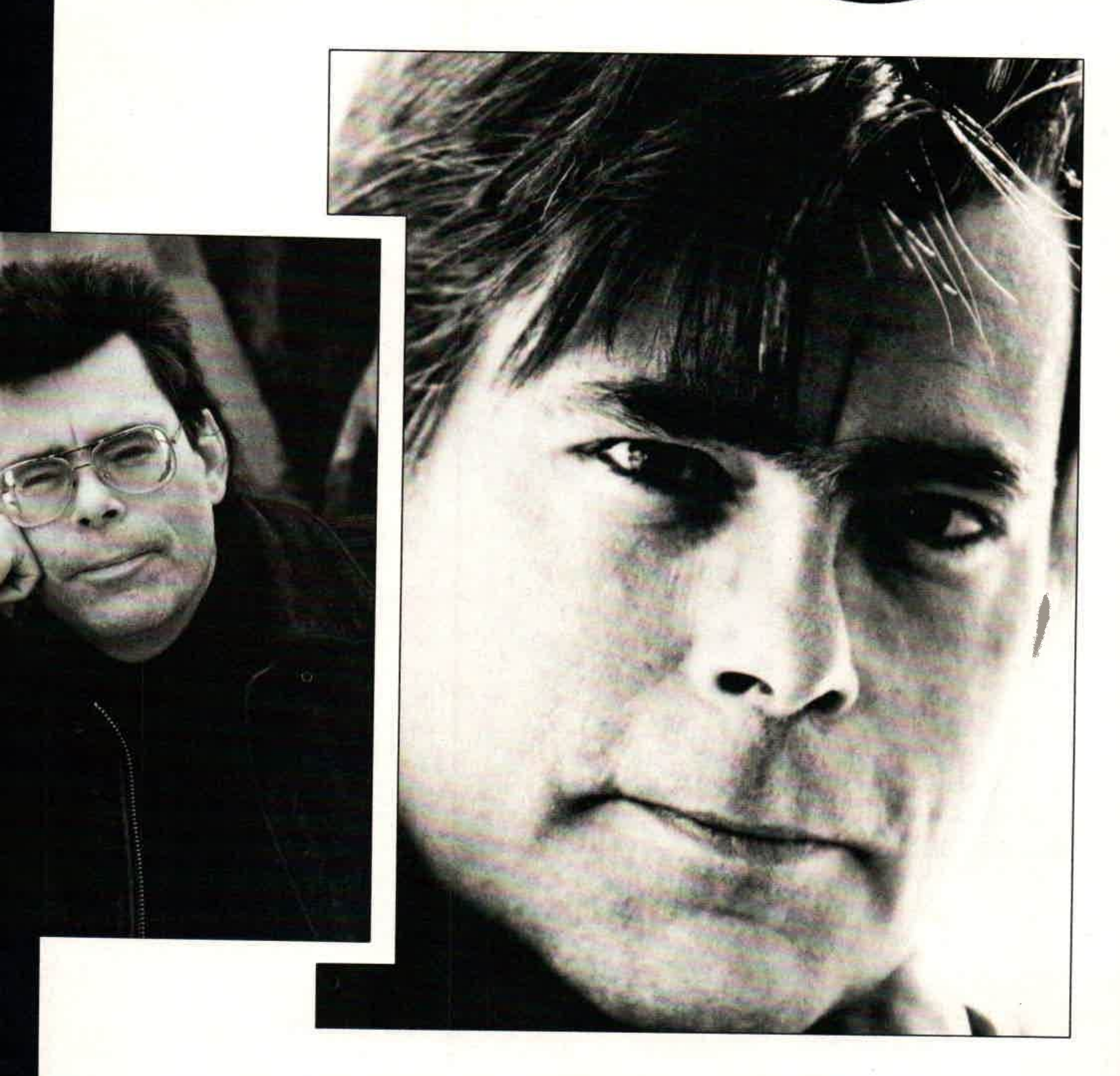
Un type incroyable ce Stephen King. Non content d'être le romancier le plus lu au monde en ce début des *nineties*, il alimente à lui tout seul un bon pourcentage de la production cinématographique fantastique. Stephen King romancier, Stephen King scénariste, Stephen King metteur en scène, Stephen King acteur occassionnel, Stephen King trahi par des metteurs en scène douteux et des producteurs opportunistes, Stephen King intimiste, Stephen King gore, Stephen King classique, Stephen King avant-gardiste... Beaucoup pour un seul homme, même si sa productivité dépasse de loin la moyenne des capacités humaines. Comme Edgar Poe, Matheson et Lovecraft par le passé, le King règne aujourd'hui sur le Fantastique.



par MARC TOULLEC

N KING

à l'image



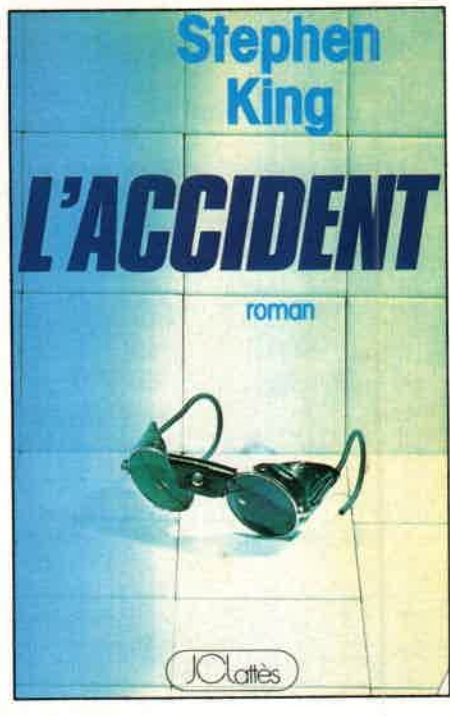
C'EST ARRIVE PRES DE CHEZ LUI

Fin observateur des moeurs quotidiennes, King visite par l'écrit un univers tangible où les cauchemars deviennent parfois des réalités...

Stephen King a écrit 27 romans et publié 4 recueils de nouvelles. Soit à peu près autant que Dean Koontz et bien moins que Peter Straub. Pourtant, il est la figure la plus représentative de la littérature fantastique contemporaine. Il est l'auteur le plus estimé, le plus connu et surtout le plus lu du genre. Mais tout n'a pas toujours été rose pour lui. Abandonnée par son mari alors que Stephen n'a que deux ans, sa mère est obligée de prendre tous les petits boulots qui se présentent pour ne pas laisser ses deux enfants (Stephen a un frère de deux ans son ainé) dans le besoin. Grassouillet, Stephen subit sans cesse les railleries de ses camarades de classe. Il se réfugie dans la lecture d'une malle de livres fantastiques qu'il a découverte dans un grenier, chez sa tante. Ainsi naît sa vocation. Dès l'âge de douze ans, il se met à écrire des petites histoires. Mais ce n'est pas avant ses 26 ans que son premier roman est publié. Entretemps, ce sont les années de lycée, puis de fac où il obtient une maîtrise d'anglais et rencontre Tabitha Spruce qui allait devenir sa femme. Puis, ce sont les années galère où le couple vit avec leur deux enfants dans une grande caravane. "*Quand je suis sorti de l'université avec ma maîtrise d'anglais sous les bras, ce n'était pas une très bonne période pour trouver du boulot dans l'enseignement. J'ai donc bosser comme pompiste ou teinturier pour 60 dollars par semaine. Finalement, en 71, j'ai eu un job de prof d'anglais dans une école privée. Mais ça ne me rapportait pas plus qu'avant et je devais retourner travailler certains soirs à la teinturerie pour garder nos têtes hors de l'eau. Nous vivions dans une caravane à Hermon, un trou perdu du Maine. Je rentrais crevé tous les soirs et je me mettais à écrire sur la petite Olivetti de Tabby qui était installée sur un bureau d'enfant dans une petite pièce qui nous servait de buanderie. C'est donc à genou que j'ai écrit "Salem" et "Carrie"*", se souvient avec humour Stephen King.

Dès ses deux premiers roman, King met en place la grande règle de ce qui fera son succès : le fantastique doit toujours être ancré dans le quotidien et toucher à des gens qui nous ressemblent, dont on se sent proche. Aujourd'hui, toutes les bonnes histoires fantastiques se situent dans le monde contemporain. Avant "Carrie", la chose était rare, pour ne pas dire rarissime. Autre tendance dans l'œuvre de King, la base surnaturelle de ses romans n'est jamais le sujet principal. Le paranormal n'est qu'un prétexte. "Carrie" n'est pas seulement l'histoire d'une adolescente qui utilise la télékinésie pour se venger, mais surtout le récit d'une révolte et d'un passage à l'âge adulte entraînant une remise en question des valeurs parentales. Soit, Carrie possède des pouvoirs paranormaux, et c'est grâce à eux qu'elle va faire table rase de tous ses problèmes dans une conclusion pour le moins incendiaire ; mais là n'est pas le sujet du roman. Le sujet, c'est Carrie , une jeune fille en proie aux inévitables troubles de l'adolescence, les doutes et les peurs que fait naître cette période surtout quand l'entourage ne répond pas avec efficacité à l'attente de la jeune personne. Une approche audacieuse qui permet à King de dépasser dès



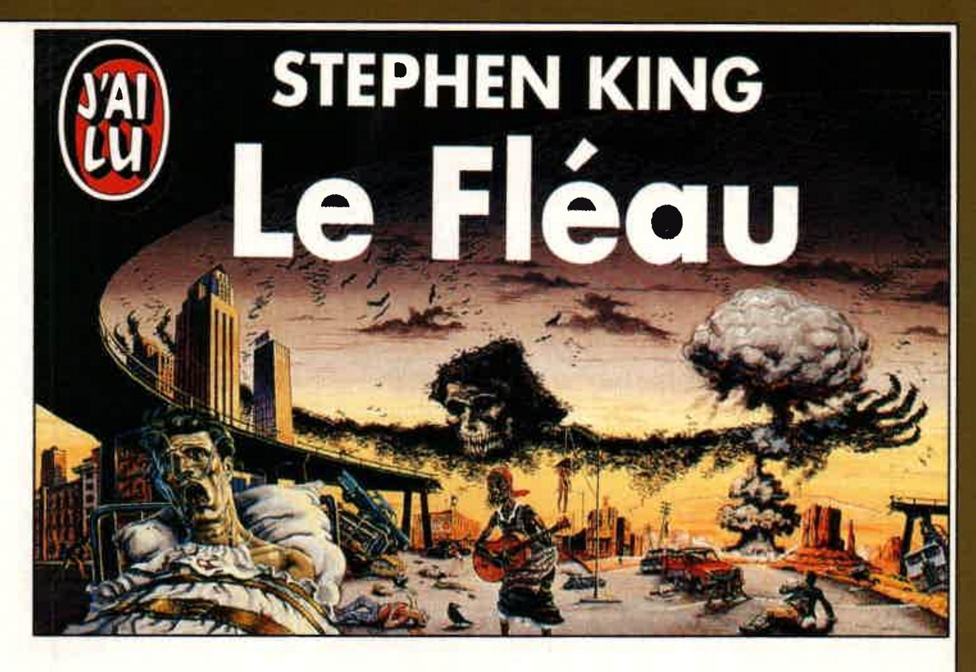


son premier roman le stade du jeune auteur faisant son apprentissage en déclinant tous les poncifs du genre. Les poncifs, les clichés, les règles, King s'en fout. Ainsi la structure de "Carrie" est assez inattendue. Le récit ordinaire par un narrateur extérieur est interrompu par différents extraits d'ouvrages venant compléter le déroulement de l'histoire ; des extraits du livre écrit après coup par la seule rescapée du massacre orchestré par Carrie, des rapports de la commission chargée de l'enquête, des pages d'un ouvrage plus ou moins scientifique, des extraits de textes écrits par Carrie elle-même, des articles parus dans la presse sur cette affaire. De fait, la crédibilité s'en trouve renforcée à tel point qu'il faut un bon moment pour réaliser que ce qu'on vient de lire n'est qu'une histoire, et non le récit d'événements authentiques.

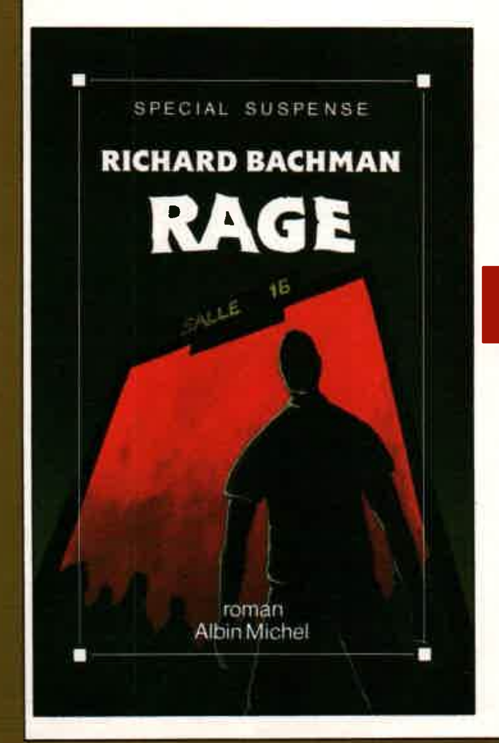
"Salem" commence également par un article racontant succintement les faits que King va nous exposer en détail. Un moyen efficace de mettre le lecteur en haleine et de lui donner envie de savoir au plus vite ce qui va se passer. King sait qu'il faut accrocher son lectorat et surtout ne pas le perdre en cours de route. "Salem" a pour héros Ben Mears, un écrivain qui rentre chez lui, à Jerusalem's Lot, une petite ville du Maine. Il s'aperçoit que la cité est infestée de vampires dirigés par le propriétaire d'un manoir perché dans les hauteurs, Kurt Barlow. D'abord fasciné et séduit, Mears doit ensuite faire face à la perversion des créatures et combattre la puissance de Barlow. Avec "Salem", King fait émigrer les vampires des Carpathes au Maine en rendant un hommage très respectueux à Bram Stocker et à son immortel "Dracula". Ben Mears est le premier d'une longue série de héros écrivains dans l'œuvre de King. Dans "Misery", "La Part des Ténèbres", "Le Corps", "Vue Imprenable sur Jardin Secret", "ça", et autres nouvelles, les personnages de King sont des auteurs. De là à dire que son œuvre est autobiographique, il n'y a qu'un pas. "*Il m'est arrivé d'écrire sur moi-même. Mais notre travail, c'est le mensonge littéraire. Alors quand un écrivain écrit sur lui-même, ce que j'ai fait assez souvent, il ment. Il arrange les événements vécus, il les adapte. Pas mal des choses que l'on peut lire dans "Le Corps" sont vraies. Mais je les ai arrangées. J'ai encore des cicatrices que je ne veux pas montrer. Alors, je reformule les faits de façon à mieux les intégrer dans l'histoire, c'est tout*".

"Shining", lui, n'a rien d'autobiographique. Ou si peu, puisque King en a eu l'idée alors qu'il cherche un endroit pour écrire tranquillement un livre. Il opte pour un hôtel retranché dans les montagnes, l'Hôtel Stanley (ça ne s'invente pas !). Mais quand il arrive avec sa petite famille, c'est la fin de la saison, l'hôtel va fermer, et les King se retrouvent les seuls hôtes de l'établissement. Une solitude qui va servir d'ingrédient principal à "Shining". Comme presque tous les romans de King, "Shining" met en scène un personnage dont les capacités particulières font de lui une victime. Danny Torrance est un gamin qui possède un don de clairvoyance et de prémonition. Et son pouvoir fait naturellement de lui la proie idéale des fantômes de l'Hôtel Overlook. La folie naissante de son père Jack aggrave encore la situation. "Shining", ou comment jouer avec les forces et les vulnérabilités de l'enfance. Par son innocence, Danny est la clé de voûte du passage des esprits dans le monde réel. C'est cette innocence que son père, rendu fou par les spectres de l'Overlook tout autant que par son incapacité à écrire, tente de combattre. L'innocence contre la perversion, un combat éternel que l'on retrouve dans toute l'œuvre de King.

"L'innocent" dans "Dead Zone", c'est Johnny Smith, opposé au "pervers" Greg Stillson. Le roman raconte, en parallèle, la montée en puissance des deux personnages, le premier vers un état de sainteté presque christique, le second vers un pouvoir maléfique absolu. Johnny est un professeur bien tranquille quand un accident de voiture bouleverse son existence. Il reste quatre ans dans le coma, perd sa petite amie qui n'a pas le patience de l'attendre, perd aussi l'usage d'une de ses jambes, mais gagne un don de voyance qui va le mener à sa perte. Greg Stillson, lui, commence comme un minable vendeur de bibles qui balance des coups de pied aux chiens dans les arrière-cours. Son irrésistible ascension vers la présidence des Etats-Unis est décrite avec une précision qui fait peur tant elle paraît crédible. La rencontre inévitable entre les deux hommes n'intervient que dans la dernière partie du livre. King prend son temps pour nous décrire le terrible destin de Johnny. Son don le transforme en freaks ; il doit s'enfuir de chez lui pour échapper à la une des journaux à sensation. Il découvre l'identité d'un tueur, sauve des vies, mais perd petit à petit la sienne. Quand Johnny a tout perdu, il ne lui reste plus qu'une chose, devenir le sauveur de l'humanité en affrontant celui qui veut la détruire, Greg Stillson. Au-delà, de la lutte Bien/Mal traditionnelle chez King, "Dead Zone" est un roman sobre qui distille une intense émotion. Sans artifice, King crée un lien très fort entre John et le lecteur. Comme tous ses héros, John Smith est un type ordinaire engagé, sans qu'il n'ait rien demandé, dans une bataille qui le dépasse.



Il en est de même pour les survivants du "Fléau". "Le Fléau" est le plus énorme des romans de King, celui qui, en tout cas, possède la plus grande envergure puisqu'il y est question de la destruction presque totale de l'humanité et de la genèse d'une nouvelle civilisation. Rien que ça ! Un virus responsable d'une grippe ultra-meurtrière s'échappe d'un laboratoire et se répand dans le monde entier, décimant 99,4 % de la population. Les 0,6 % restant se divisent en deux groupes. L'un dirigé par la mère Abigail, une vieille Noire qui apparaît dans les rêves des rescapés et leur demande de se réunir autour d'elle. L'autre par l'Homme Noir, Randall Flagg, qui lui aussi vient parler aux survivants dans leur sommeil, leur imposant une terreur sans nom pour les tenir sous le joug. En 1300 pages, "Le Fléau" est une sorte de digest de l'œuvre de King. On y trouve tout ce qui fait le sel de ses écrits. La lutte Bien/Mal, la simplicité des personnages, la richesse des situations, la démonstration d'une brillante imagination. Et une fin encore plus destructrice que celle de "Carrie", de "Salem" ou de "Bazaar", puisque, ne se contentant plus de réduire en cendre une ville, King anéantit carrément la moitié des Etats-Unis. Dans "Charlie", l'écrivain se contente d'incendier le siège de la Boutique, l'organisme gouvernemental qui ne cesse de chercher des noises à Charlene McGee et à son père. Charlie a dix ans et peut enflammer n'importe qui, n'importe quoi, par la simple force de sa pensée. L'armée veut s'accaparer le don de Charlie et charge La Boutique, une version à peine déguisée de la CIA, de récupérer la jeune fille. Une course poursuite s'engage entre la famille McGee et les agents de la Boutique. Si on retrouve dans "Charlie" tous les ingrédients "kingiens", ce roman manque d'un véritable rythme et son manque d'originalité rend prévisible la moindre péripétie. En 1978, King sort "Danse Macabre", un recueil de 20 nouvelles brillantes et percutantes dont il n'hésite pas à se resservir plus tard pour écrire des romans ("Une sale Grippe" contient l'idée originale du "Fléau" et "Un Dernier pour la Route" celle de "Salem"). "Brume", un autre recueil sortira en 85, composé de textes mis de côté par King et ressortis pour l'occasion. Seul un tiers des 21 nouvelles constituant cette anthologie est vraiment intéressant. Parmi elles, le très poétique "Raccourci de Mme Todd" et l'effrayant "Mémé".



"Cujo" est le premier livre vraiment cruel de King. Les Trenton ont l'air de former une famille unie et sans problème. En fait, Donna trompe son mari et leur fils Tad, en proie à des terreurs nocturnes régulières, voit un monstre dans son placard. Un monstre qui prendra la forme de Cujo, un Saint Bernard enragé qui attaque Donna et son fils, les retenant prisonniers dans leur voiture. King surprend tout le monde avec d'une virulence inhabituelle et une fin terrible où le petit Tad meurt. *"Je reçois encore des lettres d'insultes pour avoir fait mourir Tad. Mais c'etait la fin la plus morale. Les gamins meurent aussi, ils ne sont pas toujours sauvés. C'est la réalité. On n'y peut malheureusement rien et il est inutile de se voiler la face"*. Effectivement, King ne porte pas d'œillère, puisque des enfants meurent dans "Salem", "ça", "Chantier", "Simetierre", et le récent "Bazaar".

Entre deux romans, King publie "Différentes Saisons", un recueil de quatre courts récits. "Le Corps", une très belle histoire nostalgique de 4 gosses découvrant l'inéluctabilité de la mort à travers un cadavre trouvé dans la forêt, deviendra **Stand by Me** au cinéma. "Rita Hayworth et La Rédemption de Shawshank", ou l'univers carcéral vu poétiquement par un King résolument optimiste. "Un Elève Doué" est un récit glauque où un enfant découvre que son voisin est un ancien SS et l'oblige à lui enseigner les méthodes de destruction utilisées par les Allemands pendant la guerre. Rapidement, l'élève dépasse le maître. "La Méthode Respiratoire" est un hommage de King à son ami Peter Straub qui reprend la structure de son "Ghost Story". Une amitié qui les poussera à écrire en commun "Le Talisman", un conte d'heroïc-fantasy pas vraiment convaincant. Pendant cette période, King publie également "Danse Macabre" (titre original anglais qui n'a rien à voir avec le recueil de nouvelles), un essai sur le Fantastique qui n'a jamais été traduit en français, et "Peur bleue", une courte histoire de loup-garou illustrée par Berni Wrightson.

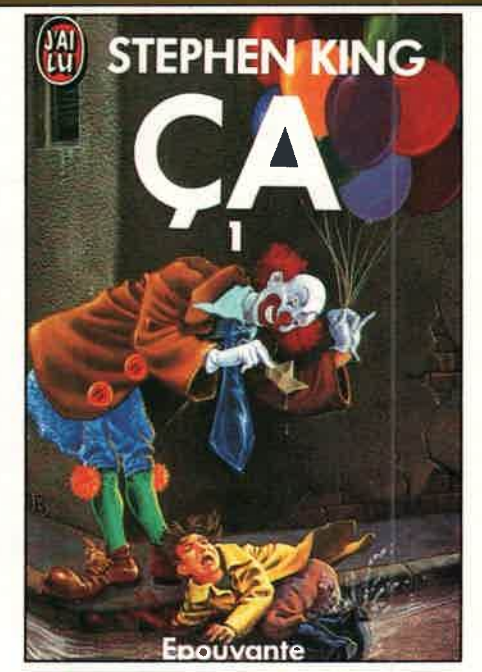
L'héroïne de "Christine" est une voiture diabolique qui possède l'âme d'un jeune homme rejeté par ses camarades. Le projet de King est de faire de "Christine" le premier roman rock'n roll. Mais il ne reste pas grand chose dans le livre de ce concept pourtant prometteur. Tout au plus signalera-t-on les paroles extraites de standards du rock qui ouvrent chaque chapitre. "Christine" est un coup d'épée dans l'eau, une bonne idée, un bon concept, qui débouche malheureusement sur un roman trop plat, pas vraiment passionnant, et surtout trop conventionnel. "Simetierre" est, par contre palpitant, d'un bout à l'autre. A la fois allégorie sur les excès auxquels vous pousse la perte d'un être cher et vision des catastrophes que peut provoquer l'homme quand il se prend pour Dieu, "Simetierre" est le plus effrayant des romans de King. La famille Creed s'installe dans une nouvelle maison pas loin d'un terrain où les Indiens Micmac allaient jadis enterrer leurs morts, une terre que l'on dit sacrée, qui aurait le pouvoir de ramener les cadavres à la vie. Quand Gage, le plus jeune des Creed, se fait écraser par un camion, son père ne peut s'empêcher de l'enterrer chez les Micmac, espérant le retour de son fils. Mais la créature qui revient du cimetière n'a que l'apparence de l'enfant. King installe un lent crescendo de terreur

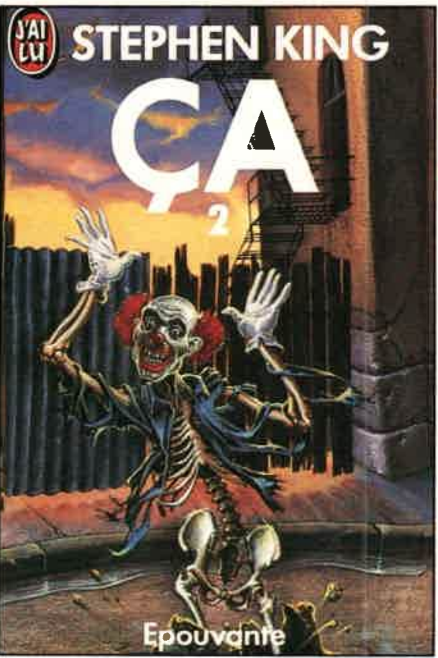
▪▪▪
qui ne se dément jamais et fait naître un indicible sentiment de frayeur subsistant bien après la fin de la lecture. Eprouvant...

Dans le genre éprouvant, "ça" frappe également fort. Une innommable créature apparaît tous les 27 ans dans les tréfonds de la petite bourgade Derry, semant terreur et mort sur son passage. Vampire pour les uns, lépreux pour les autres, la créature prend la forme des terreurs les plus personnelles. Comme elle s'attaque surtout aux enfants, c'est sous la forme d'un clown que les habitants de Derry, témoins silencieux des agissements du monstre, l'ont vue au moins une fois. Un groupe de gosses s'était déjà dressé presque victorieusement contre lui, 27 ans auparavant. Mais aujourd'hui, la bête revient, et les gamins de la bande sont devenus des adultes devant retrouver tout le courage et l'innocence de l'enfance pour venir à bout de l'abomination. King met quatre ans pour écrire "ça". *"Ce roman parle de l'enfance ; je crois qu'on ne cesse de revivre celle-ci tant qu'on ne l'a pas définitivement mise de côté, seul moyen de devenir un adulte et d'élever vos propres enfants"*. L'écrivain pousse plus loin la réflexion : qui, de l'enfant ou de l'adulte, est le plus apte à affronter la perversion ? La réponse n'est pas vraiment donnée. Même si, dans un final qui n'est pas à la hauteur de ce qui précède, les adultes terrassent le monstre grâce à des ruses d'enfance. Mais il leur reste à affronter le monde réel, et là, King se garde bien d'en faire des vainqueurs potentiels...

Fatigué de stagner dans le quotidien, King, grand amateur de jeu de rôle, se permet une incartade dans l'heroïc-fantasy avec les trois tomes de sa série "La Tour Sombre". Mais il n'excelle pas dans ce genre et les romans n'ont rien d'inoubliable même si les amateurs y trouvent finalement leur compte. A la demande de sa fille aînée, Naomi, qui en a assez de ne pas pouvoir lire les livres écrits par son père, King imagine ensuite une histoire de princesse et de dragon, dans la veine de Tolkien, intitulée "Eyes of the Dragon", et toujours inédite en France. Le dragon de "Misery" se nomme Annie Wilkes. L'idée du livre vient à King après l'épisode de l'autographe donné sans faire attention à Mark Chapman, l'assassin de John Lennon. Le concept est, en gros, le suivant : que se passerait-il si un écrivain populaire était laissé à la merci de sa fan numéro 1, en fait une folle meurtrière ? C'est ce qui arrive au pauvre Paul Sheldon, auteur de romans à l'eau de rose. Victime d'un accident de voiture, celui-ci est dans un premier temps secouru, puis sequestré par Annie Wilkes, lectrice trop fervente. Si King met en scène dans ses autres romans des peurs universelles, dans "Misery", ce sont ses propres peurs que l'on retrouve : être victime de son art, devoir un jour ou l'autre payer la rançon de son succès. Il règne dans ce huis-clos une tension infernale entre deux personnages au bord d'un précipice vertigineux. Le suspense, terrible, est sans équivalent dans l'œuvre de King.

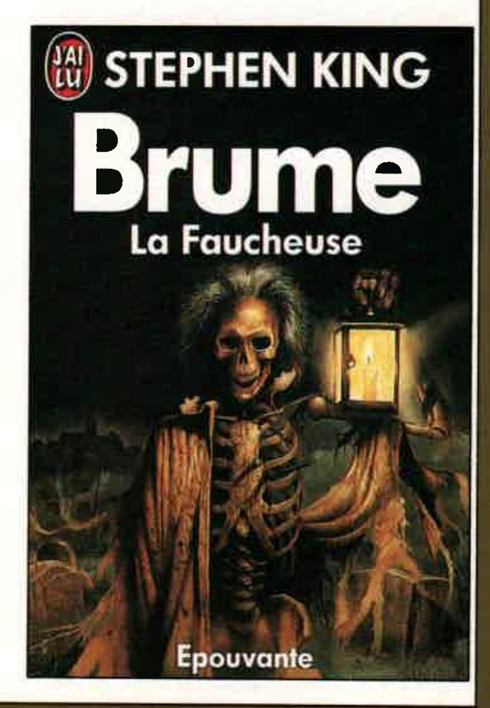
Avec "Les Tommyknockers", King s'essaie à la science-fiction. Sans grande réussite. On ne croit pas vraiment à cette histoire de vaisseau extraterrestre enterré dans un jardin, et si les personnages, notamment celui du poète raté, n'étaient pas encore une fois aussi attachants, sûr qu'on aurait du mal à aller jusqu'au bout du roman. Malicieusement, "La Part des Ténèbres" débute par cette dédicace : *"J'exprime toute ma reconnaissance à feu Richard Bachman pour son aide et la source d'inspiration qu'il fut pour moi. Jamais ce roman n'aurait vu le jour sans lui"*. Qui est donc ce Richard Bachman à qui King à l'air de tant devoir ? Nul autre que King lui-même camouflé derrière un pseudo aujourd'hui légendaire. Entre 77 et 84, King publie cinq romans sous le nom de Bachman. Quand on lui demande les raisons de ce dédoublement de personnalité, King na tarde pas à s'étendre sur le sujet : *"J'ai fait ça spontanément. Sans raison particulière. Je crois qu'en chaque romancier se cache un grand joueur et j'ai trouvé marrant d'être quelqu'un d'autre pendant un moment, en l'occurence Bachman. Je lui ai même inventé une histoire pour aller avec la fausse photo que l'on voyait au dos de la couverture de "La Peau sur les Os". Je lui ai inventé une femme, Claudia Inez Bachman, à qui j'ai dédicacé le livre. Je l'ai installé dans une ferme du New Hampshire où il cultive ses champs le jour et écrit la nuit. Les Bachman avaient un fils que j'ai fait mourir par noyade. J'ai même poussé le vice jusqu'à raconter que Bachman avait été opéré d'une tumeur au cerveau. Il est mort un beau jour de février 85 quand le Bangor Daily News a révélé la supercherie"*.

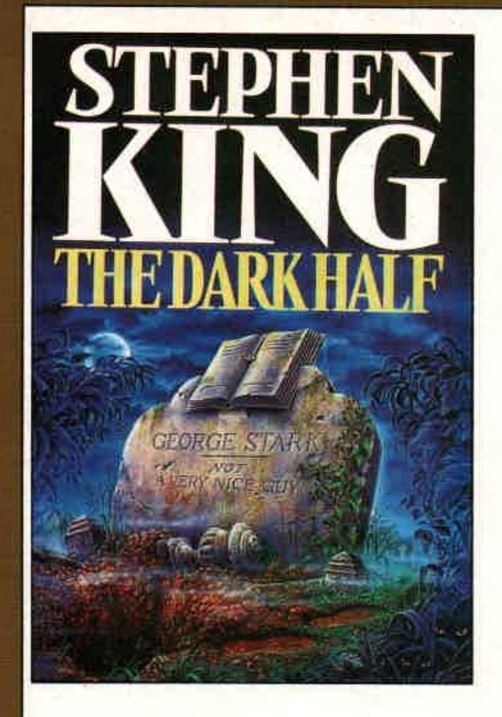




Les deux premiers ouvrages que King publie sous le nom de Bachman sont "Rage" et "Marche ou Crève", deux romans qu'il avait écrits avant que ne paraisse "Carrie". "Marche ou Crève" est une sorte de version adolescente du chef-d'œuvre d'Horace Mc Coy, "On Achève bien les Chevaux", où le marathon de danse est remplacé par une gigantesque marche à la mort. Dans un état futuriste largement fascisant est organisée chaque année une longue marche ouverte à la jeunesse démunie. Les règles sont simples : marcher tout le temps. Un arrêt ou plus de trois ralentissements en 24 heures, et une voiture se porte à vos côtés, de laquelle un militaire vous tire une balle en plein visage. Evidemment, celui qui survit, et il ne peut en rester qu'un, ramasse un coquet pactole. "Rage" raconte la révolte d'un lycéen qui prend en otage toute sa classe. Un événement qui entraîne des changements et autres prises de conscience chez chacun des élèves retenus. Ces deux romans, King les a écrits dans sa prime jeunesse. Ils évoquent tout deux, avec une certaine naïveté, les préoccupations qui trottaient dans la tête de l'élève King à cette époque. Le style est assez maladroit et les idées un peu grossières, mais il existe dans ces deux livres une véritable franchise de ton et une indéniable énergie. "Chantier", le troisième livre de Bachman, paru en 81, est beaucoup plus sombre que les deux premiers. Il n'est plus ici du tout question de révoltes adolescentes mais de la douloureuse histoire d'un pauvre type qui pète les plombs quand on l'expulse de chez lui pour faire passer une autoroute en plein millieu de son salon. "Chantier" n'a rien de drôle. C'est une histoire brutale et cruelle. La plus noire qu'ait jamais écrite King.

"Running Man" est loin d'atteindre ce degré de noirceur ; c'est une sorte d'extrapolation alarmiste sur l'irresponsabilité grandissante de la télévision envers la société. *The Running Man* est le dernier jeu télé à la mode dans une Amérique du futur rongée par la pauvreté. Ben Richards est le concurrent de cette semaine. Il doit courir à travers la ville et échapper aux assassins chargés de mettre fin à sa course et, par la même, à sa vie. Les jeux du cirque version Network. Ben sera le premier vainqueur du jeu et celui qui en démasquera toutes les ficelles et autres implications sociales. Avec "Running Man", King donne dans l'anticipation. Ce n'est pas une réussite, mais le récit mené à un rythme d'enfer reste palpitant d'un bout à l'autre. "La Peau sur les Os" est le roman le plus "kingien" de Bachman, une histoire totalement fantastique. Un bon gros est victime d'une malédiction vengeresse lancée par une sorcière tzigane qui le touche de la main et lui dit à l'oreille : "Maigris". Dès lors, le bon vivant ne cesse de perdre des kilos ! Tout le monde est pourri dans "La Peau sur les Os". La vision de la petite





bourgeoisie provinciale américaine est des plus cynique et le livre ne manque pas d'un humour à sec que l'on ne retrouvera pas dans l'œuvre de King jusqu'à "Bazaar".

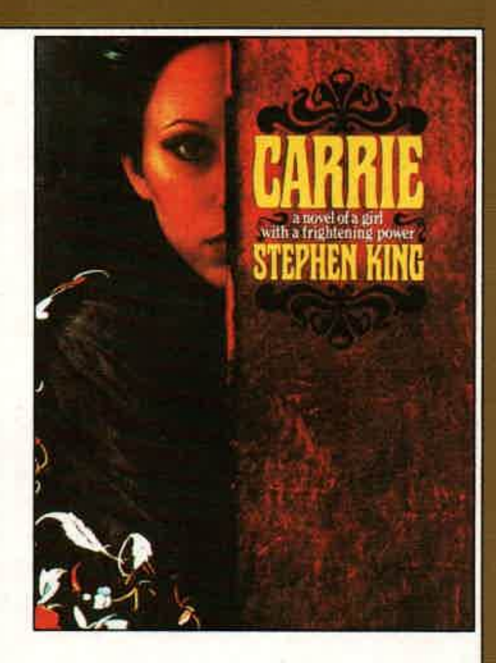
Les romans publiés sous le nom de Bachman n'obtiennent pas un franc succès. "La Peau sur les Os" atteint seulement les 28.000 exemplaires vendus. Quand la véritable identité de Bachman est enfin révélée, ses livres partent comme des petits pains. "La Peau sur les Os", notamment, multiplie par dix son chiffre de vente dans l'année suivant l'annonce de la nouvelle. De l'épisode de Bachman, King tire un de ses romans les plus personnels, "La Part des Ténèbres". Thad Beaumont est un écrivain sans grand succès. Mais ses romans policiers très violents écrits sous le pseudonyme de George Stark sont lus par des millions de personnes. Comme dans le cas de King/Bachman, un curieux découvre la véritable identité de Stark et Beaumont est obligé de tout dévoiler à la presse. Jusque là, "La Part des Ténèbres" colle à la réalité. Dans la suite du roman, King oublie le réel et invente le concept de schizophrénie post-mortem. Mécontent que Beaumont ait mis fin à ses jours, l'être de papier George Stark ressuscite, bien décidé à prendre la place de son créateur parmi les vivants. Un peu surchargé de scènes gore inutiles, "La Part des Ténèbres" possède une dimension poétique représentée par la jolie légende des moineaux. Dans la Bible, il est dit que les moineaux accompagnent les âmes. Ce sont eux qui, au terme d'un duel final homérique entre Thad et son double, viendront reprendre celle de Stark. Le thème singulier du roman et son option un peu dure annoncent les futurs orientations de King.

Orientations qui apparaissent clairement dans son second recueil de quatre courts romans (après "Différentes Saisons"), "Minuit 4". Ces "novellas" sont "Les Langoliers", "Vue Imprenable sur Jardin Secret", "Le Policier des Bibliothèques" et "Le Molosse Sorti du Soleil". Passons rapidement sur "Les Langoliers", histoire de SF bien prenante mais un peu confuse, et sur "Le Policier des Bibliothèques", une version hard de "ça" sans grand intérêt, pour nous intéresser de plus près aux deux autres. Avec "Vue Imprenable...", King continue dans le schyzo. Un écrivain voit son existence chamboulée par un auteur amateur qui l'accuse de lui avoir piqué une histoire. L'amateur va se faire de plus en plus pressant pour obtenir gain de cause, allant jusqu'à pénétrer dans la propriété de l'écrivain et trucider son chat. Une histoire jusque-là toute banale que King complique en installant des doutes sur la réalité de l'amateur persécuteur. En un tour de passe-passe littéraire, il transforme l'histoire classique en un récit malsain des troubles psychologiques de l'écrivain. Ce retournement habile débouche sur une conclusion troublante et inattendue. Dans la préface du "Molosse...", King explique qu'il en a assez de Castle Rock, la ville au cœur de "Cujo", "Dead Zone", "Le Corps" et "La Part Des Ténèbres". "Le Molosse..." est une drôle de nouvelle où il est question d'un appareil photo magique, d'un vieux margoulin tenant les notables de la ville par les couilles et d'un chien sortant d'un polaroïd. On avait jusque là une vision positive de Castle Rock et de ses sympathiques habitants. La vedette est ici laissée aux pourris, avec au premier plan, Reginald Pop Merril, l'oncle d'Ace Merril, qui terrorisait les gamins dans "Le Corps". Merril, un brocanteur usurier qui presse à mort les bonnes poires commettant l'erreur de mettre leur destin entre ses mains. Merril sera cependant victime de sa curiosité et son échoppe partira en fumée. King change. Cette longue nouvelle en est une preuve supplémentaire et le récent "Bazaar" la confirmation.

Comment en finir avec Castle Rock ? Tout simplement en lui infligeant le pire des cancers : la haine. Le Bazar des Rêves va bientôt ouvrir à Castle Rock et Leland Gaunt pouvoir refourguer sa came à tout le monde. Oh, il n'est pas question de drogue ici, ou alors de celle dont on est tous accro, les rêves. Gaunt vend les objets que vous désirez le plus au monde, de la photo cartonnée d'un joueur de base-ball quémandée par un gamin, à un morceau de l'Arche de Noé recherché par une bigotte, en passant par un collier anti-arthrite pour une malade. Et en plus, ce n'est pas cher : quelques dollars et un petit service. Des actes pas très catholiques mais sans grande méchanceté, comme enduire de boue les draps d'une voisine ou crever les pneus d'une voiture. Les clients n'hésitent pas. Mais en fait, par ces petits "services", Gaunt tisse une toile de haine entre les habitants de Castle Rock qui finiront par s'entretuer. Cela ressemble fort à la méthode utilisée par les nazis dans les camps de la mort. On donne à chacun un travail bien précis sans informer des conséquences possibles. Au bout de la chaîne, les plus cruels achèvent le labeur. Brian, le gamin qui a acheté la photo ne sait pas qu'en tâchant les draps de Wilma Jerzick, il sera à l'origine d'une double mort. Polly ne sait pas qu'en enterrant une caisse, elle met en danger la vie de celui qu'elle aime. Et ainsi de suite. Pendant ce temps, Leland Gaunt s'amuse comme un petit fou en attendant l'inévitable dénouement que le shérif Pangborn essaiera malgré tout d'enrayer. Un récit palpitant qui distille une angoisse non dépourvue d'humour. King regarde ses personnages de haut, et ça, c'est vraiment nouveau. Il leur accorde bien peu de chance, se moquant d'eux et de leur hypocrisie provinciale. Une chose est claire : King en a ras-le-bol.

Avec la fin de Castle Rock, King dit adieu à une des phases de son œuvre, et passe à autre chose. D'ailleurs ses deux nouveaux romans, "Gerald's Game" et "Dolores Claiborne" (tous deux encore inédits en France), sont complètement différents de ce qu'il a fait jusqu'ici. Dans "Gerald's Game", il est question de jeux d'amours perverses et dangereuses et "Dolores Claiborne" s'annonce comme un polar bien dans la tradition. Un tournant dans la carrière de Stephen King, un moment où son œuvre s'engage dans de nouvelles voies. Préparons-nous à le suivre...

Didier ALLOUCH



BIBLIOGRAPHIE

Romans

1974 - Carrie
1975 - Salem's Lot/Salem
1977 - The Shining/Shining
1979 - The Stand/Le fléau
- The Dead Zone/ L'Accident ou Dead Zone
1980 - Firestarter/Charlie
1981 - Cujo
1983 - Christine
1984 - Pet Sematary/Simetierre
- The Talisman/Le Talisman
1985 - Cycle of the Werewolf/Peur Bleue
1986 - It/ça
1987 - Eyes of the Dragon (Inédit)
- Misery
- The Tommyknockers/ Les Tommyknockers
1988 - The Dark Tower : The Gunslinger/La Tour Sombre : Le Pistolero
1989 - The Dark Tower II : The Drawing of the Three/La Tour Sombre : Les Trois Cartes
- The Dark Half/La Part des Ténèbres
1990 - The Dark Tower III : The Wastes Lands/La Tour Sombre : Terres Perdues
- Needful Things/Bazaar
1992 - Gerald's Game (Inédit)
- Dolores Claiborne (Inédit)

Recueil de nouvelles

1978 - Night Shift/Danse Macabre
1982 - Different Seasons/ Différentes Saisons
1985 - Skeleton Crew/Brume
1990 - Four Past Midnight/ Minuit 2 & Minuit 4

Essai

1983 - Danse Macabre (Inédit)

Romans publiés sous le nom de Richard Bachman

1977 - Rage
1979 - The Long Walk/Marche ou Crève
1981 - Roadwork/Chantier
1982 - The Running Man/Running Man
1984 - Thinner/La Peau sur Les Os

UN DEPART FOUDROYANT

Coup d'essai, coup de maître. Inconnu avant que Brian de Palma ne s'empare de "Carrie", Stephen King découvre soudain les vertus de l'adaptation cinématographique...



Carrie White (Sissy Spacek), une adolescente, brimée par une mère bigote, qui réclame vengeance dans le sang.



Margaret White (Piper Laurie), une mère abusive obsédée par la religion.



Carrie sacrée Reine d'un soir, avant que n'éclate le drame.

"Le film a fait le roman et le roman m'a fait". Le film, c'est **Carrie**, première adaptation de Stephen King qui en est aussi à son premier roman. A peine paru, le roman intrigue tout Hollywood, mais pas suffisamment pour que les producteurs se l'arrachent. Brian de Palma, quant à lui, a déjà lu et relu "Carrie" sur les conseils d'un ami. En quelques jours, il contacte le producteur de **Phantom of the Paradise**, George Litto, qui acquiert illico les droits du bouquin. Simple comme bonjour. Le scénariste Lawrence D. Cohen n'a plus qu'à ordonner, charpenter les chapitres d'un ouvrage singulier dont la narration se base sur une succession de témoignages, articles de journaux, comptes-rendus divers. Une vraie barrière dans l'élaboration d'un scénario intelligible. Et celui de **Carrie** le sera au point de devenir une référence dans le genre. Exemplaire en effet le parcours de Carrie (Sissy Spacek), adolescente soumise aux bigoteries de sa mère et aux farces douteuses de ses camarades d'école.

L'éclosion rapide, sous l'influence de la colère et de révolte, de pouvoirs paranormaux la métamorphosera, au paroxysme de l'action, lors d'un bal d'étudiants, en ange de la vengeance. *"Les éléments superficiels de l'histoire, la télékinésie, le sang et tout le reste, doivent servir de révélateurs aux personnages. Décrire les rapports entre Carrie et sa mère, l'influence de la religion, m'a davantage intéressé. Cela nous concerne tous. Voilà pourquoi Stephen King est un écrivain si populaire, et pas uniquement un spécialiste de l'horreur ; il parle avant tout de la vie, de tout ce qu'elle implique, de bien et de mal, avec juste un soupçon de flamboiement"*. Lawrence D. Cohen comprend King et franchit allègrement la frontière des apparences. Cela lui vaut, quatorze ans plus tard, de réussir l'adaptation de **ça**, toujours d'après Stephen King. *"Et je pense que la différence entre les bonnes adaptations à l'écran et les mauvaises, tant commerciales qu'artistiques, tient essentiellement à ce que le metteur en scène ajoute de personnel au matériau de base"*. Brian de Palma apporte un style unique, alors à sa quintessence, lyrique, violent, rempli d'innovations visuelles. Soudain propulsé sur le devant de la scène, l'inconnu Stephen King, dont le nom ne figure pas encore sur le haut de l'affiche, ne tarit pas d'éloges sur **Carrie**, malgré la restructuration de son roman. *"Le film de de Palma est superbe. Il maîtrise parfaitement le matériau d'origine. Par bien des points, le film est plus stylisé que le roman, qui était d'ailleurs parfois lourd"*.

COUPS DE GUEULE

Un grand bouquin ou une idée géniale ne donnent pas forcément un film à la hauteur. Et un cinéaste d'exception peut aussi s'imposer en traître de première catégorie !

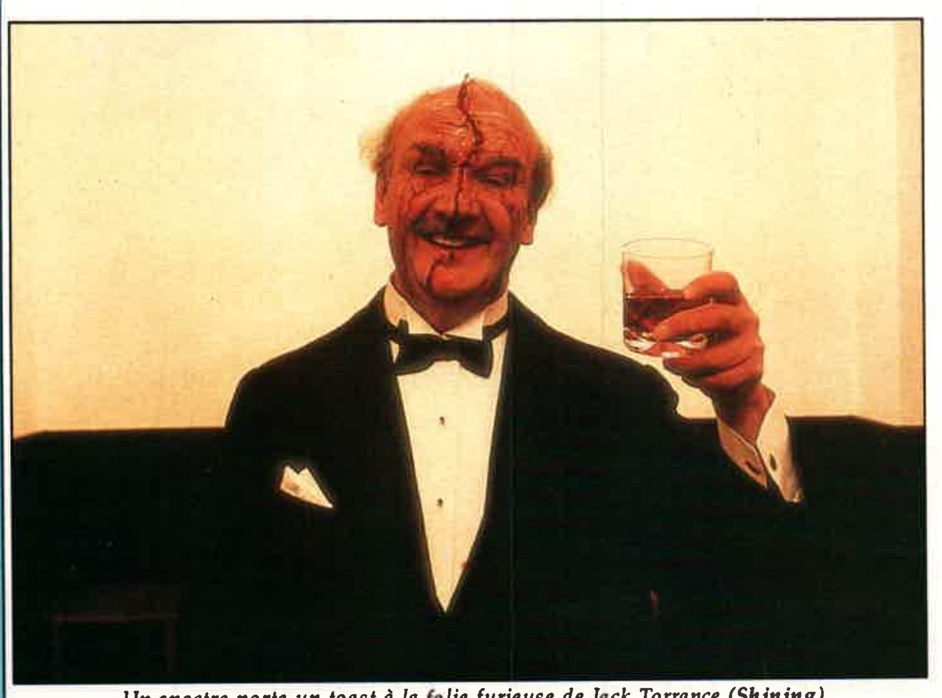
Que Stephen King soit furieux des adaptations désastreuses de **Peur Bleue** et **Horror Kid**, cela relève du bon sens. Mais que **Shining** soit dans son colimateur est déjà plus problématique. *"Kubrick, c'est Kubrick"* dit Stephen King. L'expression veut tout dire. Lorsque le cinéaste de **Orange Mécanique** achète les droits du roman, il dépossède du même coup son auteur. Pourtant, Stephen King essaie de s'immiscer dans le projet par l'intermédiaire d'un scénario qu'il met un an à écrire. *"Comme Arthur C. Clarke sur* ***2001, L'Odyssée de l'Espace****, j'ai vaguement été consulté par Stanley Kubrick. Dès notre première rencontre, il envisageait de modifier la fin du livre, de tuer tous les personnages pour qu'ils reviennent sous forme de fantômes. Je lui ai répondu que le public réclamerait aussitôt sa tête !"*. Malgré les critiques de l'écrivain et un contrat qui lui assure un droit de regard sur l'histoire, Stanley Kubrick ne jette même pas un œil sur cette adaptation de "Shining" par son propre créateur. *"Je me souviens avoir été fortement déçu par* ***Shining****. Ce n'était pas du Stephen King, c'était quelque chose d'autre"* témoigne George Romero. Un avis autorisé et raisonnable. Le **Shining** kubrickien coupe immédiatement le cordon ombilical avec le roman. Ce n'est plus le gamin Danny le principal protogoniste, mais son père, Jack Torrance (Jack Nicholson), écrivain frustré servant, un hiver durant, de gardien dans un gigantesque hôtel isolé par les intempéries. *"L'épouvante est un genre difficile qui requiert une certaine chaleur émotionnelle, et Kubrick est un homme très froid.* ***Shining*** *est un film réalisé par un cinéaste qui réfléchit beaucoup et ne ressent que de manière superficielle les choses. Jamais il ne vous saisit à la gorge et c'est pourtant ce que l'horreur demande"* argumente Stephen



Wendy Torrance (Shelley Duvall) coincée dans la salle de bain. Le grand méchant loup (Jack Nicholson) commence à s'impatienter (Shining).

King. Mais Stanley Kubrick a-t-il réellement voulu réaliser un film fantastique dans le sens classique du terme ? A priori oui ; il a voulu tourner l'ultime film d'horreur, le point de non-retour du genre. A ce niveau, **Shining** désarmorce d'emblée le suspense, Jack Nicholson affichant immédiatement une folie que Stephen King souhaite progressive. *"****Shining*** *? C'est une superbe voiture, mais dépourvue de moteur"*. **Shining** : un film qui reste encore en travers de la gorge de Stephen King lequel, à une époque, souhaitait tourner sa propre adaptation.

Un autre film sur lequel Stephen King ne décolère pas : **Charlie** de Mark Lester. *"C'est la meilleure adaptation parmi tous mes romans portés à l'écran"* claironne l'écrivain sur le tournage du film. La confiance règne encore. Stephen King fait preuve d'un vif enthousiasme à l'encontre du projet, congratule l'équipe, se réjouit du résultat final. Quelques mois plus tard, il crachera abondamment sur **Charlie**. *"A deux reprises, et très brièvement, j'ai rencontré Mark Lester. Il paraissait crevé, totalement lessivé, et* ***Charlie*** *semblait le cadet de ses soucis. De manière presque obsessionnelle, il parlait de son film de fin d'études universitaires,* ***Tricia's Wedding*** *sur les noces de Tricia Nixon et de David Eisenhower. Je me souviens n'avoir jamais vu un homme aussi fatigué ; il avait vraiment besoin de trois semaines de vacances"*. Le temps se gâte car l'écrivain constate finalement que Mark Lester ne contrôle absolument rien sur le plateau, ni lui-même, ni les effets spéciaux, ni les comédiens. Cette anarchie, John Carpenter, le réalisateur originellement prévu, ne l'aurait pas tolérée un seul instant. Et il y a aussi Drew Barrymore, imposée par le producteur Dino De Laurentiis qui voit en elle la Shirley Temple des années 80. Pour un personnage qui doit exprimer une large palette d'émotions, y compris les sentiments les plus sombres, la jeune comédienne n'affiche que deux expressions : un sourire de bébé et une bonne bouille indifférente. Dommage car **Charlie** (diminutif de Charlene), offre des possibilités uniques. Une petite fille douée du pouvoir d'enflammer les objets à distance suite à des



Un spectre porte un toast à la folie furieuse de Jack Torrance (Shining).

■■■

■ ■ ■

expériences génétiques opérées sur ses parents, et que poursuivent les services secrets : une idée hors-norme. A l'écran, il n'en reste pas grand chose sinon quelques effets pyrotechniques assez impressionnants.

Les Vampires de Salem subit, mais avec un net bémol, les remarques acerbes de Stephen King. A l'époque, 1977, il n'est pas encore le King. Même si **Carrie** obtient un succès important, le destin des **Vampires de Salem** se lie aux fluctuations inhérentes aux grands studios américains. Stephen King manifeste quelques inquiétudes, mais le projet dérive d'un scénariste, d'un réalisateur à l'autre. Larry Cohen, William Friedkin et George Romero y travaillent avant que le producteur ne décide que le format télévisuel convient mieux à une histoire qui ne peut être narrée en moins de quatre heures. "*Si vous voulez lire quelque chose de vraiment mauvais, prenez les premiers scripts des **Vampires de Salem**. Particulièrement celui de Stirling Silliphant qui est encore plus mauvais que ce qu'il a écrit pour **L'Inévitable Catastrophe***". Stephen King ne prend pas de gants et passe sous silence son propre scénario recalé par *Warner*. C'est le producteur Richard Kobritz qui oriente **Les Vampires de Salem** vers la petite lucarne avec la ferme intention d'en tirer une mini-série de quatre heures. C'est encore Richard Kobritz qui contacte le cinéaste Tobe Hooper, embourbé à Rome dans les préparatifs de **The Guyana Tragedy**, un film qui ne se fera jamais. "***Les Vampires de Salem** est presque malsain même si l'ensemble n'est pas terrible. Mais j'admire Tobe Hooper. Malgré la télévision, malgré les inserts publicitaires, il parvient à conserver sa technique, son énergie. Dans **Les Vampires de Salem**, j'aime particulièrement une scène, celle où James Mason dit : "Vous apprécierez de rencontrer Monsieur Barlow et Monsieur Barlow vous appréciera". J'adore ça*". Kurt Barlow étant l'immonde vampire bleuâtre, sosie dégénéré de Nosferatu, les mots suaves de James Mason prennent une signification délicieusement horrible. Ce Kurt Barlow est le vampire vedette du film, un monstre caché dans les combles de la maison de l'antiquaire Straker (James Mason), l'homme par qui Salem est désertée par une population craignant de servir de proie au suceur de sang. Si la réputation des **Vampires de Salem** n'est pas vraiment des plus fameuses, c'est surtout à cause de sa version cinéma européenne amputée d'une heure trente. Evidemment, l'histoire perd quelques planches sur la table de montage, une certaine fluidité et pas mal de logique. "*J'apprécie plutôt cette version. Elle est plus ramassée que l'américaine, plus rapide. Même si **Salem** n'est pas un bon film, je le préfère de loin à **Shining**, car il renferme une certaine vigueur morbide et fiévreuse*". Pour Stephen King, le bilan n'est donc pas intégralement négatif.

Le romancier se montre en revanche très dur vis-à-vis de **Maximum Overdrive**, un film qu'il écrit et réalise d'après une de ses nouvelles, "Trucks", gonflée comme une baudruche. "*Je n'ai pas accompli un très bon boulot sur **Maximum Overdrive**. En fait, la production ne nous a apporté qu'un médiocre soutien logistique et les crédits budgétaires étaient pour le moins précaires. De plus, les délais de pré et post-production n'étaient pas suffisants. Selon moi, le tournage de **Maximum Overdrive** ressemblait étrangement à une compétition automobile d'étudiants sur un parking. Ce que certains ont mis six ans à apprendre, je devais l'assimiler en dix semaines. Tout ça donne un très mauvais film*" admet Stephen King. Il admet également les erreurs de casting, la nécessité de retourner quelques séquences... Et surtout le scénario mince, très mince. Un météorite passe près de la Terre et émet des radiations qui provoquent la colère des objets. Du distributeur de billets de banque aux *gros culs*, l'Amérique subit l'assaut meurtrier des outils mécaniques, électriques, électroniques. Quelques irréductibles réfugiés dans un relais routier résistent au siège des camions tandis que les décibels déchargent à fond la caisse le "Hell Bells" du groupe hard-rock AC/DC. Incohérent, répétitif, **Maximum Overdrive** se paie un flop magistral au box-office américain. "*Il est vrai que je suis venu à la réalisation de **Maximum Overdrive** avec pour ferme intention d'en faire un film crétin. Comme **Retour vers le Futur** et **Rambo**, des films que j'aime pourtant. Je voulais du spectacle !*". Un spectacle qui évoque furieusement la dernière grève des routiers bloquant nos autoroutes. A la sortie de **Maximum Overdrive**, Mark Lester réagit : "*Comment Stephen King ose-t-il démolir **Charlie** alors que son film est infiniment plus mauvais que le mien ?*". C'était l'occasion ou jamais de renvoyer la balle dans le camp du détracteur.



*Bill Robinson (Emilio Estevez) fait le plein avant que la mécanique ne s'emballe (**Maximum Overdrive**).*


*Kurt Barlow (Reggie Nadler), le grand saigneur des **Vampires de Salem**.*


*Charlene MacGee (Drew Barrymore) tout feu tout flamme (**Charlie**).*



*Stephen King en victime d'un distributeur de billets rebelle et grossier (**Maximum Overdrive**).*

LA BONNE ANNEE

Christine, Cujo, Dead Zone : un tiercé fastueux pour une année exceptionnellement bonne qu'aucun navet ne vient troubler...

1983 est l'année Stephen King : **Christine, Cujo** et **Dead Zone**, trois films qui comptent parmi les meilleures adaptations du romancier, celles qui confirment sa réelle valeur cinématographique. C'est Stephen King lui-même qui prend l'initiative d'envoyer au producteur Richard Kobritz le manuscrit de **Christine**, 760 pages. Amis depuis **Les Vampires de Salem**, les deux hommes s'entendent immédiatement sur le choix du réalisateur, John Carpenter, privé de **Charlie** pour cause de devis trop onéreux. *"Je pensais que **Christine** pourrait être un énorme succès. Et je n'étais pas le seul dans ce cas. Les gens de* Columbia *voyaient aussi les choses de cette façon : ils ont payé les droits du livre très cher"*. 500.000 dollars pour un film sans vedette, dont tous les comédiens sont d'illustres inconnus. *"On n'avait guère besoin de star car **Christine** fonctionne essentiellement sur l'histoire, jamais sur les têtes d'affiche. La voiture est la vedette, les trois autres protagonistes principaux lui sont subordonnés"* rajoute Richard Kobritz. Christine, la Plymouth Fury, modèle 1957, squatte en effet l'intérêt du spectateur au détriment des autres personnages : Arnie, l'adolescent timoré qu'elle vampirise littéralement, Dennis, le tombeur local, et Leigh, la rivale à éliminer pour cause de jalousie. Pourquoi ce rutilant véhicule amoureusement briqué, retapé, prend-il vie ? A la différence du livre de Stephen King, le script de Bill Phillips ne se montre guère explicite sur ses origines diaboliques. C'est intentionnel. Exit donc le cadavre de Roland LeBay, celui par qui Christine devient un enfer mécanique. *"Nous avons abandonné l'idée de voir Arnie sous l'emprise graduelle du spectre de Roland LeBay, Arnie se transformant progressivement en cadavre pourrissant, ses orbites se creusant de plus en plus"* explique Bill Phillips. **Le Loup-Garou de Londres** ayant déjà exploité le concept de la détérioration spectaculaire du corps humain, le scénariste



Ci-dessus : Arnie (Keith Gordon), Leigh (Alexandra Paul) et Dennis (John Stockwell). Trois adolescents dans le colimateur de Christine.

Ci-contre : Christine, la Plymouth 1957. Rouge comme l'enfer.

et John Carpenter visent à recentrer l'intrigue sur la métamorphose psychique de Arnie, timide, complexé au départ, puis violent, revanchard et sûr de lui. Un choix, plutôt original d'ailleurs mais que John Carpenter regrette aujourd'hui. *"**Christine** n'effraie pas et la raison en est simple. J'ai fait une erreur en virant le cadavre de Roland LeBay du siège arrière de Christine. Il est vrai qu'à l'époque j'étais fatigué du gore, des squelettes et tout ça. Du coup, j'ai tout misé sur la voiture"*. Stephen King, quant à lui, apprécie **Christine** et ce malgré la "trahison" confessée de John Carpenter.

En 1983, année faste, le mogul Dino de Laurentiis se décide enfin à lancer la production de **Dead Zone**, un projet vendu en 1980 à *Lorimar*. A l'époque, Sidney Pollack travaille à la production et Stanley

*Johnny Smith (Christopher Walken), un homme simple doué d'un sixième sens (**Dead Zone**).*

■■■

Donen à la mise en scène. Mais, devant l'impossibilité de financer le film, *Lorimar* passe la main à Dino De Laurentiis. Stephen King s'embarque aussitôt dans l'écriture d'un scénario jugé trop complexe par la production. S'y attèle alors le réalisateur soviétique Andrei Konchalovsky. Impossible pour lui de reconstituer la texture particulière et très américaine du livre. Sa sensibilité européenne l'écarte de **Dead Zone**. L'arrivée providentielle de David Cronenberg sauve le film et en modifie toute l'orientation. En compagnie du scénariste Jeffrey Boam, le futur réalisateur de **La Mouche** reconsidère les travaux de Stephen King. *"Son script se basait surtout sur les méfaits du tueur de Castle Rock. Il commençait d'ailleurs par décrire les tortures que fait subir le psychopathe à des enfants. On ne sait rien de lui ni de ses motivations. De plus, Stephen King ne pénétrait absolument pas dans le passé de Johnny Smith, le héros"*. Johnny Smith (Christopher Walken) qui, à la suite d'un accident de la circulation et d'un coma prolongé, prédit l'avenir et revit le passé en serrant la main de ses interlocuteurs. C'est ainsi qu'il confond un flic serial killer, qu'il appréhende ce que provoquera l'élection du sénateur Greg Stillson au poste de Président des Etats-Unis : une guerre nucléaire. *"Malgré tout, j'aime le livre de Stephen King, surtout à cause d'un dénouement complexe. Dans un certain sens, Johnny Smith se pose en martyr à l'image de Jésus Christ ; il meurt pour nous, pour la sauvegarde de l'humanité. Ce n'est pas ce qu'on peut nommer un final conventionnel"* termine David Cronenberg. Stephen King aime **Dead Zone**, mais émet néanmoins quelques réserves. *"Un bon film, un film riche, bien mis en scène, bien interprété, mais qui ne possède pas cette opulance dans la diversité des personnages"*. Possible, mais **Dead Zone** honore de sa présence la filmographie de Stephen King.

Moins ambitieux que **Dead Zone**, plus carré, simple et linéaire, **Cujo** part d'un roman de Stephen King, premier signataire d'un scénario jusqu'au-boutiste où succombe le petit Tad Trenton. Evidemment, il ne sera pas possible de conserver cette fin par trop pessimiste. *"Mais **Cujo** compte parmi les adaptations que je préfère. Il conserve l'esprit et la saveur particulière du livre. Il ne s'embarrasse pas de finesse, il n'a aucune prétention. Je pense que Dee Wallace Stone mérite l'Oscar pour son interprétation"*. On ne peut être plus dithyrambique. Pourtant,

FILMS FANTOMES

Deux adaptations de Stephen King perdues dans les limbes. Deux excellents films en puissance qui ne s'ajouteront pas à la liste déjà impressionnante des "King à l'écran"...

En 1984, Sam Peckinpah, réalisateur mythique de **La Horde Sauvage** et de **Croix de Fer**, rencontre Stephen King. Les deux hommes discutent allègrement d'un scénario que l'écrivain passe d'un studio à l'autre sans succès aucun ; personne ne veut de cette étrange histoire située dans un futur proche. Tout commence en fin de journée dans une rue d'une grande cité américaine. C'est l'été, le temps est doux, l'atmosphère paisible... Des enfants jouent, un professeur d'université à moitié ivre tente d'allumer un barbecue. Quelques Cadillac aux vitres fumées se garent. Dès lors, tout semble s'arrêter, se figer. Les vitres des voitures se baissent, des mitrailleuses apparaissent et font feu, tuant la moitié des gens. La nuit tombe, les Cadillac disparaissent, les habitants descendent dans la rue. Rapidement, au-delà des limites du quartier, ils s'aperçoivent que le monde n'existe plus, que tout s'arrête là... Un point de départ surprenant. Sam Peckinpah qui, depuis sa collaboration à **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**, n'a pas flirté avec le cinéma fantastique, s'enthousiasme. L'entente avec Stephen King est parfaite. Mais le cinéaste disparaît peu après, des suites d'un infarctus.

Autre cas de figure, **Apt Pupil**, inspiré de la nouvelle "Un Elève Doué" un film inachevé par manque de capitaux. Dix jours avant la fin du tournage, tout stoppe net sur le plateau pour ne pas jamais reprendre. *"Après six semaines de prises de vues, j'ai pu voir un bout-à-bout mal dégrossi de **Apt Pupil**, environ les trois quarts du métrage. Et c'était bien, vraiment bien"* s'exclame Stephen King, auteur d'une histoire ambigüe, terrifiante. Dans une petite ville américaine, Todd (Ricky Schroder), un jeune homme, se passionne pour tout ce qui concerne le nazisme et les camps de la mort. Par hasard, il reconnaît dans la rue un vieil homme, Kurt Dussander (Nicol Williamson), qui fut un tortionnaire SS. Todd prend littéralement le nazi en otage, le contraignant à évoquer en détail les sévices qu'ils faisaient subir à ses prisonniers. *"**Apt Pupil** aurait été un film noir, très noir"* admet avec regrets son réalisateur, le britannique Alan Bridges. Son film est-il vraiment perdu ?



*Johnny Smith et le Dr. Weisak (Herbert Lom) : la révélation d'un don incroyable (**Dead Zone**).*



*Johnny Smith dans sa tentative de sauvegarder l'humanité. Il doit abattre le sénateur Greg Stillson (**Dead Zone**).*

Donna Trenton (Dee Wallace Stone) et son fils (Danny Pintauro), miraculeusement tirés des crocs de **Cujo**.

Cujo semble au départ filer un mauvais coton. Le script subit plusieurs réécritures (dont une "*économique et rapide à mettre en images*" par King lui-même) et le premier réalisateur, Peter Medak (**Les Frères Krays**), déserte le plateau après une seule et unique journée de tournage. C'est en se remémorant **L'Incroyable Alligator** que Stephen King songe au cinéaste Lewis Teague afin de remplacer illico le déficient. Déjà contacté auparavant mais tenu par une production Dino de Laurentiis, Lewis Teague n'avait pu donner suite à la proposition. Magistralement, ce talentueux réalisateur, qui deviendra après **Le Diamant du Nil** l'un des tâcherons les plus serviles d'Hollywood, empêche le naufrage de l'entreprise. Il peaufine le scénario, fixe son attention sur le fragile cocon familial formé par l'adultère Donna Trenton et son fils Tad sujet à des cauchemars. Lewis Teague enferme dans la dernière demi-heure ses deux protagonistes dans une petite voiture assiégée par un Saint Bernard qu'une morsure de chauve-souris transforme en monstre. Une histoire directe, sans bavure. "*Je suis arrivé sur* **Cujo** *avec un solide handicap. En quelques jours, je ne pouvais pas tout revoir. Encore aujourd'hui, je ne sais pas combien de spectateurs ont deviné que le Saint Bernard donnait corps aux peurs larvées de la famille Trenton*". Le résultat, pourtant, montre que Lewis Teague a frappé juste, en plein dans le mille.



Cujo, un Saint Bernard rendu fou furieux par une morsure de chauve-souris.

RIEN A VOIR

De l'art et de la manière de prendre un livre bien noir et de ravaler son intrigue de façon à façonner un produit consommable par tous.



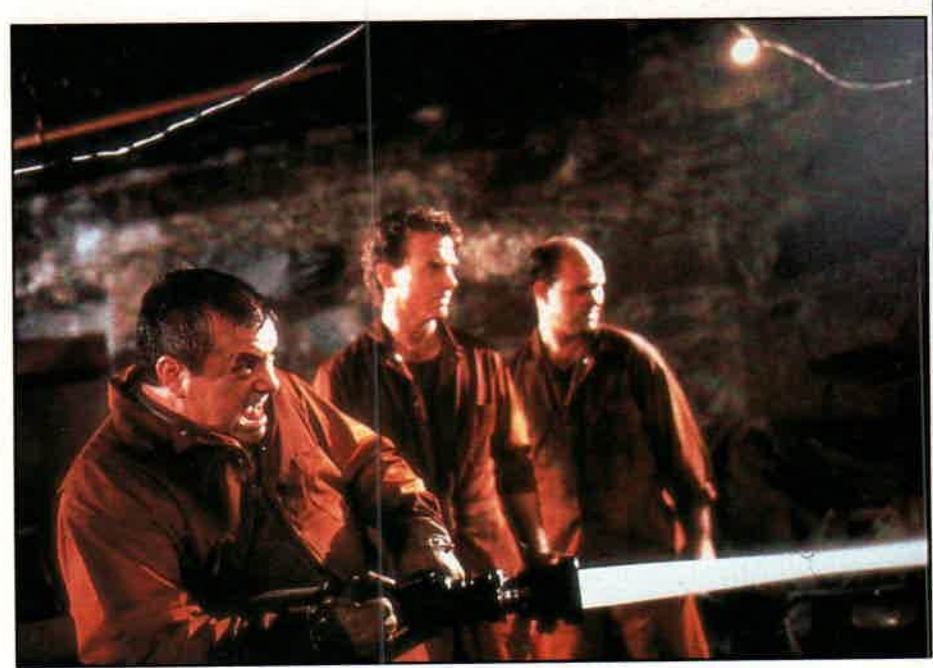
Ben Richards (Arnold Schwarzenegger), candidat involontaire pour des Jeux sans Frontière meurtriers.

"*Ce film m'a totalement échappé. Je n'ai absolument rien à voir avec lui. Ses producteurs y ont vu un bon prétexte à une histoire façon* **Terminator** *et* **Rambo**, *où Arnold Schwarzenegger pourrait débiter les petites formules dont il a le secret comme 'I'll be back*'". Autrement dit, Stephen King ne porte pas particulièrement le **Running Man** de Paul Michael Glaser dans son cœur. Avant que Starksy n'arrive sur le projet, George Pan Cosmatos y travaille avec Christopher Reeve. Son intention : coller au monde déglingué très **Soleil Vert**, très **Blade Runner** du livre. Christopher Reeve, malgré son passif chez les super-héros bleu en slip rouge, aurait pu interpréter un Ben Richards plus vulnérable, plus humain que l'indestructible Arnold. Arnold Schwarzenegger dans la peau du gibier, à l'origine un type ordinaire, c'est Sylvester Stallone dans le rôle de Ghandi... Voilà donc Ben Richards, policier ayant refusé de tirer sur des innocents, pris au piège d'un jeu télévisé mortel dont il est la proie. Quatre super-vilains (au lieu des exécuteurs à la solde du gouvernement chez King) le talonnent devant les caméras de télévision... Steven DeSouza étant le scénariste décontracté de **Commando**, Paul Michael Glaser n'ayant pas lu le roman de Stephen King et estimant qu'il doit avant tout remplir au mieux son contrat, le **Running Man** cinéma s'essouffle dans une direction opposée à celle du "Running Man" littéraire. Mais le grand gagnant dans l'affaire demeure le producteur George Linder. Très intéressé par le projet, il ne rechigne pas à payer les 20.000 dollars que demande l'agent de cet écrivain totalement inconnu qu'est Richard Bachman. Lorsqu'il apprend que Bachman camoufle en fait Stephen King, George Linder se félicite d'avoir dégoté un Rembrandt aux Puces, et ce pour une bouchée de pain !

TABLES DE MULTIPLICATION

Oui, Stephen King est prolifique. Mais ses capacités de travail ne suffisent pas à alimenter des scénaristes en manque de sujet qui n'hésitent pas dès lors à transformer un court récit en un long métrage !

Si, à l'écran, Stephen King est le plus convoité des écrivains actuels, tous ses écrits ne se prêtent pas à une adaptation cinématographique. D'un récit de quelques pages, un scénariste ne peut pas forcément tirer une histoire racontable sur une heure trente. A moins de ruser, façon Brett Leonard dans **Le Cobaye**, une nouvelle de Stephen King n'offre guère mieux que matière à un court métrage, ou aux segments qui forment un film à sketches. Cependant, tous ne s'embarrassent pas avec ce genre de scrupule. Adaptée tel quel, une nouvelle quelconque de King fournit au mieux quinze minutes de film. Une estimation qui ne satisfait pas un producteur croyant tenir en la personne de l'écrivain la poule aux œufs d'or. Et ce producteur demande à un scribouillard mercenaire de grossir le récit, de tirer à la ligne, d'en rajouter, de répéter la même séquence, de ralentir le tempo... **La Créature du Cimetière** est exemplaire à ce niveau. A partir d'une nouvelle de dix-sept pages, "Equipe de Nuit", extraite de l'anthologie "Danse Macabre", le scénariste John Esposito rédige un script de long métrage. Un étranger arrive dans une petite ville du Maine dont l'activité repose entièrement sur une usine de traitement de la laine. Un contremaître vicieux, fier de son passé de combattant au Vietnam, l'embauche dans sa manufacture. Là, le nouveau et quelques ouvriers luttent contre un monstre mi-rat mi-chauve-souris, se nourrissant des cadavres du cimetière tout proche et, faute de macchabées frais, de chair humaine encore chaude. Pour étoffer un matériau originel concentré en une seule nuit, Esposito ajoute de nouveaux personnages. Néanmoins, **La Créature du Cimetière** compense les faiblesses de ce script par une atmosphère putride, un sentiment de pourrissement découlant de l'insalubrité de la fabrique. Ici, les planchers vermoulus menacent en permanence de s'effondrer, de précipiter les ouvriers dans une fange où barbotent des milliers de rats. Mais l'impression d'étouffement naît davantage de la mise en scène de Ralph Singleton que du scénario étriqué de John Esposito.



*Des ouvriers nettoient leur manufucture envahie par des milliers de rats sous la coupe d'un monstre invraisemblable (**La Créature du Cimetière**).*

Etriquée, l'histoire de **Peur Bleue** l'est aussi, au-delà de l'acceptable même. Ce film, la plus regrettable adaptation de Stephen King à ce jour, porte à l'écran "Peur Bleue", un mini-roman se déroulant sur une année et divisé en 12 chapitres, que le romancier a écrit à la demande d'un fan qui désirait voir publier le premier calendrier littéraire fantastique. Une bonne idée. Et une sacrée déception quant au résultat à l'écran. A vrai dire, le projet part sur des bases déjà incertaines. "*Franchement, je ne vois pas trop pour quelles raisons j'ai été choisi pour diriger ce film. Le vendredi après-midi, je recevais un coup de fil de mon agent. Le lundi suivant, j'étais réalisateur de **Peur Bleue***" témoigne Daniel Attias, jusque là assistant de Francis Coppola et de Steven Spielberg. Son boulot d'assistanat auprès de Mark Lester sur **Charlie** ayant convaincu Dino De Laurentiis de ses capacités, le cinéaste en herbe monte en



*Des paroissiens en pleine mutation dans une chapelle. Un grand moment de ringardise (**Peur Bleur**).*

*Un rocker surgi de l'enfer pour contrarier un brave professeur (**Vengeance Diabolique**).*

grade. Une promotion injustifiée. Mais toute la production de **Peur Bleue** va dans le sens de la précipitation. Ainsi, la production envisage Rick Baker et Rob Bottin pour les effets spéciaux, les maquillages des loups-garous. Pour parvenir à des métamorphoses mémorables, Rick Baker demande deux ans de préparation. Inacceptable. Carlo Rambaldi, pourtant lauréat de l'Oscar pour **E.T.**, ne mettra que cinq semaines à tartiner ses masques de carnaval, tout juste dignes des touffes de poils portées par Paul Naschy dans ses films d'horreur hispaniques. Le débutant Daniel Attias n'étant de surcroît pas synchro sur les orientations de l'histoire, **Peur Bleue** n'inspire pas le moindre frisson. Venant après **Hurlements** et **Le Loup-Garou de Londres**, il apparaît daté, suranné, comme une sorte de modernisation poussiéreuse des films de loup-garou avec Lon Chaney, des films alors vieux de quatre décennies ! Pourtant, au départ, le manuscrit de Stephen King intègre toutes les constantes chères à l'écrivain : la petite ville, le gosse qui en sait trop, et paraplégique pour corser le suspense, l'oncle un peu rustre et néanmoins compréhensif... En hommage au pasteur démoniaque de **La Nuit du Chasseur**, Stephen King place dans la défroque du Révérend Lowe un abominable lycanthrope qu'un œil crevé trahira. L'intérêt de **Peur Bleue** s'arrête là, faute de script, de réalisateur et d'effets spéciaux décents.

Egalement tiré d'une nouvelle de l'anthologie "Danse Macabre", **Horror Kid** (alias **Children of the Corn**) de Fritz Kiersch ne se situe qu'à quelques coudées de **Peur Bleue**. Une fois encore, un scénariste (George Goldsmith) greffe sur une nouvelle de Stephen King des éléments extérieurs. Mais ses initiatives sont souvent malheureuses. Deux gentils enfants interviennent pour aider un couple en danger ; le mari, contrairement à la nouvelle, survit aux assauts des bambins sataniques... Tout le scénario verse dans le tonneau un breuvage insipide. Evasivement présenté par Stephen King, le culte que vouent le teen-ager Malachi et ses disciples au démon antédiluvien du maïs se charge d'explications rationnelles, trop tangibles pour provoquer le grand frisson. C'est d'autant plus raté que **Horror Kid** lasse à force de promener Linda Hamilton et Peter Horton dans les rues désertes de Gatlin, sous la menace de gosses exterminateurs d'adultes.

L'anémie scénaristique est aussi le lot de **Vengeance Diabolique**, une sorte de carrefour entre **L'Equipée Sauvage** et un quelconque film de zombies. Comme de coutume, la nouvelle extraite du recueil "Danse Macabre" ne résiste pas longtemps au traitement imposé. Gonflé à outrance et édulcoré, le calvaire de ce professeur harcelé par trois rockers autrefois morts dans un tunnel ferroviaire dure deux fois trop longtemps. Et pourtant, le réalisateur Tom Mc Loughlin y croit dur comme fer, considérant comme un honneur le fait de porter Stephen King à l'écran. "*Quand vous regardez attentivement Stephen King, George Lucas et Steven Spielberg, vous voyez des gens qui ont connu des enfances identiques. Tous ont été façonnés par les mêmes influences littéraires et cinématographiques. Je connais donc intimement Stephen King par ses écrits*" explique un metteur en scène desservi par un récit prévisible qui se borne à piller **Stand by Me**, **Simetierre**, **ça** et... **Peur Bleue** ! A l'image de **Peur Bleue**, de **Horror Kid** et de **La Créature du Cimetière**, **Vengeance Diabolique** aurait donné, sous sa forme initiale à peine retouchée, un excellent sketch dans une anthologie quelconque. **Creepshow**, **Darkside**, **Contes de la Nuit Noire**... Au choix !



*Des enfants sociopathes déciment les adultes sur l'autel d'un démon ancestral (**Horror Kid**).*

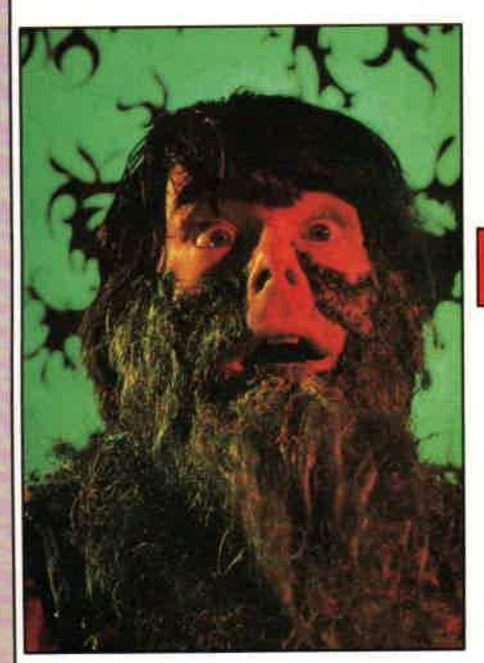
LE FORMAT JUSTE

Pourquoi faire long lorsque le court décuple l'efficacité d'une idée...

Fervent lecteur de Richard Matheson et Fredric Brown, des bandes dessinées *EC Comics*, Stephen King aime donc les histoires courtes, macabres, dont le dénouement chamboule le reste du récit, quand il ne le retourne pas parfois carrément. Auteur de roman fleuve, marathon, Stephen King connaît aussi parfaitement les mécanismes de la nouvelle concise, rapide, et souvent cruelle envers ses protagonistes. Les règles qu'il applique parfois en littérature, l'écrivain s'en sert pour **Creepshow**, l'œuvre référence lorsqu'on évoque le film fantastique à sketches. Ce **Creepshow**, il en discute pour la première fois avec George Romero en 1978. Stephen King adorant les films de Romero (**Zombie** étant pour lui le meilleur film d'horreur de tous les temps) et Romero dévorant régulièrement les romans de Stephen King, leur collaboration part d'abord sur une adaptation du "Fléau". Beaucoup trop cher évidemment et trop long aussi, le métrage pouvant atteindre les quatre heures. Les deux hommes se retrouvent sur **Les Vampires de Salem** en gestation chez *Warner*. A l'époque, le studio souhaite encore en faire un film. Dès que le projet s'oriente vers le téléfilm de luxe, George Romero décroche. "*C'est dur de faire peur aux gens à la télévision. Il y a des règles, des choses que l'on n'a pas le droit de montrer, les personnages ne doivent pas saigner et, surtout, ne doivent pas mourir avant le spot publicitaire. S'ils meurent, les produits se vendent moins bien*" explique Stephen King. Connu pour ses prises de position radicales, George Romero s'écarte des **Vampires de Salem**. Lui et l'écrivain planchent sur un vague projet d'histoires macabres. D'une discussion arrosée de bière à l'autre, le projet prend forme. L'entente entre les deux hommes est quasi idyllique. Même au stade fatidique du montage, ils se serrent les coudes devant un distributeur désireux de soustraire dix minutes aux deux heures dix de métrage. Lorsque Stephen King hésite à trouver les couleurs justes de Jordy Terrill, le fermier ahuri du sketch **La Mort Solitaire de Jordy Terrill**, George Romero le dirige vers une référence commune. "*Je ne savais trop comment aborder ce fermier. George me demandait une caricature de paysan arriéré et non un personnage réaliste. Je ne voyais pas à quoi il voulait en venir. Il m'a alors questionné sur le dessin animé **Bip-Bip**. 'Steve, tu te souviens des cartoons **Bip-Bip** et de la tête que fait Will Coyote en dégringolant d'une montagne dans un précipice ? Bien, c'est exactement ce que je désire !*'". Et King, allègre, plus bouseux que le plus plouc des ploucs américains, jubile à l'écran d'incarner un débile profond qu'une végétation curieuse recouvre à la suite de la chute d'un météorite.



*Un monstre évadé de sa caisse pour liquider une épouse acariâtre (**Creepshow**).*



*Stephen King est Jordy Terrill, un bouseux transformé en végétal (**Creepshow**).*

Les autres segments s'articulent autour d'idées aussi simples, propres à un style de mise en scène colorée et outrée directement empruntée aux *E.C. Comics*. **La Fête des Pères** montre un brave zombie décimant toute une famille pour goûter à son gâteau d'anniversaire. Dans **Un Truc pour se Marrer**, un mari jaloux (Leslie Nielsen !) filme en vidéo la noyade de son rival et de sa femme avant que ceux-ci ne refassent surface sous forme de morts-vivants amphibies. Dans **La Caisse**, un professeur d'université se débarrasse de sa mégère d'épouse grâce à un monstre en provenance du Grand Nord. **Ca Grouille de Partout**, le bouquet final, décrit une invasion de cafards dans l'appartement javellisé d'un business-man maniaque de propreté. En tout, cinq histoires à faire peur reliées par un épilogue et un prologue dont l'infortuné héros privé de bédés est interprété par Joe King, fils de Stephen évidemment.

A **Creepshow** succède bien sûr **Creepshow 2**, de facture bien conventionnelle et pâlichonne par rapport à l'original. Si George Romero demeure au générique, en tant que coproducteur et scénariste, il cède la mise en scène à son assistant du **Jour des Morts-Vivants**, Michael Gornick. Prudemment, à tâtons, celui-ci filme sans vigueur les nouvelles de Stephen King adaptées par George Romero lui-même. Pourtant, ces récits saignants, savoureux, rivalisent aisément



*Le Troll de **Cat's Eye** : aussi petit qu'il est méchant !*



*Un gâteau d'anniversaire à la mesure d'un bon mort-vivant (**Creepshow**).*

avec ceux du premier **Creepshow**. En trois temps, Stephen King démontre que la morale est toujours sauve, même depuis le cercueil. Phase 1, une silhouette d'indien en bois venge les propriétaires d'une épicerie tués par des voyoux. Phase 2, des teen-agers se baignant dans un lac sont absorbés par une masse noire gélatineuse. Phase finale, une automobiliste cossue ne parvient pas à se débarrasser de l'auto-stoppeur qu'elle a renversé... Cela devrait être drôle, caustique, bariolé ; ce n'est que poussif, académique. En résumé, **Creepshow 2** s'apparente à une compilation d'épisodes d'une série télé.

La télévision, justement, est depuis longtemps, depuis ***La Quatrième Dimension*** au moins, grande consommatrice d'anthologies fantastiques. La contribution de Stephen King n'est pas inoubliable, le petit écran lavant trop blanc ce qui devrait miroiter d'un rouge lumineux. Pour ***Tales from the Darkside/Histoires de l'Autre Monde***, pourtant parrainé par George Romero, il cède **Divine Machine à Traitement de Textes** que réalise Michael Gornick. Imaginé après l'effacement par mégarde d'une disquette contenant toute une nuit de travail, cette histoire courte concerne un professeur d'anglais, écrivain médiocre, dont l'ordinateur domestique exauce tous les voeux. C'est ainsi que son épouse, une femme tout à fait ordinaire, se métamorphose en capiteuse créature sous l'influence du clavier enchanté. *"Les 19 minutes les plus effrayantes jamais vues sur un écran de télévision"*. Cette dithyrambe de Stephen King ne complimente pas **Divine Machine**... mais **Gramma**, l'un des sketches de ***La Cinquième Dimension*** emballé par Bradford May. "Gramma", cette nouvelle réputée inadaptable, le sera pourtant par l'écrivain de science-fiction Harlan Ellison, déterminé à trouver les images justes à l'expérience terrorisante d'un gamin seul en compagnie de sa grand-mère alitée. George, le gamin, sent immédiatement la menace que représente une veille femme qui s'exprime d'une voix caverneuse, y compris pour demander du thé. En une vingtaine de minutes, toutes les terreurs de l'enfance sont exprimées, sobrement, avec un calme que seuls perturbent quelques effets sonores. Un gosse terrifié par une mère-grand dans un appartement sombre : une rare économie de moyens pour Stephen King et une efficacité maximale notamment due à la durée du film. Une heure trente et un scénario délayé auraient tué **Gramma**.

Présence furtive de Stephen King dans **Darkside, Contes de la Nuit Noire** de John Harrison pour une nouvelle une fois de plus adaptée par George Romero, **Le Chat de l'Enfer**. Persécuté par son chat, un type engage un tueur pour liquider le matou infernal. L'animal, jamais en manque de mauvais tours, s'introduit finalement dans la gorge du chasseur. Une réalisation très classique pour une histoire elle aussi très classique. **Cat's Eye** se veut moins traditionnel ; les conventions du film à sketches n'ont que peu d'emprise sur lui. *"Dans **La Quatrième Dimension**, par exemple, vous avez quatre histoires totalement différentes écrites par des scénaristes différents et filmées par des cinéastes différents. Bien que chaque segment soit voisin en matière de style et de contenu, il n'y a aucune jonction*



*Un enfant menacé par un croquemitaine (**The Boogeyman**).*



*Une mort blême dans **The Woman in the Room**.*



*Une nageuse victime d'une nappe cannibale (**Creepshow 2**).*

*entre eux. **Cat's Eye** est très différent de ce modèle : les histoires se déroulent à la même époque, dans le même environnement. Elles sont rédigées par le même homme, dirigées par un seul et unique réalisateur, ce qui confère à l'ensemble une véritable unité plastique et narrative"*. Le cinéaste Lewis Teague, qui gagne l'estime de Stephen King grâce à **Cujo**, travaille sur un script particulièrement bien charpenté, plus logique que l'immense majorité des films à sketches. Pour une fois, prologue, épilogue et sketches s'enchaînent naturellement, de manière fluide, le chat assurant toutes les liaisons et servant de vecteur. Malheureusement, le producteur Dino De Laurentiis juge bon de charcuter le film au stade du montage pour contenter son distributeur, *MGM*. Ainsi, le prologue qui explique les rapports étroits entre Drew Barrymore et son chat, et qui amène tout aussi logiquement les trois histoires à venir, subit de larges coupes. Les ciseaux taillent allègrement dans le prologue. Là, Drew Barrymore meurt mystérieusement dans son sommeil. Revenant des funérailles, sa mère se persuade que le chat est responsable de sa mort. Elle saisit un fusil et tue l'animal. Après purge, **Cat's Eye** perd de son originalité, de sa force. Réduit, le film narre, très bien d'ailleurs, trois histoires insolites, très éloignées de celles d'un **Creepshow**. Dans la première **(Quitters, Inc)**, un fumeur invétéré (James Woods) expérimente une manière radicale de stopper sa tabagie par l'électricité. La deuxième **(The Ledge)** place un tennisman dans une situation ubuesque. Pour avoir cocufié un redoutable gangster, il doit honorer un pari stupide : faire le tour d'un immeuble sur une étroite corniche située au dernier étage. **Cat's Eye** se clôt sur **The General** où le chat-vedette sauve la petite Drew Barrymore d'un troll malfaisant, lequel aspire son fluide vital. Malgré les ruses du goblin infernal, le chat l'emporte. On est loin, très loin, de la cruauté du récit original imaginé par Stephen King.

Toujours dans le domaine du Stephen King court, deux films sortent du lot par leur conception même, dans le cadre universitaire : **The Woman in the Room** de Frank Darabont et **The Boogeyman** de Jeff Schiro. Pour un budget de 35.000 dollars, Frank Darabont (futur scénariste de **Freddy 5** et du **Blob**) assiste aux instants passés par un juge auprès de sa mère mourante. *"Plus que n'importe quelle histoire de Stephen King, **The Woman in the Room** m'a interpellé. J'ai écrit à Stephen King. Il m'a encouragé à adapter cette nouvelle ésotérique, très peu caractéristique de son style. Je pense que cette histoire signifie beaucoup pour lui"*. Enthousiaste et fauché, Frank Darabont reçoit l'autorisation de l'écrivain de porter gratuitement "The Woman in the Room" à l'écran. De l'Université de New York, Jeff Schiro bénéficie du même traitement de faveur pour **The Boogeyman**. Sans verser un dollar à Stephen King, il peut raconter l'étrange parcours de ce gosse persuadé de l'innocence de son père accusé de l'assassinat d'un de ses fils et mis derrière les barreaux. Mais, une fois sorti de prison, le croquemitaine frappe encore. Cérébraux, **The Woman in the Room** et **The Boogeyman** sont commercialisés en vidéo sous le titre **Nightshift Collection**. Là, le distributeur doit verser quelques royalties à Stephen King, lequel refuse de lâcher la nouvelle "The Monkey" pour compléter l'anthologie.

COUPLE GAGNANT

Un cinéaste vivant sur une autre planète que celle habitée par Stephen King, s'entiche de la face cachée de l'écrivain.

*Les 4 mousquetaires de **Stand by Me** en quête du cadavre perdu : Gordie (Will Wheaton), Vern (Jerry O'Connell), Teddy (Corey Feldman) et Chris (River Phoenix).*

A priori, le réalisateur Rob Reiner se situe à des années-lumière de l'univers oppressant de Stephen King. Lui-même abonde dans ce sens. "*Je ne suis pas un fana d'horreur. Mais je ne pense pas que l'intérêt de l'oeuvre de Stephen King soit là. C'est vrai que la plupart des gens pensent que Stephen King obtient un si grand succès parce qu'il touche au gore et à l'horreur. Mais ses livres touchent à quelque chose de plus profond. En les étudiant de plus près, vous découvrez que King s'intéresse énormément à la psychologie des personnages, aux rapports qu'ils entretiennent entre eux. Et adapter un de ses romans devient alors passionnant. Des écrits de Stephen King émane une grande chaleur. A vous de la transmettre aux personnages lors de l'adaptation*". Mais Rob Reiner ne raisonne pas ainsi immédiatement. Lorsque son ami Adrian Lyne lui propose le script de **Stand by Me**, un projet qu'il ne peut mener à bien par manque de temps, le réalisateur de **Princess Bride** redoute une histoire sanglante à la mesure de la réputation de Stephen King. En fait, il tombe amoureux du manuscrit, se précipite sur "The Body", la nouvelle à l'origine du scénario, et change radicalement d'opinion. L'horrible Monsieur King devient un être doué de raison et fort d'une grande sensibilité. Rob Reiner craque pour l'odyssée de ces quatre gamins dans la forêt de Castle Rock, en quête du cadavre d'un malheureux tué par le train. L'entreprise avait tout pour plaire : le suave parfum de la mystification, l'attrait puissant et romanesque de l'inédit, le frisson irrésistible d'un premier face-à-face avec la mort. Narrée quelques années plus tard par Gorkie, devenu écrivain, l'aventure se teinte, via le souvenir, la mélancolie, d'une douce nostalgie de l'enfance. Stephen King sort de la première projection de **Stand by Me** tout tourneboulé. "*Il semblait réellement ému ; il était incapable de nous parler. Lorsqu'il a réussi à articuler quelques mots, ce fut pour me dire qu'il devait y aller. Au bout d'une quinzaine de minutes, Stephen est revenu*" se souvient Rob Reiner. Et à ce moment, Stephen King déballe l'histoire derrière "The Body" : la disparition de ses trois copains d'enfance. Dans son succès, **Stand by Me** contribue à rénover l'image de



*Un morceau d'anthologie : le concours des mangeurs de tarte à la cerise (**Stand by Me**).*

VOIE DE GARAGE

Un chef-d'œuvre possible, mais malheureusement invisible pour l'instant, sur lequel Stephen King ne tarit pas d'éloges...

Annie Wilkes (Kathy Bates), ex-infirmière encore en activité quand il le faut.

Stephen King, un scribouillard aux mains maculées d'hémoglobine pour beaucoup. L'écrivain sanglant gagne un cœur qui, depuis "Carrie", n'avait pourtant jamais cessé de battre.

Quatre ans après **Stand by Me**, Rob Reiner s'intéresse à un autre récit né sous la plume de Stephen King, "Misery", un livre particulièrement cher à l'écrivain. Dans "Misery", transpire la peur de King d'être séquestré, mutilé par un lecteur un peu trop fervent. Presque autobiographique en fait. Sa crainte du fan déphasé part d'une rencontre singulière. Un jour, un jeune homme lui demande de dédicacer un polaroïd. Stephen King accepte de signer le *"Salutations de Stephen King à Mark Shapman"* demandé. Il s'aperçoit plus tard que le Mark Shapman est l'assassin de John Lennon. Pour mieux donner la chair de poule à son idole, Mark Shapman, dans la conversation qui suit, se décrit comme "le numéro un de ses admirateurs". Troublant. Rob Reiner se sent également concerné par "Misery", au point qu'il décide de le mettre en scène après avoir seulement envisagé de le produire. L'adaptation du romancier-scénariste William Goldman (**Marathon Man, Les Hommes du Président**) l'aura convaincu de l'excellence du concept. *"King a écrit là une magnifique métaphore qui concerne tous les artistes sous l'influence de leur public, tout spécialement ceux qui connaissent un succès important"* poursuit Rob Reiner. Aussi admirateurs qu'ils sont du livre, cinéaste et scénariste modifient cependant une de ses données fondamentales. Dès la deuxième page, Annie Wilkes éructe, s'emporte, manifeste sa folie. A cette immédiate tension, Rob Reiner et William Goldman préfèrent la progression dramatique, une expression plus étalée de la psychose de la "méchante". Monstre pervers chez Stephen King, être humain déconnecté chez Rob Reiner, Annie Wilkes (Kathy Bates) kidnappe l'écrivain Paul Sheldon (James Caan, mais Rob Reiner envisageait Warren Beatty !), l'immobilise, le drogue et le contraint à modifier la fin de son dernier roman où il tue l'héroïne qui a fait sa gloire, Misery Chastain. *"Pour expliquer l'étrange comportement d'Annie et éviter qu'elle apparaisse comme un monstre, nous lui avons inventé un passé. Nous avons étudié des enregistrements vidéo de Janine Jones, une infirmière qui a assassiné plusieurs enfants confiés à sa charge, ainsi que des films consacrés à une mère infanticide, Diane Downs. Ces femmes ont une conversation tout à fait normale, et il nous a paru intéressant de faire d'Annie une personne à l'apparence normale avec un comportement à première vue ordinaire"*. Rob Reiner finit par prendre ses marques par rapport au roman de Stephen King, un bouquin très dur, très sanglant. *"Les amateurs d'horreur seront déçus de ne pas trouver dans le film leur ration de tripes et de moignon"*. N'empêche que l'écrivain apprécie cette relecture de son livre. Moins de sang, davantage de tension harmonieusement dispensée, mais l'esprit demeure.



George Stark (Timothy Hutton), 100 % diabolique.

"The Dark Half est toujours dans les limbes. Et c'est vraiment honteux car il s'agit d'un film superbe. Peut-être l'un des meilleurs de George Romero, si ce n'est le meilleur". Stephen King prend la défense de **The Dark Half**, film sinistré, film oublié suite au dépôt de bilan de *Orion*. Auprès de **RoboCop 3, The Dark Half** attend patiemment que la compagnie en faillite trouve un repreneur. Si Stephen King plaide ainsi en faveur de **The Dark Half**, c'est surtout que son histoire lui tient particulièrement à cœur. Comme la tragédie en huis-clos de **Misery, The Dark Half** part d'une situation réelle, vécue par l'écrivain, à travers le pseudonyme de Richard Bachman. Via des personnages de fiction, Stephen King imagine donc ce qu'un Bachman diabolique, malfaisant, aurait pu lui infliger. Dans "The Dark Half", Stephen King est représenté par Thad Beaumont, un professeur d'anglais aux publications respectables et éducatives. Mais ce Thad Beaumont, pour expurger une violence inconsciente, pour exprimer incognito les moins avouables de ses fantasmes, crée George Stark, un auteur fictif derrière le nom duquel il torche des romans populaires mêlant sexe et violence. Progressivement, Stark prend forme à partir d'une tumeur dans le cerveau de son géniteur. Et il désire aujourd'hui lui voler son identité... Malgré un remontage imposé par *Orion*, George Romero se montre aussi satisfait que Stephen King de **The Dark Half**. Pour l'heure, le film qui pourrait être la meilleure adaptation de l'écrivain à l'écran, dort dans ses boîtes. Une lueur d'espoir : le rachat imminent de *Orion* pourrait le libérer incessamment sous peu.



Des effets spéciaux réalistes mais efficaces.



*Paul Sheldon (James Caan), un écrivain contraint et forcé de ressusciter son héroïne (**Misery**).*

USAGE DE FAUX

L'estampille Stephen King valant de l'or, les scrupules de certains producteurs s'évaporent lorsqu'il s'agit de lui attribuer quelques paternités douteuses...

En 1985, Larry Cohen, à la demande de *Warner Vidéo*, inaugure une bien fâcheuse mode : profiter de la notoriété d'une adaptation de Stephen King pour en tirer une séquelle. Evidemment, cette séquelle n'entretient qu'une parenté très relative avec l'œuvre de Stephen King. **Les Vampires de Salem** entraîne donc dans son sillage **Les Enfants de Salem**. Du livre de Stephen King et du téléfilm trois étoiles de Tobe Hooper ne demeure plus que la façade, à savoir la ville de Salem et la présence de vampires pas très catholiques. En tout cas des vampires qui n'ont plus rien en commun avec ceux de Stephen King, soucieux de respecter les conventions du mythe. Scénariste/réalisateur, Larry Cohen, quant à lui, les ignore superbement. Ces suceurs de sang peuvent être très sociables, portent des lunettes noires, se marient et leur communauté dissimule un ancien nazi désormais doté de canines proéminentes. A cette histoire invraisemblable et bricolée vaille que vaille, Larry Cohen ajoute son humour iconoclaste. Malgré ses écarts, la publicité des **Enfants de Salem** cultive le doute : le film serait inspiré de Stephen King. L'affiche entretient l'ambiguïté, mais Stephen King ne bronche pas tout de suite. La combine fonctionne à merveille. "*Immédiatement, j'ai annoncé à* Warner *que je ne tenais pas vraiment à utiliser le même matériel scénaristique que Tobe Hooper. J'ai suggéré la simple reprise du titre et la présence de vampires en Nouvelle Angleterre. D'après ces éléments, j'ai construit ma propre histoire en évitant qu'elle ressemble à tout ce que Stephen King avait pu écrire*" confesse Larry Cohen. Opération réussie. Ironiquement, peu après le tournage des **Monstres sont Toujours Vivants**, *Warner Bros* contacte Larry Cohen pour une adaptation des **Vampires de Salem**. L'estimation du budget que réclame le manuscrit écarte le réalisateur du **Monstre est Vivant** du projet. Une de ses initiatives par rapport au livre de Stephen King survit néanmoins et sera reprise par Tobe Hooper : l'aspect très Nosferatu du vampire Kurt Barlow. Six ans plus tard, **Le Cobaye, Children of the Corn 2** et **Simetierre 2** se mettent au diapason des **Enfants de Salem**.



L'univers virtuel du **Cobaye** *: à cent mille lieues du monde de King.*



Children of the Corn II, *séquelle/remake pirate de* **Horror Kid**.



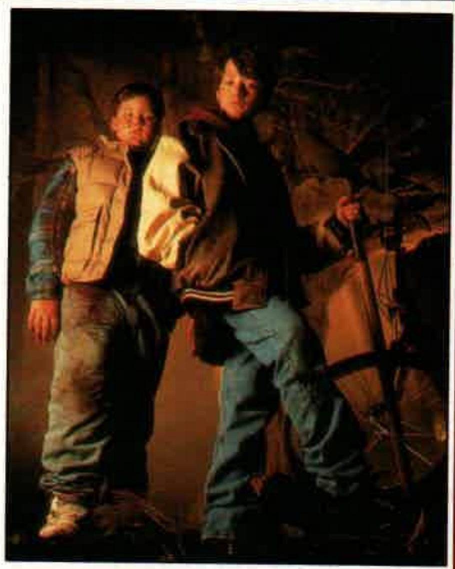
La Nuit Déchirée *:* **Le Cobaye** *lui a piqué des sous.*

Rusé, le producteur du **Cobaye**, *Allied Vision* achète les droits de la nouvelle "La Pastorale" du recueil "Danse Macabre". En principe, le scénariste devrait limiter le récit à un homme traqué par une tondeuse à gazon. En tirant bien à la ligne, il pourrait, au mieux, atteindre un métrage de quinze minutes. Faible pour nourrir un long-métrage. Mais Brett Leonard, le metteur en scène contacté par *Allied Vision*, a en magasin un script intitulé **CyberGod**, histoire d'un scientifique et d'un débile mental pénétrant à l'intérieur de l'univers virtuel d'un ordinateur. Pas gêné, Leonard intègre "La Pastorale" à **CyberGod**. Trois minutes de film portent désormais la griffe de Stephen King ; le reste, Brett Leonard le modèle vaguement selon les normes conventionnelles de l'écrivain. Cette chirurgie consiste principalement à situer l'action dans une petite ville de l'Amé-

Children of the Corn II :
un film à baillonner selon King.

rique profonde comme les affectionne tant l'auteur de "La Pastorale". Le subterfuge fait merveille ; **Le Cobaye** obtient un succès impressionnant pour une production de ce calibre. Plus que les images de synthèse et l'environnement virtuel dans lequel se meuvent Jobe et le Docteur Angelo, la collaboration involontaire de Stephen King au **Cobaye** force le succès commercial à tel point que **La Nuit Déchirée**, sorti quelques semaines plus tard et très officiellement lié à la star du fantastique, ne dépassera pas les chiffres du film de Brett Leonard. Brutalement, Stephen King réagit. Il menace le distributeur du **Cobaye**, *New Line*, de poursuites judiciaires si son nom n'est pas immédiatement retiré de l'affiche. Interdiction donc de citer Stephen King sur le merchandising du film, sur la cassette vidéo... Reste que la manne est déjà tombée dans l'escarcelle des producteurs et, qu'à l'étranger, les distributeurs du **Cobaye** n'obéissent que mollement aux doléances pressantes des avocats de l'écrivain. Parallèlement, pour bien faire valoir ses droits, Stephen King interdit formellement que son label honore et **Children of the Corn 2** et **Simetierre 2**, deux séquelles inévitables engendrées par l'appât du gain. Privées du soutien que constitue le seul nom de Stephen King, ces suites perdent de leur valeur commerciale.

L'intrigue de **Children of the Corn II, The Deadly Harvest** de David Price embraye directement sur le final de **Horror Kid**, titre français malheureux de **Children of the Corn**. Là, après les événements tragiques survenus à Gatlin, une horde de journalistes envahit la petite bourgade perdue au milieu des champs de maïs. Accompagné de son jeune fils, le reporter John Garrett, dont un ultime scoop devrait redresser une carrière déclinante, découvre que le démon des champs n'a pas été exterminé. Un nouveau prophète, Micah, perpétue le culte, lequel remonterait à l'Ancien Testament... **Children of the Corn II** : un tome deux artificiel qui prolonge mal un premier film déjà pauvre au point de vue scénaristique. Stephen King répond par l'indifférence. Il répond également niet lorsque *Paramount* le contacte pour bénir le script de **Simetierre 2** que réalise Mary Lambert. *"Le premier **Simetierre** s'adressait aux adultes. Cette suite vise un public plus large. Le film comporte de nombreux éléments qui permettent aux enfants de s'identifier"* commente Edward Furlong, le John Connor de **Terminator 2**. Un comble vu l'indicible terreur glauque distillée par le premier **Simetierre**. De l'horreur light, allégée. Courtisés par *Paramount*, Stephen King et le producteur de **Simetierre**, Richard Rubinstein, potassent le scénario de Richard Outten. Ils n'y trouvent qu'un remake de l'œuvre originale agrémentée de quelques personnages différents : une nouvelle famille, un chien au lieu du chat, un petit gros houspillé par ses camarades, un shérif odieux... Évidemment, la terre sacrée de la sépulture indienne Micmac lèvera quelques cadavres. Suivant le raisonnement du studio, **Simetierre** serait susceptible d'engendrer autant de suites qu'**Amityville** ; il suffit de renouveler les protagonistes sans modifier d'un iota les histoires. De son côté, dans la presse américaine, Stephen King appelle ses lecteurs et les spectateurs de **Simetierre** au boycott de cette séquelle illégitime. Mais le feu vert de Stephen King n'étant désormais qu'une permission facultative, les suites pirates devraient bourgeonner dans un avenir proche. *Allied Vision* annonce un **Cobaye 2** pour 1993. La société aura-t-elle l'audace d'y associer Stephen King ?


*Edward Furlong et son pote, des adolescents qui aiment trop les chiens (**Simetierre 2**).*

KING AU FUTUR

Pas moins de onze films attendent, à divers stades de préparation, de grossir le palmarès déjà impressionnant de Stephen King...

Creepshow 3. En gestation chez *Laurel Entertainment*. Exclu de **Creepshow 2** pour des raisons de longueur, le sketch **Pinfall** y sera notamment intégré. Adapté par George Romero, il montre deux équipes de bowling s'affrontant dans un club. La première équipe, des yuppies arrogants, ne supporte pas la victoire de leurs adversaires, des travailleurs manuels, des prolétaires. Pour se venger de cet affront, quelques cols blancs décident de saboter le van des vainqueurs, lequel s'écrase dans un ravin. Les morts reviennent de l'au-delà, zombifiés, pour exterminer leurs assassins. Finalement, ils utiliseront leur tête pour jouer au bowling !

The Langoliers. Au state de l'achat des droits chez *Laurel Entertainment*. *"On se demande actuellement quel est le meilleur moyen d'adapter ce roman. Ce sera un budget moyen même s'il est question d'avion et de crash. L'histoire se situant surtout à l'intérieur d'un Boeing, on n'a pas besoin d'une enveloppe trop importante. Le plus complexe sera probablement de décrire les Langoliers"* révèle le producteur Richard Rubinstein très lié à Stephen King (**Creepshow, The Stand, Golden Years, Tales from the Darkside**). Les Langoliers sont en fait des monstres indéfinis, des éboueurs du temps, dévorant les passagers réveillés d'un avion perdu dans l'espace-temps.

The Mangler. En préparation chez *Allied Vision* (**Le Cobaye**). Le mauvais Kevin Tenney (**Witchboard**) mettra en scène cette histoire de laverie automatique où sévit un démon sanguinaire détournant l'installation pour éliminer les clients !

Needful Things. Actuellement en tournage à Vancouver pour le compte de *Castle Rock*, la boîte de production de Rob Reiner. Initialement prévu, le réalisateur Peter Yates est remplacé au dernier moment par Fraser Heston, fils de Charlton, et adaptateur lourdingue de Conan Doyle. Avec Bonnie Bedelia, Ed Harris et Max Von Sydow, **Needful Things** narre la destruction de Castle Rock suite à l'exacerbation des haines entre ses habitants. Adaptation de W.D. Richter et Larry Cohen.

The Night Flyer. En préparation chez *Laurel Entertainment*. Un écrivain enquête sur des meurtres très bizarres intervenant systématiquement dans des petites villes dotées d'aéroport, et découvre que le tueur est un pilote d'avion, une sorte de Dracula gratifié du permis de vol. Une modernisation assez dingue du mythe du vampire.

Rita Hayworth and the Shawshank Redemption. En développement chez *Castle Rock*. Un projet qui suscite bien des convoitises : Rob Reiner souhaite ardemment le mettre en images, mais le scénariste Frank Darabont ne lâchera le script que contre son passage derrière la caméra. Concept : un portrait de Rita Hayworth cache le début d'un tunnel qui permettra à un détenu de s'évader.

The Stand/Le Fléau. Stephen King travaille actuellement sur le scénario, Mick Garris (**La Nuit Déchirée**) prépare un tournage prévu pour février prochain. *"**The Stand** sera une mini-série de 8 heures. Au départ, cela devait être un film, mais on s'est aperçu qu'il était impossible d'adapter correctement le roman en deux heures, même si la tentative de Rospo Pallenberg est digne d'éloges. La télévision semble une bonne solution et les 129 personnages du livre pourront donc être préservés. La chaîne ABC nous laisse les mains libres"* témoigne Richard Rubinstein, grand artisan de l'extinction de 99 % de la race humaine par un virus incroyablement virulent.

Tales from the Darkside 2. En préparation chez *Laurel Entertainment*. Cette nouvelle anthologie comprendra le sketch **Rainy Season**, à paraître dans le prochain recueil de nouvelles de King. Il s'agit d'une énième agression animale contre l'homme, mais ce sont cette fois des limaces qui passent à l'offensive.

The Talisman. Ecrit en collaboration avec Peter Straub (**Ghost Story**), **The Talisman** est depuis des années en développement chez *Amblin*, la boite de production de Steven Spielberg qui, en 1981, demande à Stephen King de rédiger **Poltergeist**. Le Talisman en question est l'objet magique qu'un gamin doit ramener d'un univers d'heroïc-fantasy pour sauver sa mère.

Thinner. En production chez *Laurel Entertainment* et Warner Bros. Tom Holland (**Jeu d'Enfant, Vampire, Vous avez dit Vampire ?**) devrait le réaliser d'après un scénario de Michael McDowell (**Beetlejuice**) basé sur le roman "La Peau sur les Os". Bill Halleck, un avocat célèbre et aux proportions respectables, croise le chemin d'une sorcière. Celle-ci lui lance un sort ; l'avocat commence à perdre du poids et le processus d'amaigrissement s'accélère dangereusement. Stephen King voit bien le gros John Candy dans le rôle principal. Des effets spéciaux problématiques ont retardé la concrétisation du projet.

The Tommyknockers. Une mini-série télé de quatre heures que *ABC* diffusera très prochainement. Réalisation de Lewis Teague et scénario de Lawrence D. Cohen (**Les Vampires de Salem, ça**). **The Tommyknockers** met en scène une femme découvrant enterré dans son jardin un vaisseau spatial. Au fur et à mesure qu'elle le dégage, des événements incroyables, irrationnels et cruels surviennent dans les alentours.

HARD & SOFT

Un Stephen King dur pour le grand écran, un Stephen King propret pour le petit... Impossible d'intervertir, sinon, les ciseaux des gardiens de l'ordre et de la morale taillent dans la pellicule...



*Le clown Grippe-Sou (Tim Curry) : un Freddy Krueger à la mesure de King (**ça**).*

Il existe deux versants aux adaptations de Stephen King : cinéma et télévision. Important car ce qui est permis dans le premier est proscrit dans le second, la violence trop explicite, l'abominable trop souligné, trop graphique. Conçu pour le petit écran, **Simetierre** aurait été très différent, toiletté, et **ça**, pour le cinéma, aurait bien plus collé aux descriptions corsées, un rien complaisantes de l'écrivain. *"Le projet **Simetierre** a avorté une fois car Dawn Steele, présidente de* Paramount, *était alors enceinte de sept mois. Le scénario l'a à ce point dégoûtée qu'elle a refusé de produire le film. Pendant quatre ans, **Simetierre** a donc attendu d'être financé"* explique le producteur Richard Rubinstein ; *"je pense que c'est dans la nature profonde du livre de susciter ce dégoût"*. Stephen King, quant à lui, se satisfait de l'aspect hard de **Simetierre,** sorti dans une période où la censure ne charcute pas trop les films d'horreur. *"On a connu une époque où la censure, libérale, laissait tout passer. Puis, il y a les années durant lesquelles ces mêmes films écopaient de X. Là, une large portion de **Simetierre** serait tombée dans les corbeilles de la salle de montage. Je ne crois pas que les lecteurs d'un roman qui les a effrayés soient heureux d'en voir une version cinématographique propre, aseptisée, une sorte de condensé du Reader's Digest"* ajoute l'écrivain. On imagine difficilement le calvaire de la famille Creed, nouvellement établie dans les environs de Ludlow, expurgé, lavé de la saleté d'outre-tombe. Aux limites du supportable, **Simetierre** aurait pris un mauvais coup à voir le petit Cage, zombifié après un court séjour dans la terre maudite des Indiens Micmacs, batifolant comme un membre de la famille Addams. Glauque, oppressant, **Simetierre** est un film qui marque, qui choque. *"**Simetierre** constitue une race nouvelle de film d'horreur. Il ne met pas en scène un méchant. Le méchant, c'est la peur"* commente Mary Lambert, remplaçante de George Romero longtemps prévu à la mise en scène de cette œuvre exemplaire, fascinante.

A l'opposé de **Simetierre, ça** veille au grain. Pas question de démarquer Stephen King dans la description du clown Grippe-Sou, décharné, les parties à l'air. Pas question de le suivre dans des meurtres atroces. *"Les standards de la télévision interdisent de montrer des baquets de sang. Ils veulent masquer le gore, les cadavres en putréfaction et tout le reste. Mais quand il s'agit de suivre des adolescents en danger, on peut y aller"* corrobore Tommy Lee Wallace, *"mais mon comportement, très critique envers les standards, a changé depuis la naissance de mes deux filles. On ne peut pas programmer n'importe quoi à la télévision car même un enfant de deux ans sait aujourd'hui changer de chaîne. Toutefois, je ne tiens pas à décevoir les fans de Stephen King. Selon moi, "ça" n'est nullement un livre gore. Ce ne sont pas les démembrements qui en font l'intérêt, mais ces fascinantes incursions surréalistes"*. Vrai. Et Tommy Lee Wallace sait concocter des séquences chocs à la **Freddy** où les effets spéciaux l'emportent sur le gore. Freddy justement, le clown Grippe-Sou en est l'apôtre dans sa croisade contre sept enfants et, trente ans après le début de l'histoire, les mêmes, adultes, de retour dans leur ville natale. Malgré le toilettage obligatoire, **ça** demeure un modèle d'adaptation télé d'une œuvre de Stephen King. Les trois heures de métrage respectent le livre, mais il est vrai que, dans l'ombre, sans citation au générique, George Romero y a mis son grain de sel.

Entre **Simetierre** et **ça**, il y a l'horreur classique, un peu crétine de **La Nuit Déchirée** avec son crayon dans l'oreille, sa main coupée, ses doigts tranchés d'un coup de dents, ses chats éventrés. Spécialement écrit par Stephen King pour l'écran, **La Nuit Déchirée** n'est pas un chef-d'œuvre. Au mieux, le spectateur le considère comme une série B hâtivement rédigée entre deux livres de 800 pages. En donnant naissance à ces Félidés, des prédateurs dont les origines remontent à la nuit des temps et qui prennent une apparence humaine, l'écrivain n'invente rien de bien original. Pour survivre, ces monstres aspirent l'énergie vitale de leurs victimes, des vierges si possible. Pas de quoi fouetter un chat. Sauf pour la Censure qui guette. *"J'ai dû enlever quelques détails à droite et à gauche, des broutilles. Ainsi, la séquence où Alice Krige avale trois doigts de la main de Ron Perlman pour les mâcher comme si c'était du chewing-gum est sérieusement édulcorée"*. Appétissant. Mais Mick Garris se défend d'avoir mis en scène un film d'horreur. *"C'est un film de monstres, dans le style des années 50. Il y a une différence"*. Au lieu de rendre hommage à leur passé cinéphilique, Stephen King et Mick Garris auraient mieux fait de développer les rapports incestueux, relations sexuelles à l'appui, de Mary et Charles Brady, leurs Félidés vedettes. On est en 1992 et non plus dans les *golden years* que sont, dans l'esprit de beaucoup, les années 50.

Quand il se consacre à la série ***Golden Years*** (8 épisodes dans la continuité), Stephen King, influencé par ***Twin Peaks***, s'essaie à un soft d'un genre différent : l'étrange, le bizarre, le décalé. Une explosion dans un laboratoire classé top secret, l'intervention de la Boutique, une agence gouvernementale, un quotidien souvent modifié... Le surréalisme, le fantastique en demi-teinte interdisent les excès. Surtout que les principaux protagonistes de Golden Years sont Harlan (71 ans) et son épouse Gina (68). Les premiers héros du troisième âge pour un King métamorphosé.



*Rachel Creed (Denise Crosby) et Ken, zombie décervelé de bon conseil (**Simetierre**).*



*Mary Brady (Alice Kridge), mi-femme mi-féline (**La Nuit Déchirée**).*

KING QUID

La filmo du King en personne, et quelques chiffres à apprendre par cœur pour faire bonne impression en société...

KINGOGRAHIE

1976 **Carrie/Carrie au Bal du Diable**
Brian de Palma (adaptation)

1979 **Salem's Lot/Les Vampires de Salem**
(mini-série/film) Tobe Hooper (adapt.)

1980 **The Shining/Shining**
Stanley Kubrick (adapt.)

1981 **Knightriders**
George Romero (simple apparition)

1982 **Creepshow**
George Romero (scén. - interprétation)

1983 **The Dead Zone/Dead Zone**
David Cronenberg (adapt.)

Christine
John Carpenter (adapt.)

Cujo
Lewis Teague (adapt.)

Tales from the Darkside/Histoires de l'autre Monde (série TV) épisodes **World Processor of the God** de Michael Gornick et **Sorry, Right Number** de John Sutherland (scén. - adapt.)

1984 **Firestarter/Charlie**
Mark Lester (adapt.)

Children of the Corn/Horror Kid/Les Enfants du Maïs
Fritz Kiersch (adapt.)

1985 **Cat's Eye** (inédit)
Lewis Teague (scén.)

Silver Bullet/Peur Bleue
Daniel Attias (scén. - adapt.)

The New Twilight Zone/ La Cinquième Dimension (série TV), épisode **Gramma** de Bradford May (adapt.)

The Nightshift Collection, anthologie regroupant les courts métrages **The Woman in the Room** de Frank Darabont (1983) et **The Boogeyman** de Jeff Schiro (1982) (adapt.)

1986 **Maximum Overdrive**
Stephen King (scén. - adapt. - apparition)

Stand by Me
Rob Reiner (adapt.)

1987 **Creepshow 2**
Michael Gornick (adapt. - apparition)

The Running Man/Running Man
Paul Michael Glaser (adapt.)

Return to Salem's Lot/ Les Enfants de Salem
Larry Cohen

1989 **Pet Sematary/Simetierre**
Mary Lambert (scén. - adapt. - appar.)

It/ça (mini-série TV)
Tommy Lee Wallace (adapt.)

1990 **Misery**
Rob Reiner (adapt.)

Tales from the Darkside the Movie/Darkside : Contes de la Nuit Noire
John Harrison (adapt.)



Graveyard Shift/ La Créature du Cimetière
Ralph Singleton (adapt.)

Golden Years (série TV)
Ken Fink, Michael Gornick, Allen Coulter, Stephen Tolkin (scén.)

The Dark Half (inédit)
George Romero (adapt.)

This is Horror
(anthologie du fantastique présentée par Stephen King : 12 émissions consacrées à Dario Argento, aux vampires, à Psychose, aux effets spéciaux et même à Fred Olen Ray !)

1991 **The Lawnmover Man/Le Cobaye**
Brett Leonard (adapt.)

Stephen King's Sleepwalkers/ La Nuit Déchirée
Mick Garris (scén. - apparition)

Sometimes they Come Back/Vengeance Diabolique
Tom McLoughlin (adapt.)

Children of the Corn II : Deadly Harvest
David Price

Fear in the Dark (TV)
(simple apparition)

1992 **Pet Sematary 2/Simetierre 2**
Mary Lambert

The Tommyknockers (mini-série TV)
Lewis Teague (adapt.)

1993 **Needful Things**
Fraser Heston (adapt.)

The Stand (TV)
Mick Garris (scén. - adapt.)

KING-OFFICE CINEMA

nombre d'entrées dans les salles Paris-Périphérie

Shining	552.343
Carrie	306.239
Christine	201.542
Dead Zone	184.554
Le Cobaye	179.456
Running Man	178.874
Misery	172.366
Stand by Me	167.371
Creepshow	129.551
La Nuit Déchirée	109.683
Simetierre	83.028
Peur Bleue	76.788
Darkside, Contes de la Nuit Noire	56.127
Charlie	54.293
Maximum Overdrive	52.333
La Créature du Cimetière	46.430
Creepshow 2	44.164
Les Vampires de Salem	44.104
Cujo	34.291
Horror Kid	14.000
Les Enfants de Salem	7.734

KING-OFFICE LITTERATURE

en nombre d'exemplaires vendus dans la collection *J'ai Lu*

ça	390.000
Shining	257.000
Carrie	246.000
Cujo	197.000
Danse Macabre	187.000
Christine	166.000
Différentes Saisons	141.000
La Peau sur les Os	130.000
La Tour Sombre 1 - Le Pistolero	98.000
Running Man	85.000

PS : en seulement un mois, **Le Fléau** s'est déjà vendu à 40.000 exemplaires.



***King Kong* version 1976 : "Le Grand Rambaldi" s'occupe du Roi des Singes grandeur nature et de la main mécanique. Mais ce qu'on voit surtout à l'écran, c'est le masque aux multiples expressions humaines de la Bête créé par Rick Baker.**

Rick Baker

rick BAKER
boires et déboires d'un maestro

Toujours classé dans le trio de tête des génies du latex aux côtés de Stan Winston et Rob Bottin, Rick Baker traverse une période difficile. Parce que les projets hollywoodiens ont tendance à s'écrouler aussitôt montés, Rick Baker joue depuis quatre ans déjà les simples conseillers techniques, en espérant fort que sa société ne fasse pas banqueroute. Le maquilleur de *King Kong*, du *Loup-Garou de Londres* et de *Videodrome* galère dans les dédales d'une profession qui fait sa crise d'excroissance. En star déçue et déchue rêvant de reconquérir son trône, Rick Baker s'explique calmement sur ses problèmes adultes et sa passion enfantine...

Votre dernier travail pour le cinéma remonte à *Gremlins* 2. Qu'avez-vous fait depuis ?

Pas grand chose. Juste après le film de Joe Dante, j'ai été embauché sur un projet intitulé **Isobar**, une production *Carolco* que devait réaliser Roland Emmerich et dont Sylvester Stallone devait tenir le rôle principal. A l'époque, les gens de *Carolco* présentaient **Isobar** comme le film le plus cher de l'histoire du cinéma. Le scénario ressemblait à un mélange de **Total Recall** et **d'Alien**. L'action se déroule dans le futur, et plus exactement dans un train électro-magnétique géant, de la taille d'un building. A cause du trou dans la couche d'ozone, ce train perfectionné est le seul moyen de transport utilisable sur la planète. Dans la soute, une plante créée génétiquement fait le voyage et se transforme progressivement en un monstre végétal gigantesque en pompant les réserves d'eau du système hydraulique du train. Les réserves asséchées, la plante, pour survivre et continuer à croître, s'attaque ensuite aux passagers et les vide de toutes leurs substances liquides.
Au début, quand les responsables de *Carolco* m'ont parlé d'**Isobar**, je n'étais pas vraiment intéressé. Et puis j'ai vu les dessins de pré-production. Très spectaculaire... J'ai réalisé alors l'importance, l'énormité du projet. **Isobar** allait bénéficier de décors immenses et d'un budget hallucinant, conditions idéales pour fournir du bon boulot. J'ai donc accepté de concevoir la plante, ce qui m'a demandé près de huit mois de travail intensif pour créer un monstre intéressant. Le plus dur a été de s'éloigner du concept banal de la plante carnivore gobant des mouches. On a fait énormément de dessins, et *Carolco* a choisi un concept de monstre qui tenait plus de la pieuvre que de la plante. C'était un chouette monstre, assez original...

Mais le projet est resté bloqué au stade du dessin...

Non, on a construit le monstre, il était opérationnel à 90 %. On a même fait des essais vidéo avec une réplique au quart entièrement articulée. Les morceaux de monstre grandeur nature étaient bourrés de systèmes mécaniques et il n'est pas évident avec des créatures de cette taille de reproduire des mouvements naturels. Tandis qu'avec les fausses perspectives et le blue screen, les essais vidéo avec la réplique miniature faisaient de la plante un monstre énorme et crédible...

Pourquoi la production a-t-elle décidé d'abandonner *Isobar* ?

Les gens de *Carolco* ont sagement décidé d'arrêter les frais quand ils ont vu que **Terminator 2**, alors en tournage, dépassait largement son budget initial. Ils ont pris l'argent des films en pré-production pour finir **Terminator 2**. Je crois qu'à cause du dépassement de budget de **Terminator 2**, il y a six films qui n'ont pu voir le jour, dont **Isobar**. Cependant, *Carolco* n'a pas complètement renoncé à faire **Isobar**, et peut-être qu'un jour...

La déception doit être grande...

Oui, mais je crois que les responsables de *Carolco* ont pris la bonne décision. Ils avaient plein de problèmes sur **Isobar**, de scénario notamment. Il y a des choses qui s'écrivent facilement sur le papier, en quelques lignes, mais qui sont très difficiles à faire à l'écran. Le scénario prévoyait par exemple que le train déraille, parce qu'il faut absolument le stopper et qu'il n'est plus sous aucun contrôle. Mais comment faire dérailler le train sans tuer les milliers de personnes qui voyagent ? L'un d'entre nous, lors d'une réunion, a lancé l'idée de cocons protecteurs disposés dans le train. Et en cas d'accident, les voyageurs se réfugient dans ces espèces d'œufs rembourrés. Mais comment tourner ça ? Où placer ces quelques milliers de cocons ? Plus on discutait, plus on réalisait l'énorme somme d'argent qu'un tel projet impliquait, plus on sortait des trucs stupides. On a même envisagé de protéger le train entier avec une sorte de pop corn géant en caoutchouc ! Quand on en arrive à lancer des idées pareilles pour résoudre un problème de scénario, il est temps d'arrêter. Surtout que pendant ce temps, le studio dépense de l'argent. *Carolco* a bien dû investir 10 millions de dollars

■■■

dans **Isobar**, sans que le projet repose sur un script solide. Tout arrêter était sans doute la meilleure chose à faire...

***Isobar* enterré, on imagine que vous vous êtes mis en quête d'un projet plus fiable...**

Pas vraiment ! Après **Isobar**, David Cronenberg m'a contacté pour travailler sur **Le Festin Nu**. J'ai lu la première version du scénario que j'ai trouvée excellente, d'une richesse incroyable. Mais la vision qu'avait Cronenberg du **Festin Nu** sur le papier était absolument intraduisible à l'écran. J'avais déjà eu le même problème avec lui à l'époque de **Videodrome**. De plus, j'aime beaucoup les films de David Cronenberg, mais j'ai eu récemment une petite fille et je désirais vraiment travailler sur un film qu'elle pourrait voir dès son plus jeune âge. **Le Festin Nu** est quand même du genre à être interdit aux moins de 30 ans, et j'ai donc appelé Cronenberg pour lui annoncer que je ne ferai pas le film, ce qui l'a mis plutôt en colère !
Pendant la lecture du script de Cronenberg, j'ai été contacté par Stuart Baird, qui s'est occupé du montage de **Gorilles dans la Brume**. Stuart Baird est très connu à Hollywood pour rattraper les films au montage, pour les "sauver" en quelque sorte. Quand un film a de gros problèmes, il rapplique. C'est arrivé de nombreuses fois sur pas mal de films, dont **Predator** qui était irregardable avant que Stuart n'en assure le montage définitif. Bref, Stuart est venu me voir pour me parler d'un milliardaire japonais désirant produire un film intitulé **Recks** et contant la rencontre entre une petite fille et un dinosaure. Exactement ce que je voulais créer pour ma fille. J'ai donc accepté et construit un dinosaure entièrement mécanique, sans doute la plus belle créature mécanique qu'on ait jamais conçue. Mais, comme sur **Isobar**, le producteur de **Recks** a retiré ses billes alors que nous avions effectué 90 % du travail. Deux fois de suite la même déconvenue, c'est dur. S'investir dans un projet, concevoir une créature, la faire naître, la regarder grandir, et se dire que personne ne la verra...

C'est vraiment pas la joie pour vous en ce moment...

Eh non. Je suis passé à côté du **Festin Nu**, et travailler sur ces deux projets avortés m'a



*Un Gremlin imbécile qui a la tête de l'emploi (**Gremlins 2**).*

fait refuser un tas de films, dont **Batman le Défi**. Tout le monde dans mon atelier me poussait à faire le film de Tim Burton, mais je savais bien qu'en acceptant, on n'aurait pas pu se consacrer entièrement au dinosaure. Heureusement, il y a eu quelques petits trucs entretemps, des films sur lesquels j'ai joué les superviseurs, les conseillers techniques, et d'autres dont se sont occupés mes assistants qui ont du coup eu plus de responsabilités. Mais je me sens un peu bête aujourd'hui d'avoir écarté **Le Festin Nu** et **Batman**.

Que deviennent vos créations quand un projet s'écroule ?

La plante de **Isobar** est stockée quelque part à *Carolco*. On en a gardé seulement quelques morceaux pour montrer aux gens. Concernant le dinosaure de **Recks**, l'affaire est plus délicate. On a rencontré d'énormes problèmes avec le producteur japonais Haruki Kadokawa. Kadokawa est l'homme qui a monté "Shogun" à Broadway, la pièce la plus chère de l'histoire de la scène, qui a connu sa première et sa dernière représentation dans la même semaine, ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille ! Kadokawa est également le réalisateur de **Heaven and Earth**, un gros budget qui n'a pas fait long feu sur les écrans américains. Mais Kadokawa semblait avoir les moyens en tant que milliardaire d'assumer ces bides. **Recks** s'est en fait écroulé pour des raisons monétaires. L'économie japonaise ne se porte pas si bien que l'on pense. Les Japonais hésitent de plus en plus à dépenser des millions de dollars dans des projets hasardeux, et le cinéma est l'un des secteurs les plus durs qui soient. Quand ils s'aperçoivent que l'argent brûle et que rien ne rentre dans les caisses, ils arrêtent. C'est ce qui s'est passé avec **Recks**. Le problème, c'est que pour sauver la face au Japon, Kadokawa a reporté la faute sur tous les Américains impliqués dans le film, moi y compris. J'ai appris plus tard qu'il avait déclaré que tout ce qui intéressait les Américains, c'était de se faire de l'argent, que nous nous foutions pas mal du film et qu'il avait dû enterrer le projet parce que j'avais dépensé trop d'argent. Bien sûr, j'ai été choqué par ses propos d'autant plus que nous avons vraiment travaillé dur sur ce film. Le scénario de **Recks** était signé Ron Bass, oscarisé pour **Rainman**, le film aurait sans doute été bon, et on désirait tous le réussir pour faire plaisir à nos gosses. Quand Kadokawa s'est retiré, donc, ce que nous avions créé est parti en réserve. J'ai une clause dans mon contrat qui stipule que l'on peut garder tout ce que l'on considère comme "top secret", et on s'en est servi pour garder au chaud le dinosaure.

Existe-t-il toujours une rivalité entre les maquilleurs à Hollywood ?

Oui et non. Aujourd'hui, les maquilleurs partagent leur connaissance, et on profite tous de ce qu'un autre a créé pour faire évoluer les techniques. Stan Winston et moi sommes d'excellents amis. Il y a eu un temps où nous étions fâchés, mais depuis l'eau a coulé sous les ponts. Le seul qui ne soit pas vraiment dans le groupe, c'est Carlo Rambaldi.

Il n'a pas l'air d'être très estimé dans la profession...

Là, il faut que je pèse mes mots ! Disons que c'est Rambaldi lui-même qui a choisi de se mettre à l'écart. Il se fait appeler "Le Grand Rambaldi", il pense qu'il est bien au-dessus des autres. Nous ne sommes pas trop d'accord sur la chose ! Mais attention, je pense que Rambaldi est quelqu'un de talentueux, il a fait plein de trucs très bien. Dommage seulement qu'il adopte cette attitude. Trop de personnes dans ce métier ont la grosse tête. Personnellement, je crois avoir de la chance de pouvoir faire ce que j'ai envie de faire et d'être payé pour ça. J'étais un fan de films fantastiques quand j'étais gamin. Je faisais des effets spéciaux dans ma chambre. Je cassais ma tirelire pour acheter du latex et confectionner des masques. Aujourd'hui, on me paie des sommes faramineuses pour faire la même chose. J'ai les moyens d'engager des types qui connaissent mieux que moi les effets spéciaux mécaniques ou électroniques. Il n'y a pas plus heureux que moi. Bien sûr, je ne sauve pas la vie des gens. Je construis simplement des monstres stupides en latex pour des films de fous vus par un public de fous ! Il n'y a vraiment pas de quoi choper la grosse tête !

Mais quand un méga-budget comme *Total Recall* ou *Terminator 2* se présente, il y a quand même bien une compétition entre les maquilleurs...

Il y a une compétition d'ordre économique dans le sens où, actuellement, il n'y a plus de travail pour tout le monde. Quand j'étais gosse, il y avait Dick Smith et John Chambers, un point c'est tout. J'ai toujours pensé qu'avec de la chance je prendrai la place d'un des deux. J'étais loin d'imaginer que la profession allait s'étendre ainsi. A une époque, tous les Américains semblaient s'inté-



*Un méchant Gremlin au look d'Iroquois (**Gremlins 2**).*

resser aux effets spéciaux. Et des gens comme Rob Bottin sont venus me trouver. Rob ne connaissait rien aux effets spéciaux. Je l'ai pris sous mon aile, je lui ai appris le métier, il a même vécu chez moi. Il était mon assistant, mon protégé. Plus tard, quand il est parti travailler de son côté, ça ne posait pas encore de problèmes, il y avait du travail pour tout le monde. Bien sûr, quand Rob décrochait un contrat que je convoitais, je me disais : "Mais pourquoi j'ai entraîné ce mec ? J'aurais pu l'avoir, ce job !". En même temps, j'étais très fier quand j'ai vu ce que Rob avait fait de son côté. Quand j'ai vu **The Thing**, j'étais vraiment heureux d'avoir aidé à développer le grand talent de Rob. C'est d'ailleurs le cas avec tous les maquilleurs qui ont travaillé pour moi. J'ai entraîné Rob Bottin, Steve Johnson, Greg Cannom, et plein d'autres encore. Et eux-mêmes ont entraîné d'autres maquilleurs. Ils ont leur propre atelier maintenant. Le temps du duo Smith/Chambers est bien fini. Parfois, au générique des films, je vois des noms de maquilleurs que je ne connais même pas. Il doit y avoir un millier de personnes qui vivent des effets spéciaux aujourd'hui. Ce n'est pas vraiment bon pour la profession.

Pour répondre à votre question, quand un gros film se présente, les producteurs pensent tout de suite aux "Big Boys" comme Stan Winston, Rob Bottin et moi. Mais maintenant, ils hésitent à venir nous voir, et préfèrent parfois se tourner vers des sociétés comme *KNB* qui ont des façons bizarres de gérer leur entreprise. Personnellement, je dirige une véritable société, je suis un homme d'affaires, le gouvernement connaît mon existence, je dois payer des taxes et des charges sociales, ce qui explique que le coût de mes services soit élevé. Chez *KNB*, on ne s'embarrasse pas avec ce genre de problèmes. Ils travaillent pas mal "en dessous de table", comme on dit. Ce qui leur coûte 100 $ non déclaré me revient à moi à 130 $. J'ai une assurance qui me coûte 100.000 $ par an. Eux, non. Alors aujourd'hui que l'économie est gravement malade, les gens se foutent de savoir que j'ai gagné deux Oscars et préféreront aller trouver un maquilleur débutant qui propose des tarifs moindres. A Hollywood, l'expression vedette, c'est *"Vous n'êtes jamais aussi bon que votre dernier film"*. Mon dernier film, **Gremlins 2**, date d'il y a quatre ans. Je commence à m'inquiéter. J'ai déjà vu des boîtes d'effets spéciaux mettre la clé sous la porte, et j'ai bien peur qu'il y en ait d'autres qui soient condamnées à fermer. J'espère que ma société pourra tenir le coup.


*Don Ameche et le gros poilu de **Bigfoot et les Henderson**, la création la plus "tendre" de Rick Baker.*


*Quand la violence et l'homme ne font plus qu'un (**Videodrome**).*

L'invasion des effets spéciaux en images de synthèse ne doit pas arranger les choses...

C'est vrai, mais je ne crois pas que l'image de synthèse signe l'arrêt de mort des effets spéciaux de maquillage. Beaucoup de gens l'ont cru à la sortie de **Terminator 2**, certains qui travaillaient avec moi ont même fait la grimace. Personnellement, ça fait longtemps que j'entends parler de la fin des effets spéciaux de maquillage. Quand j'ai fait **Le Loup-Garou de Londres**, Steve Johnson m'assistait. Il m'a dit que c'était la première fois qu'il travaillait avec autant de moyens et de temps. Je lui ai répondu qu'il avait de la chance mais qu'il était fort possible que tout s'arrête d'un coup. Je ne savais pas alors combien de temps cette évolution allait durer, mais je continuais quand même alors à embaucher des dizaines de types pour m'assister. Et la profession s'est agrandit à un point tel que j'ai encore du mal à réaliser. Je ne peux m'empêcher de penser malgré tout qu'on profite d'un courant où les films fantastiques sont populaires, et que dès que le genre ne fera plus recette, notre profession disparaîtra. Je ne suis donc pas effrayé par l'ordinateur. C'est même un outil formidable. Il y a trois ans, je n'y connaissais rien. On m'avait juste prévenu que ces nouvelles techniques allaient remplacer mon travail. J'ai donc acheté un ordinateur et appris à m'en servir, pour finalement découvrir que c'était un outil aussi révolutionnaire que la vidéo. Mais je reste persuadé que les effets spéciaux informatiques ne remplaceront jamais ce que je peux faire dans mon atelier. Les gens vont rapidement se lasser des effets de morphing (*transformations créées en images de synthèse et en plan unique, utilisées notamment dans **Terminator 2** et le clip "Black & White" de Michael Jackson*, NDLR). J'ai refusé dernièrement le film que Mike Nichols prépare avec Jack Nicholson, **Werewolf**. J'ai rencontré Mike Nichols à New York, je trouvais le projet formidable, mais le tournage de **Werewolf** tombait au même moment que celui de **Recks**. Je me botte les fesses tous les matins de ne pas avoir fait le bon choix ! Bref, Mike Nichols désirait utiliser des effets de morphing pour les transformations de Jack Nicholson en loup-garou. Je lui ai fait part de mon intérêt pour cette technique tout en l'avertissant d'une chose : d'ici un an et demi, date de sortie de **Werewolf**, le public aura vu un nombre incalculable d'effets de morphing. Une publicité sur deux utilise aujourd'hui le morphing, et très bientôt l'effet n'aura plus aucun impact. Les masques de latex seront peut-être aussi un jour démodés, mais aujourd'hui, la séquence plan par plan du **Loup-Garou de Londres** marche encore. En fait, je suis persuadé que quelque chose de nouveau va apparaître, qui permettra de combiner les effets de maquillage et le morphing pour rendre les transformations encore plus crédibles. Avec le morphing, l'effet est vraiment trop propre. Le concept est pourtant intéressant, de voir l'intégralité de la transformation en un seul plan. C'est d'ailleurs ce que je voulais réaliser à l'époque sur **Le Loup-Garou de Londres**. Mais John Landis n'était pas d'accord, et il avait entièrement raison. Car si le concept est intéressant, il n'est en rien cinématographique. Jusqu'à maintenant, la décomposition en gros plans - mains, dos, pieds, visage - de la transformation reste la technique la plus efficace.

Que peut-on attendre alors des images de synthèse ?

Comme je vous l'ai dit, un mariage entre le mécanique et l'informatique pourrait faire des merveilles. C'est ce que *Industrial Light and Magic* est en train d'accomplir sur le nouveau film de Steven Spielberg, **Jurassic Park**. Je n'ai encore rien vu, mais j'ai cru comprendre que j'avais eu de la chance que mon film de dinosaure à moi ne voit pas le jour, car *ILM* semble décidé à accomplir un pas de géant en ce qui concerne les personnages gérés par ordinateur. On dit déjà de **Jurassic Park** qu'il sera à **Terminator 2** ce que **Terminator 2** a été à **Starfighter**. Une révolution ! Mais il y aura quand même des maquillages dans **Jurassic Park**. Il y aura toujours des maquillages.

Que pensez-vous des maquilleurs qui se lancent dans la réalisation comme Stan Winston avec *Pumpkinhead* ?

On m'a proposé **Pumpkinhead**, mais j'ai refusé. Je suis la seule personne à Hollywood qui n'a pas envie de réaliser un film. Ici, du balayeur au charpentier, tout le monde pense en savoir bien plus que le réalisateur. Le type qui va chercher les cafés se permet de dire que le réalisateur est un idiot, que lui aurait mis la caméra ici et tourné la séquence ainsi. Si on me proposait beaucoup d'argent pour faire un film tranquillement

■■■

comme je le veux, ce serait peut-être intéressant. Mais ça ne se passe pas comme ça à Hollywood. Généralement, on vous embauche pour mettre en boîte un film parce qu'on aime votre style, et ensuite on vous dit : "*Mais surtout ne faites pas ça, et puis prenez cet acteur, et cette scène-là, on n'en veut pas...*". J'ai vu beaucoup de réalisateurs devenir cinglés à force de combattre le système. Personnellement, je suis heureux comme ça, je fais ce que j'ai toujours rêvé de faire, j'ai une famille, une petite fille que j'ai envie de voir grandir... Réalisateur, c'est un poste à plein temps, et moi, je veux pouvoir rentrer le soir chez moi. J'ai déjà des cheveux gris et je veux éviter les maux de tête ! J'ai quand même réalisé quelques scènes sur **Gremlins 2**. Certains réalisateurs ne veulent pas entendre parler de scènes à effets spéciaux et laissent le soin aux maquilleurs de les réaliser. Ils vous donnent des conseils, et vous vous débrouillez. Si le résultat n'est pas bon, c'est le réalisateur qui trinque. Aucun risque pour nous ! Pour revenir à **Pumpkinhead**, je trouve que pour un maquilleur-réalisateur, Stan Winston s'en est pas mal sorti.

Et Chris Walas sur *La Mouche 2* ?

J'ai bien aimé **La Mouche 2**, mais le premier de Cronenberg était tellement génial qu'il était difficile de faire mieux. Chris Walas est un ami, et son cas est différent de Stan Winston dans le sens où il a toujours voulu devenir réalisateur. Il a débuté dans le maquillage pour pouvoir passer ensuite à la mise en scène.

Que pensez-vous des films gore, comme *Braindead* par exemple ?

Je ne suis pas vraiment un fan des films gore. Mais je dois avouer que je me suis bien amusé à **Braindead**. La qualité des effets spéciaux est incroyable, même si les effets gore sont les plus faciles à réaliser. Les maquilleurs n'avaient aucun budget, et ce qu'ils ont réussi est vraiment formidable. Bien sûr, si j'avais réalisé tous les effets de **Braindead** dans mon atelier, avec des moyens conséquents et une grosse équipe comme la mienne, la qualité aurait été différente. Mais pour des gosses qui n'en sont qu'à leur deuxième film, c'est un travail incroyablement bien fait. Dans le même genre, j'adore **Evil Dead 2**. **Braindead** et **Evil Dead 2** choisissent de s'orienter vers l'humour, un humour quelque peu tordu qui doit me toucher vu que ça me fait marrer. Donc quand le gore va dans ce sens, ça ne me gêne pas. Par contre, je suis sorti de la salle à la projection de **Reservoir Dogs**. Je n'ai pas pu supporter la scène de torture...

Ah bon !!! Pourquoi ?

Parce que c'est réel. **Reservoir Dogs** montre des événements réalistes impliquant des personnages qui existent vraiment. Et je ne suis pas très à l'aise dans le monde réel. Je vis dans mon propre monde, un monde fantastique. Je ne lis pas les journaux, je ne regarde pas les infos. J'aime à croire que le monde est plein de gens bien, même si je sais que ce n'est pas vrai. Je sais parfaitement que tous les jours un type tire sur un autre type, le tue, et n'y pense même plus 5 minutes après. Moi, je n'ai jamais donné un coup de poing de ma vie. Alors tuer quelqu'un que l'on ne connaît pas, sans avoir de remord... Je n'ai aucun désir de passer mon temps à mutiler quelqu'un à l'écran. J'ai fait dans le passé ce genre de films, mais j'ai arrêté depuis que j'ai la possibilité de choisir. Et j'espère fort pouvoir préserver cette liberté de choix.

Etes-vous un perfectionniste ?



Ron Perlman sous le maquillage de Rick Baker dans la série TV **La Belle et la Bête.**



L'enfant-rat sur son 31 dans le film de Sondra Locke, **Ratboy.**

Je crois, oui. Je reste éveillé toute la nuit pour régler des détails que personne ne remarquera à l'écran. On m'a souvent demandé pourquoi je me compliquais la vie à peaufiner des trucs que personne ne remarque. Tout simplement parce que je n'ai pas envie, moi, de voir à l'écran quelque chose qui cloche, même si je suis le seul à le remarquer.

On n'ose pas trop vous poser la question, mais quel est votre prochain film ?

J'aimerais bien le savoir ! J'ai fait des croquis pour **La Créature du Lac Noir**, le remake que devait réaliser John Carpenter. John Landis a également failli faire le film, mais *Universal* n'a pas grande confiance dans le projet. Récemment, le studio a quand même débloqué un peu d'argent et on a donc commencé à travailler sur le monstre. Les dessins sont plutôt bons, et la créature sera fidèle à celle du premier film que j'aime beaucoup. On n'attend plus que l'accord d'*Universal*. John Carpenter m'a également parlé d'un film intitulé **The Beast**, d'après un roman de Peter Benchley, qui a écrit "*Les Dents de la Mer*". Dans "*The Beast*", il ne s'agit plus d'un requin, mais d'une pieuvre géante. Sinon, j'ai entendu dire que Francis Coppola désirait faire une nouvelle version de **Frankenstein**. Dans toute ma carrière, je n'ai jamais couru après un boulot, mais pour faire ce film je suis prêt à tout. J'en rêve depuis longtemps, je suis fasciné par le monstre de Frankenstein. Le premier film de James Whale fait partie des quelques œuvres qui m'ont donné envie de devenir maquilleur. Dick Smith avait la même fascination pour le mythe. Tous les maquilleurs sont en fait des Frankenstein en puissance : on a tous envie de donner vie à nos créations, de se prendre un peu à notre niveau pour Dieu !

Quel look donneriez-vous au monstre si vous faites le film ?

J'adorerais revenir au look Boris Karloff, mais je suis sûr que personne ne serait d'accord. Depuis que mon dernier projet a été annulé, j'ai enfin pu réaliser un rêve d'enfant : construire un laboratoire de Frankenstein grandeur nature, avec des machines que l'on voit dans le film de James Whale et d'autres que j'ai créées. J'ai également conçu mon propre monstre, "à la Karloff". J'ai toujours été déçu par les représentations en cire que j'ai vues du monstre. Personne n'a jamais semblé se préoccuper du teint jaunâtre que donne la cire. Je pense avoir sculpté le plus parfait monstre de Frankenstein, avec les accessoires que l'on trouve sur la créature d'origine, les électrodes notamment. J'ai toujours voulu posséder mon laboratoire et mon monstre de Frankenstein. Je compte d'ailleurs faire la même chose sur **La Fiancé de Frankenstein** et **Le Fils de Frankenstein**. Et je suis sûr que je pourrais concevoir quelque chose de complètement nouveau sur le film de Coppola.

Vous avez vu *Bram Stocker's Dracula* ?

Uniquement la bande annonce. Greg Cannom m'a également montré des photos, et ça m'a l'air étonnant, notamment la "bat-creature".

Est-ce que vous anciens élèves, comme Greg Cannom ou Rob Bottin, viennent parfois vous demander des conseils ?

Quand ils étaient plus jeunes, ils le faisaient. Maintenant, ils se débrouillent tout seuls. Ce qui me flatte, c'est que Dick Smith vient me voir de temps en temps. La première fois qu'il m'a demandé un conseil, je lui ai dit : "Attends un peu, tu es Dick Smith, tu n'es pas censé me poser des questions !". Il est presque à la retraite aujourd'hui. Il joue parfois les consultants comme récemment sur **La Mort vous Va si Bien**. Il m'a demandé des conseils sur ce film dont les effets sont étonnants. Ce n'est pas vraiment du morphing, mais de la composition d'images par ordinateur. Dick devait s'occuper des moules des personnages avec le cou retourné ou le corps sens dessus dessous. Les gens d'*ILM* ont fait un boulot remarquable sur le film. Le Digital Compositing va changer beaucoup de choses pour les effets spéciaux mécaniques. Aucune créature mécanique ne peut avoir une totale indépendance de mouvement. Il faut construire cinq ou six répliques de la créature, chacune étant capable d'accomplir un mouvement précis. Mais il y a toujours un câble ou un manipulateur à cacher. Avec le Digital Compositing, il est très facile de se débarrasser des choses qu'on ne doit pas voir à l'écran ; on pourra alors faire des trucs incroyables et à moindres frais. J'espère que j'aurai l'opportunité de travailler avec cette nouvelle technique avant qu'elle ne se démode. Parce qu'elle vieillira. Tout vieillit. Même moi !

Propos recueillis à Sitges
par **Didier ALLOUCH**
et **Vincent GUIGNEBERT**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



La transformation douloureuse de David McNaughton dans Le Loup-Garou de Londres.



*Le mythe de Frankenstein revisité pour le récent retour de Roger Corman à la mise en scène (**La Résurrection de Frankenstein**).*

Roger Corman

roger CORMAN le roi du système B

En 1955, Roger Corman tourne son premier film, *Cinq Fusils à l'Ouest*, un western qui ne restera pas dans l'histoire du cinéma. Depuis, Corman n'a cessé de mettre en scène, de produire. Cinéaste mythique de *Mitraillette Kelly* et du cycle Edgar Poe flanqué d'une solide et justifiée réputation de pingre, recordman du tournage le plus expéditif jamais recensé, révélateur de talents, homme d'affaires avisé et opportuniste, Roger Corman tient une place de choix dans le grand livre du cinéma américain. En bref, cet homme est une légende vivante...

On vous qualifie le plus souvent de "roi de la série B". Vous appréciez ce patronyme ?

Oui, mais le terme "série B" est aujourd'hui mal perçu. Les gens pensent immédiatement à des films minables, à des sous-produits. En fait, l'expression date des années 30 et 40. Moi, j'ai débuté dans les années 50. A cette époque, les cinémas programmaient deux films pour le prix d'un. Les grandes compagnies produisaient le premier, tourné avec des stars, des gros moyens, tandis que le second, dont les moyens étaient nettement plus modestes et avec des vedettes en perte de vitesse, était produit par de petites boîtes. Ce genre de programmes a disparu dans les années 50, avant que je ne commence ma carrière. Dans le sens premier de l'expression, la série B n'existe donc plus depuis longtemps. Je suis ainsi non pas producteur de séries B, mais producteur de petits et moyens budgets. Aujourd'hui, mes films reviennent environ à deux millions de dollars ; à une époque, j'en faisais pour 30.000 dollars ! Evidemment, il faut tenir compte de l'inflation mais, même en tenant compte de ce facteur, mes investissements ont sérieusement augmenté. Nous n'avons pas le choix ; il faut demeurer compétitif face aux studios. Il est nécessaire d'investir toujours et encore pour rester dans la course. Cette situation existe depuis seulement deux ou trois ans, quand je me suis aperçu que nos productions à budget décent fonctionnaient mieux que les budgets réduits. Le public devenant de plus en plus exigeant, il paraissait dès lors impossible de ne pas consacrer des délais sensiblement plus longs à la production et de ne pas mettre quelques milliers de dollars de plus dans le budget.

Comment vous accommodez-vous de cette situation après avoir si souvent serré les cordons de la bourse ?

Il s'agit seulement d'un pas en avant. Les temps changent. L'économie du cinéma contemporain n'a plus rien à voir avec celle d'autrefois. Si, dans les années 50, quelqu'un m'avait annoncé qu'un film serait un jour exploitable ailleurs que dans une salle de cinéma, je lui aurais ri au nez ! Or, actuellement, les recettes vidéo sont supérieures aux recettes cinéma !

Existe-t-il chez vous une certaine nostalgie d'une époque révolue, les années 60, le fantastique gothique ?

Oh non, pas vraiment ! Ceci dit, quand il m'arrive de revoir mes films, souvent des extraits, je les aime toujours. Aujourd'hui, ils reflètent une sensibilité et une approche si différentes du métier. A l'époque, nous étions toujours très ambitieux malgré des budgets très étriqués, surtout sur les films de monstre comme **It Conquered the World**. Les équipes étaient très soudées ; elles se recomposaient d'un film à l'autre, ce qui créait un véritable esprit de famille. Une certaine pression régnait sur les plateaux mais je pense que comédiens et techniciens aimaient cela. De tous mes films, c'est **Le Masque de la Mort Rouge** que je préfère. Généralement, dans les années 60, on bouclait un film en trois semaines maximum. Et, à l'écran, c'est parfois très voyant. **Le Masque de la Mort Rouge** a, quant à lui, bénéficié de cinq semaines de tournage en Angleterre. Pour lui donner davantage d'ampleur, nous avons démonté les décors de quelques gros films historiques pour les assembler sur nos plateaux. Du coup, le film paraît bien plus onéreux qu'il ne l'est en réalité.

Le système D, c'est vraiment votre truc...

Tout est bon pour masquer la modicité des budgets. Dans les années 60, j'utilisais du brouillard pour camoufler l'absence de décors. Je continue aujourd'hui dans la mesure du possible. J'emploie surtout des peintures sur verre, des effets de miroir qui évitent le recours à des effets spéciaux optiques onéreux. Nous nous servons également d'ordinateurs pour certains trucages. Un investissement important. Bien sûr, nous ne pouvons parvenir aux mêmes résultats qu'*Industrial Light and Magic*, mais nous n'en sommes pas très éloignés tout de même !

■■■

■■■

Récemment, pourquoi avez-vous dépoussiéré *The Terror/ L'Hallu-ciné* avec Jack Nicholson et Boris Karloff si ce n'est par nostalgie ?

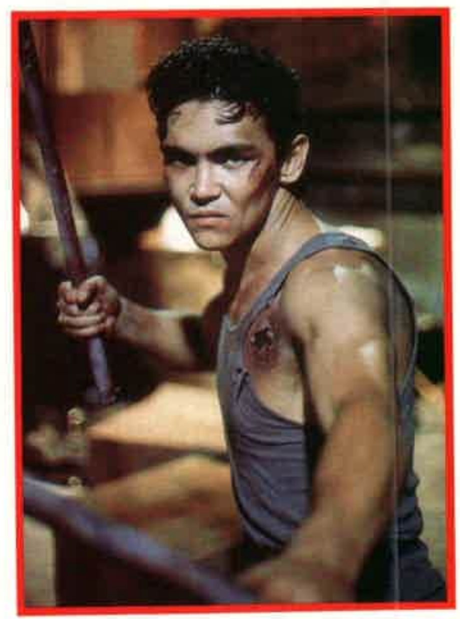
Le film s'avérait trop court pour être diffusé à la télévision ; il fallait donc ajouter de nouvelles séquences. Vingt ans après, c'est ce que nous avons fait en tournant un prologue et un épilogue. Nous avons donc demandé au comédien Dick Miller de servir de narrateur après avoir rapidement servi de protagoniste. Pour éviter de le rajeunir et de lui poser un maquillage, il intervient longtemps après l'action initiale tournée en 1963 où on le retrouve tout jeune. Il fallait y penser. Cette opération m'a également permis de récupérer le copyright du film qui arrivait à expiration ! **The Terror** revu et corrigé n'a donc rien à voir avec une quelconque nostalgie. De même, je ne suis pas du genre à entreprendre des remakes de mes anciennes productions. Si j'ai produit une nouvelle version de **Not of this Earth, Le Vampire de l'Espace**, c'est surtout à la demande du réalisateur Jim Wynorski qui voulait le tourner, comme moi en 1956, en dix jours. Je l'ai un peu calmé ; il l'a fait en deux semaines ! Le concept du remake ne m'enthousiasme pas et chacun de mes films devrait se suffire à lui-même. Je préfère partir d'idées fraîches qui correspondent à la sensibilité du jour. Les remakes, je les laisse aux autres. Et je ne suis pas sûr que refaire certains de mes vieux films soient financièrement fiable : adapter les mêmes histoires reviendrait très cher car on ne peut plus bricoler les effets spéciaux de la même manière.

Voir la différence entre votre *Petite Boutique des Horreurs* en 1960 et son remake de 1986....

Il m'a fallu deux jours et une nuit pour tourner le film. J'ai engagé les comédiens pour une semaine. Ils ont répété lundi, mardi et mercredi. Jeudi et vendredi, ils ont joué devant deux caméras filmant simultanément pour gagner du temps. **La Petite Boutique des Horreurs**, cela tient davantage de la blague expérimentale que du cinéma. Mais il fallait battre ce record pour voir si c'était possible. Aujourd'hui, je considère ce film comme mon affaire la plus rentable. Je suis de très près tous les dérivés : le show musical, le remake de Frank Oz, la série de dessins animés pour la télévision. Il devrait même y avoir une série live bientôt. Je crois que c'est en faire un peu trop mais j'en discute actuellement avec ceux qui désirent acquérir les droits. Bref, vingt-deux après sa sortie, **La Petite Boutique des Horreurs** m'assure une excellente rente.

Vous avez la réputation d'avoir beaucoup de flair. De chez vous sont tout de même sortis Francis Coppola, Joe Dante, Jonathan Demme, Jack Nicholson...

En tant que producteur, je conserve néanmoins tout mon passé de réalisateur et de comédien. Quand j'ai affaire à quelqu'un de talentueux, je le sens immédiatement. C'est comme un sixième sens. Tous ces gens, et bien d'autres, ont débuté chez moi car ils avaient tout à prouver. Ils pouvaient apprendre, montrer ce dont ils étaient capables, mais les salaires n'étaient pas bien élevés. Tous s'en moquaient, l'important était de tourner un premier film. Je les faisais travailler dur. Francis Coppola et Peter Bogdanovich faisaient partie de mon équipe de réalisateurs adjoints, Joe Dante était dans la salle de montage, Jonathan Demme s'occupait d'écriture et de production, James Cameron dirigeait le département des effets spéciaux... Je pense qu'ils gardent toujours des traces de leur passage chez moi. En ce qui concerne les acteurs, je ne procède pas comme les autres producteurs. Généralement, pendant une audition, ils donnent aux comédiens le script du film pour lequel ils recrutent. Je préfère miser sur l'improvisation, quitte à m'éloigner considérablement du scénario. Cette méthode me permet de voir de quoi est réellement capable la personne en face de moi.



*Don "The Dragon" Wilson, chasseur de primes et simili androïde dans **Future Kick**.*



*Le résultat des vilaines mutations génétiques entre l'homme et le cafard dans **Voyage au Bout de l'Horreur/ The Nest** de Terence H. Winkless.*

Vous avez la main heureuse, mais après votre départ, une compagnie peut s'écrouler. New World, dont vous êtes le fondateur, n'a cessé d'agoniser pour déposer finalement son bilan.

L'histoire de la *New World* est très intéressante. Elle a connu exactement le même parcours que certaines grosses boîtes indépendantes comme *Cannon*, *Weintraub*, *De Laurentiis*. Ces compagnies ne produisaient des films qu'en apparence ; en fait, elles manipulaient surtout de l'argent en bourse, investissaient dans l'immobilier. Un groupe d'avocats m'a offert une forte somme pour le rachat de *New World*, non pas pour les droits d'exploitation des films, mais pour sa structure, son réseau de distribution, sa notoriété, ses moyens de diffusion. Ils m'ont donné plus que ce *New World* valait. Impossible de résister à pareille proposition même si la compagnie n'était pas à vendre. Pour une durée d'un an, je me suis engagé à leur servir de conseiller. Dès lors, je n'ai pas arrêter de les inciter à ne pas tant dépenser, à ne pas engager autant de personnel surtout que le niveau de production ne le justifiait pas. Ils ne m'ont jamais écouté. En fait, ces gens ne s'intéressaient que moyennement au cinéma. Pour brasser de plus en plus d'argent en bourse, ils surestimaient à mort le prix de vente de leurs futurs films. Au bout de 300 ou 400 millions de dollars de dettes, ils ont naturellement coulé. C'est ce qu'il est advenu de *Cannon* et de toutes les autres compagnies.

Et depuis une dizaine d'années, vous avez repris votre propre relais avec Concorde qu'on nomme aussi New Horizons. Pourquoi deux labels ? Pour des raisons fiscales ?

Concorde et *New Horizons* composent une seule et même compagnie dont le démominatif officiel est *Concorde/ New-Horizons*. J'ai fondé cette société quelques mois après avoir quitté *New World*. Le mot "Concorde" n'est pas innocent. Sa définition dans le dictionnaire est : "harmonie entre des entités jumelles qui vont vers un but commun". A l'époque, je voulais mettre sur pied une société de distribution mais le prix de revient en était exorbitant. J'ai donc convaincu quatre autres producteurs indépendants de s'associer avec moi, afin de fonder cette compagnie, et pour qu'ils puissent exploiter leurs films en faisant l'économie d'un prestataire de service. J'ai donc opté pour *Concorde* car il s'agissait d'un véritable consensus entre nous. Au bout d'un moment, je me suis aperçu que beaucoup de gens confondaient ma compagnie avec une ville du Massachusset du même nom, avec l'avion supersonique et même avec un producteur allemand. J'ai résolu le problème en inventant le terme "New Horizons". "New" pour rappeller la *New World* et "Horizons" pour la confiance que cela peut inspirer.

Quel comportement adoptez-vous avec les réalisateurs que vous employez. On dit que vous mettez votre nez partout...

Ayant moi-même été réalisateur, j'ai acquis la conviction que la présence du producteur doit se faire la plus discrète possible après la période de pré-production. D'autres pensent différemment. Je reste toujours très impliqué dans la genèse d'un film et le développement de l'idée de base. Pour 50 % des productions *Concorde*, les idées viennent d'ailleurs de moi, toujours d'après les tendances du marché. Le choix des sujets est ainsi la combinaison des exigences commerciales du moment et de ce dont j'ai envie. Je travaille toujours les scripts en compagnie des scénaristes, et du réalisateur avec lequel j'enrichis le matériel initial de nouvelles idées. Après coup, je décide du budget, du temps de tournage. Une fois ces décisions prises et le scénario définitivement écrit, je ne vois plus de raisons de m'occuper du film. Je ne vais que très rarement sur les plateaux ; je laisse la responsabilité entière du bébé au metteur en scène. Sauf cas exceptionnel, je n'interviens plus.

Selon vous, dans quel sens va le marché actuellement ? Vers de nouvelles aventures au Vietnam comme cet incroyable *Nam Angels* que vous avez produit, avec des Hell's Angels sous le feu des Vietcongs...

Nam Angels part d'une idée très sérieuse. Cirio Santiago voulait tourner un autre film sur le Vietnam mais je trouvais que tous

ceux-ci finissaient par se ressembler. Il m'a convaincu de me lancer dans l'entreprise en jetant une horde de motards dans la jungle et les rizières. Evidemment, les Hell's Angels, les vrais, se sont manifestés car nous avons utilisé leur emblème sur les blousons de nos héros ; ils en détiennent le copyright ! Mais, vu mon passif en matière de films sur la moto, ils ont été plutôt gentils et ne se sont pas montrés très gourmands. Cependant, ils m'ont demandé de distribuer un film de leur cru. Contre un pourcentage, j'ai accepté. Ainsi, j'ai pu récupérer l'argent que je leur avais versé ! En 1992, le Vietnam au cinéma commence à dater ; ce n'est plus un sujet contemporain, d'actualité. Cette année, *Concorde* n'a produit qu'un seul film sur le Vietnam et nous n'en avons plus un seul en prévision. Le public en a assez.
Actuellement, les arts-martiaux se portent bien mieux. La série **Bloodfist** en est à son quatrième épisode. Nous avons vendu pas moins de 52.000 cassettes de **Bloodfist 2**. C'est presque autant que mon chiffre-plafond, 55.000 pour **Munchies**, un film fantastique familial, l'un des rares titres *New World* qui puisse être vu par les plus jeunes enfants. **Munchies** n'a rien à voir avec mes genres de prédilection mais, maintenant que je vieillis, ce type de produits commence à m'intéresser.



*Entre E.T. et ALF, le monstre gentiment familial de **Munchies** de Jim Wynorski.*

Vous vous intéressez de plus en plus à l'actualité du monde. Inévitablement, vous profitez d'un événement pour en faire un film...

C'est vrai. Un peu avant les récents tremblements de terre qui ont secoué la côte Ouest des Etats-Unis, nous venions de terminer **Quake** qui mettait en scène un séisme de science-fiction. Je n'aimais pas trop le script et j'ai mis le film dans un tiroir. Quelqu'un de chez nous a eu la brillante idée de filmer les effets du véritable tremblement de terre et de l'intégrer dans le film qui, de purement fantastique au départ, s'est métamorphosé en suspense prenant pour toile de fond la catastrophe. Nous avons récidivé pendant les émeutes de Los Angeles. Un scénario est en cours d'écriture. J'ai également mis à contribution les événements internationaux dans **Crisis in the Kremlin**. A l'origine, le film se titrait **Red Target : A Plot to Kill Gorbatchev**. Mais, en pleine pré-production, est intervenu le coup d'état. Notre histoire ne valait plus un clou, nous l'avons réécrite au jour le jour alors que le réalisateur tournait déjà en Russie et en Bulgarie. Tous les jours, il recevait de nouvelles pages. Du coup, **Red Target : A Plot to Kill Gorbatchev** est devenu **Crisis in Kremlin : A Plot to Overthrill the Soviet Union**. Avant ça, juste après la chute du Mur, j'ai envoyé une équipe à Berlin filmer les mouvements de foule entre l'Ouest et l'Est. Nous avons utilisé ces images dans **Complot à Berlin** qui marque à sa façon la réunification de l'Allemagne.



*Ponction d'énergie vitale par **Le Vampire de l'Espace/ Not of this Earth** de Jim Wynorski. Un effet à la **Lifeforce**.*

Ces derniers temps, vous avez largement profité de l'ouverture de l'ex-bloc de l'Est. Vos équipes arpentent Russie, Bulgarie et Tchécoslovaquie...

Il y a deux raisons majeures à cela. D'abord, un tournage dans ces pays permet une vision originale et inhabituelle des choses. Vous n'obtenez pas les mêmes images qu'aux Etats-Unis. Et on économise de fortes sommes en tournant là-bas. J'ai dernièrement signé un contrat avec *Mosfilm*, le plus gros producteur de tout l'Est de l'Europe. Il porte sur deux films dont le premier sera l'adaptation d'une nouvelle de Bram Stoker, *"Burial of the Rats"*. Le patron de *Mosfilm* m'a directement contacté ; il me connaissait à travers quelques livres, des films, et mon insistance à toujours recycler les décors au lieu de les détruire. Son studio est plutôt en piteux

■ ■ ■



*Accouchement dans la douleur pour la mère porteuse des **Monstres de la Mer/ Humanoids from the Deep** de Barbara Peeters.*

■■■

état, mais il y a encore des milliers d'accessoires, de costumes, des centaines de décors à employer. A une époque, *Mosfilm* comptait parmi les plus grands studios de la planète. Ce directeur savait que cet hiver ses plateaux porteraient le décor gigantesque d'une ville française du 19ème siècle ainsi qu'une réplique de Versailles. Il ne tenait pas à ce que tout cela soit détruit après tournage ; il m'a donc interrogé sur une éventuelle réutilisation du décor. Bram Stoker ayant actuellemet le vent en poupe à cause du **Dracula** de Coppola, **Burial of the Rats** fera vraiment l'affaire !

Vous allez donc quitter les Philippines où vous avez produit des dizaines de films. Ce pays est vraiment votre partenaire cinématographique !

Il l'est devenu lorsque j'ai rencontré le cinéaste-producteur Cirio Santiago dans les années 70. Par son intermédiaire, j'ai été nommé représentant officiel du cinéma philippin. Les autorités m'ont même envoyé un magnifique certificat pour l'attester. Je ne savais pas très bien à quoi il pouvait me servir, ici à Los Angeles. En cherchant bien, je me suis aperçu que cela donnait droit à des plaques minéralogiques "Corps Diplomatique". Cela aurait dû me dispenser de payer mes contraventions diverses comme tous les diplomates. Mais la mairie de Los Angeles a refusé ; elle demandait un passeport philippin. Je n'aurai jamais de plaque "Corps Diplomatique" sur ma voiture. Un grand regret. Je continue toutefois de travailler avec Cirio Santiago. Il tourne tous les ans un ou deux films pour moi, ce qui lui demande six semaines au pire. On potasse les scripts ensemble, je lui fournis cinq ou six comédiens américains et, là-bas aux Philippines, il travaille avec ma bénédiction.

Avec la série des *Bloodfist*, vous vous êtes placé sur un créneau bien fréquenté où plane toujours l'ombre de Van Damme, malgré sa reconversion...

La vedette des **Bloodfist**, Don "The Dragon" Wilson, détient vraiment plusieurs titres de champion du monde de kickboxing ; les professionnels le considèrent comme le meilleur combattant du monde dans sa catégorie. Je lui ai fait signer un contrat, suivre quelques cours de comédie. Le rédacteur en chef de *Blackbelt Magazine*, la revue d'arts-martiaux la plus connue aux Etats-Unis, m'a contacté pour m'annoncer qu'il allait soutenir à fond la carrière de Don Wilson, le seul karatéka digne de ce nom, les autres étant des escrocs. A grand renfort de pub, il s'y est attelé avec, en prime, un défi lancé à Van Damme : 25.000 dollars de récompense s'il résistait, ne serait-ce qu'un round, à Don Wilson. Chaque fois qu'ils l'interviewaient, les journalistes spécialisés relançaient Van Damme. Au début, celui-ci se méfiait. Quand il a compris qu'il s'agissait de pub, il s'est bien marré. Je l'ai par la suite rencontré dans un cocktail organisé par *Carolco*. Il m'a donné sa réponse concernant le challenge : *"Oui, je combattrai. Mais pas Don Wilson, Roger Corman !"*.

Il y a un film qui détonne singulièrement dans la production de Concorde, *Paranoïa Sanglante*, alias *Brain Dead*, une entreprise vraiment étrange qui évoque plus le film d'auteur que le film commercial...

Les origines de **Brain Dead** sont tout aussi étranges. Je devais, dans les années 60, mettre en images ce scénario de Charles Beaumont, un de mes collaborateurs réguliers du moment. Mais l'histoire était si complexe qu'elle se déroulait à plusieurs niveaux. J'ai abandonné, Charles Beaumont est mort. Les années ont passé et ma femme, Julie, a découvert par hasard dans un tiroir le manuscrit de **Brain Dead**, qui l'a tout de suite emballée. Pour réactualiser l'histoire de ce psychiatre prisonnier d'un monde de folie, nous avons engagé un nouveau scénariste, puis un talentueux jeune réalisateur, Adam Simon. Celui-ci tourne actuellement pour *Concorde* **Carnosaur**, d'après un bouquin vieux de dix ans, l'histoire d'un scientifique qui réanime des dinosaures. Evidemment, on va m'accuser de pirater le **Jurassic Park** de Steven Spielberg ! **Brain Dead** est une exception chez moi ; généralement, les scripts ne traînent pas des années. Alors que les majors companies ne concrétisent que 10 % de leurs scénarios, nous en mettons 90 % en images. Pourtant, j'ai encore deux ou trois projets personnels qui dorment, notamment un vieux rêve, une biographie du général sudiste Robert Lee.



Un monstre pour rire dans le carnavalesque ***Transylvania Twist*** *de Jim Wynorski.*



Belle et farouche, Sybil Danning dans ***Les Mercenaires de l'Espace/ Battle Beyond the Stars*** *de Jimmy T. Murakani. C'était juste après la* ***Guerre des Etoiles****.*

Quels furent vos rapports avec Traci Lords du temps où elle tournait pour vous *Le Vampire de l'Espace*. On raconte que...

Son engagement est une idée de Jim Wynorski, le réalisateur. Le film a connu une bonne carrière. Il était dès lors logique que je lui propose d'autres rôles déshabillés dans des films comme **Body Chemistry**. Mais Traci Lords n'acceptait plus de se mettre nue devant les caméras et je n'avais pas de personnages habillés pour elle. Dommage car elle n'est pas si mauvaise comédienne que ça...

Vous-même n'êtes pas mauvais comédien. Vous apparaissez régulièrement dans les films de vos poulains...

Je fais ça pour rire, simplement à la demande de réalisateurs comme Francis Coppola pour **Le Parrain 2**, Jonathan Demme pour **Le Silence des Agneaux**, Joe Dante pour **L'Aventure Intérieure**... Ce sont des apparitions insignifiantes qui ne m'engagent guère, des clins d'œil. Je refuse systématiquement tout rôle qui me mobilise plus de deux jours. Récemment, Jack Nicholson m'a demandé d'interpréter un avocat véreux dans **The Two Jakes**, et j'ai dû refuser pour des questions de temps. Peut-être ne suis-je pas assez confiant pour accepter des rôles plus importants.

Vous allez bientôt coproduire avec le producteur allemand Neue Constantin une version filmée de la bande dessinée "Les Quatre Fantastique". Mais qu'est-il advenu du *Spiderman* que vous annonciez voici six ou sept ans ?

Je suis toujours très en colère sur l'abandon de ce projet. Je devais faire **Spiderman** avec Menahem Golan qui fut mon second assistant sur **The Young Racers** en 1962. Après nous être mis d'accord sur les détails du partenariat, Menahem Golan s'est envolé pour l'Europe. Peu de temps après, ses avocats m'ont envoyé le contrat nous liant et celui-ci n'avait plus rien à voir avec ce que nous avions convenu. Mon assistant m'a annoncé que cela n'avait rien d'étonnant de la part de Menahem Golan. Cependant, je détenais toujours une option sur **Spiderman**. J'ai



David Carradine est le pilote Frankenstein dans la caustique et loufoque ***Course à la Mort de l'An 2000*** *de Paul Bartel. Depuis, on a baptisé le film* ***Les Seigneurs de la Route****, et le nom de Sylvester Stallone est sur l'affiche plus gros que celui de Carradine.*

rencontré les gens d'*Orion* qui devait distribuer et participer au financement du film. Ils m'ont dit ok, mais pas dans l'immédiat. Le projet a pris de la poussière dans un tiroir jusqu'au jour où l'option est tombée. Le lendemain même, Menahem Golan surgissait pour la reprendre. Depuis, il a conclu un deal avec *Columbia*. Maintenant que les bandes dessinées "Spiderman" se vendent mieux que les "Batman", j'accuse mal l'entourlourpe. Je ne suis vraiment pas satisfait de m'être fait roulé par Menahem Golan. Généralement, j'évite ce genre de déboires. Dernièrement, j'ai connu pas mal de soucis avec *MGM Vidéo* qui a cessé de payer la diffusion de mes productions. J'ai rompu le contrat et l'affaire traîne toujours devant les tribunaux. Aujourd'hui, la *Metro Goldwyn Mayer* est une société française. Et dire que Jack Lang n'arrête pas de dénoncer l'impérialisme américain dans le domaine du cinéma ! Je me demande ce que ça peut bien lui faire de posséder, via le *Crédit Lyonnais*, la plus prestigieuse des compagnies hollywoodiennes.

Avant de devenir un producteur chevronné, vous étiez un réalisateur réputé. Récemment, après vingt ans d'abstinence, vous avez réintégré le fauteuil de metteur en scène pour *La Résurrection de Frankenstein*. Pas trop déçu ?

Un peu tout de même. Je ne suis pas à l'origine de **La Résurrection de Frankenstein** ; c'est *Warner Bros* qui est venu me chercher. Ils m'ont convaincu malgré mes réticences. Mais les problèmes n'ont fait que commencer. Problèmes sur le script, problèmes avec de bons comédiens qui ne collaient absolument pas avec leurs rôles, problèmes avec un budget mal géré... Aujourd'hui, *CIC Vidéo*, le distributeur français, m'a demandé de m'inspirer de **La Résurrection de Frankenstein** pour **Dracula Rising**, une de mes récentes productions. Dans **La Résurrection de Frankenstein**, un scientifique voyage dans le temps et rencontre Frankenstein ; dans **Dracula Rising**, c'est une étudiante américaine en Arts qui est transportée à l'époque médiévale.

Depuis le tout début de votre carrière, vous avez produit près de 300 films. Vous n'avez pas l'impression d'être un studio à vous seul ?

Pas exactement et je ne travaille pas seul. Je suis à l'aise dans les structures légères. Aujourd'hui, par exemple, ma société, *Concorde*, emploie 25 personnes et produit une vingtaine de titres par an, ce qui est davantage qu'une major company hollywoodienne. Nous nous sommes fixés un minimum de 12 films par an. Comme chaque film nous prend en moyenne quatre semaines et demie, nous sommes donc en production permanente. Lorsque nos plateaux de Los Angeles sont libres, cela veut dire que nous tournons en extérieurs, aux Philippines, en Europe, en Asie...

Vous vous souvenez du bon vieux temps où vous étiez la coqueluche de Positif et des Cahiers du Cinéma pour vos adaptations d'Edgar Poe ?

Très bien oui. C'était agréable de gagner une reconnaissance en tant que réalisateur dans un genre où il était plus question de mépris et d'indifférence que d'analyse et de réflexion. J'ai toujours essayé de glisser un certain intellectualisme dans mes films, un peu de moi-même, un peu d'humour et de distance tout en respectant les règles du jeu. Je pense qu'un film est meilleur si le cinéaste donne matière à réflexion aux spectateurs.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



*Le docteur Schizo et décalotté du ciboulot de **Sanglante Paranoïa/Brain Dead** de Adam Simon. Un essai original, transformé par Roger Corman.*



*Un vampire gothique et tourmenté dans le sillage du **Dracula** de Francis Coppola : **Dracula Rising** de Fred Gallo.*



*Une petite bête qui a du mordant, même au box-office : **Piranhas** de Joe Dante, le meilleur ersatz des **Dents de la Mer**.*

LA MORT VOUS VA S

Retour Vers le Futur, Qui Veut le Peau de Roger Rabbit... **Robert Zemeckis ne dissocie jamais comédie et fantastique. *La Mort vous Va si Bien* ne fait pas exception à la règle. Mais le cinéaste, d'une timidité maladive, ne va pas jusqu'au bout d'un sujet pourtant propice à tous les délires, à tous les débordements...**

Le timoré et alcoolique Ernest Menville (Bruce Willis), captif des harpies Madeline Ashton (Meryl Streep) et Helen Sharp (Goldie Hawn).

Les producteurs hollywoodiens quémandent les bonnes idées, les bonnes histoires. Et elles font cruellement défaut, se font de plus en plus rares. Mais quand un bon manuscrit atterrit sur le bureau d'un mogul, son intérêt faiblit au fur et à mesure que le fumeur de cigare en costume croisé le parcourt. "*Oui, ça c'est bien, mais cela serait mieux si on coupait ceci pour le remplacer par autre chose. Trop dur, ça risque de choquer. Adoucissons. Là, trop de dialogues, accélérons, taillons dans le vif. Là, trop sérieux, trop noir, ajoutons de l'humour, de la distance... Ah oui, ce metteur en scène novice... Il a du talent, c'est sûr, mais un projet d'une telle envergure ne peut être confié qu'à un réalisateur chevronné. Les comédiens ? Evidemment, il faut des stars confirmées, pas des apprentis ou des inconnus*". C'est ainsi que **La Mort vous Va si Bien** devait être, sur le papier et au tout début de sa genèse, un film formidable, une sorte de **Ré-Animator** chez *Chanel*, une charge méchante contre toutes les rombières emperlousées écumant les soirées hollywoodiennes, contre un mode de vie essentiellement tourné vers les apparences et s'ingéniant à les préserver. Toujours pimpantes, toujours radieuses, toujours glamoureuses. L'art de créer l'illusion, de faire en sorte que l'illusion devienne réalité, que le trucage soit quotidien, admis.



Les deux rivales assistent, impuissantes, à la chute de leur médecin traitant.

Il y a beaucoup à dire et à montrer sur la nécessité de rester éternellement jeune dans un environnement où sont proscrits les signes extérieurs de vieillesse. Mais **La Mort vous Va si Bien** ne dit absolument rien, n'écorche ou n'égratigne personne. Ni les liftings répétés de certaines stars sextagénaires, ni les séances de torture dans des Gymnase Club, ni les ruses machiavéliques des esthéticiennes, dermatologues, ni le traumatisme des premiers cheveux blancs chez les yuppies ne sont visés par un Robert Zemeckis uniquement soucieux de tourner une comédie comme il les affectionne tant. Comé-

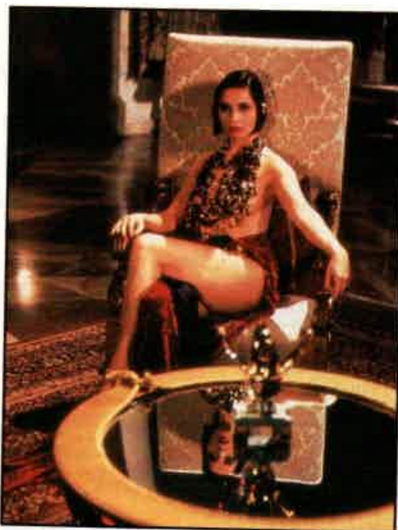
SI BIEN

die rapide, survoltée, un tantinet cartoonesque, divertissante... De **Retour vers le Futur** à **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit** en passant par **A La Poursuite du Diamant Vert**, ce fervent serviteur de l'entertainment US n'a jamais démenti sa réputation d'amuseur habile. Mais en s'attaquant à une histoire riche d'implications sociales propres à caresser beaucoup de monde dans le sens contraire du poil, Robert Zemeckis s'empêtre, hésite à mordre, à montrer les dents. Faut bien ménager les susceptibilités, veiller à ne pas donner à gamberger. A ne pas vouloir citer Liz Taylor, Jane Fonda et toutes ces stars éternellement jeunes, à ne pas vouloir dénoncer les miracles de la chirurgie esthétique dont bénéficient Michael Jackson et Cher, le réalisateur ne vise personne, n'attire jamais l'attention sur l'aliénation créée par une société qui prône la jeunesse physique comme valeur sociale, une société raciste envers les "vieux". Cette société : l'Amérique actuelle où il est interdit, sous peine d'être mis sur la touche, d'avouer des tours de compteur non réglementaires. Par conséquent, à force de refuser de délivrer une morale, un message, Robert Zemeckis passe à côté d'un sujet en or, capable même d'intégrer des vieux mythes comme Faust, Dorian Gray, la Fontaine de Jouvence et, pourquoi pas, l'immortalité, la jeunesse éternelle indissociable du vampirisme. Il n'y a rien de tout ça dans **La Mort vous Va si Bien**. Pas la moindre référence à des mythologies antérieures, pas le moindre repère sinon la présence d'un personnage qui pourrait être le diable. Mais rien ne l'affirme.

Qui est donc Lisle Von Rhuman, cette jeune femme plusieurs fois centenaire incarnée par Isabella Rossellini ? Vaguement identifiée à un démon tentateur, à une corruptrice sans but, sans désir de négocier les âmes, elle offre un fluide magique à Madeline Ashton (Meryl Streep) star fanée et acariâtre de la comédie musicale, et à sa rivale Helen Sharp (Goldie Hawn), écrivain à succès qui a survécu à une grave crise de boulimie. Les deux femmes rajeunissent instantanément. Les fesses de Madeline Ashton remontent brusquement, ses seins se mettent illico au garde-à-vous, la peau flétrie se tend... A plus de cinquante ans, elle en paraît maintenant vingt de moins. Comme Helen Sharp, lisse, impeccablement galbée de partout. Bienvenues au club ! Auprès de Elvis Presley, Greta Garbo, Jim Morisson, Andy Warhol et quelques dizaines d'autres, elles rentrent dans le club très fermé des immortels. Mais les divers dégâts occasionnés par une adversité tenace ont sérieusement entamé leur superbe. A la suite d'une chute spectaculaire dans les escaliers, Madeline s'apparente à un *rubik's cube* humain tandis qu'une décharge de plomb creuse sérieusement l'estomac de Helen. Et Ernest Menville (Bruce Willis, à contre-emploi), l'époux de Madeline, chirurgien esthétique recyclé dans le maquillage mortuaire, ne pourra pas longtemps assurer les réparations sur ses deux patientes...



Ernest Menville, un chirurgien esthétique devenu maquilleur de cadavres.



Lisle (Isabella Rossellini), une diablesse qui possède une drôle de potion magique.

Cela devient une habitude, une formule toute prête : ce sont les effets spéciaux qui font le film. Sorti de quelques gags, de l'abattage de Meryl Streep et des parcelles d'émotion qu'elle parvient à faire passer au travers d'un personnage antipathique et vaniteux, **La Mort vous Va si Bien** doit tout ou presque à quelques effets. Meryl Streep démantibulée comme une poupée dont les membres seraient montés dans le mauvais sens, Meryl Streep aussi élastique, caoutchouteuse qu'un super-héros des "4 Fantastiques"... Et Goldie Hawn trouée au niveau du ventre comme un personnage de Tex Avery pilonné par un gros calibre ! C'est assurément drôle, techniquement parfait, dans l'esprit dingue et non-sensique d'un **Ré-Animator**. Mais, faute d'être soutenues par une intrigue qui se tient, les performances des magiciens d'*Industrial Light and Magic* tournent à vide. Dommage car la cure express de rajeunissement, via la potion magique, relègue aux oubliettes cosmétiques et bistouris.

Marc TOULLEC

***Death Becomes Her.** USA. 1992. Réal.: Robert Zemeckis. Scén.: Martin Donovan & David Koepp. Dir. Phot.: Dean Cundey. Mus.: Alan Silvestri. Effets spéciaux : Ken Ralston/ Industrial Light and Magic, Dick Smith, Kevin Haney, Tom Woodruff et Alec Gillis Jr. Prod.: Robert Zemeckis & Steve Starkey pour Universal Pictures. Int.: Meryl Streep, Goldie Hawn, Bruce Willis, Isabella Rossellini, Ian Ogilvy, Adam Storke, Nancy Fish, Sidney Pollack, Alaina Reed Hall... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 44. Sortie nationale prévue le 23 décembre 1992.*

interview express

MERYL STREEP

Deux fois lauréate de l'Oscar pour Le Choix de Sophie et Kramer contre Kramer, Meryl Streep n'est pas comédienne à se laisser prendre au jeu de la fantaisie. Mais, une fois n'est pas coutume, la grande romantique de Out of Africa fait une entorse au règlement...

Votre présence dans *La Mort vous Va si Bien* a de quoi surprendre. Jusqu'à présent, vous ne nous aviez pas habitués à des comédies loufoques...

C'est vrai que je ne m'attendais pas du tout à recevoir un tel scénario. Après deux comédies, **Bons Baisers d'Hollywood** et **Defending your Life**, je recherchais un rôle plus dramatique, plus sérieux, un personnage me ressemblant un peu plus. Lorsqu'on m'a annoncé que **La Mort vous Va si Bien** serait réalisé par Robert Zemeckis, un réalisateur "turbo", je n'ai plus résisté à l'humour de l'histoire. A vrai dire, je pensais que mon rôle serait celui que tient désormais Goldie Hawn dans la mesure où Madeline Ashton danse et chante, choses que je n'avais jamais accomplies à l'écran. Ce n'était pas mon truc. Mais je me suis dit pourquoi pas. Pour parvenir à danser et chanter, même de manière médiocre comme le veut le rôle, j'ai dû suivre des cours, souffrir.

Vous sentez-vous proche de votre personnage, Madeline Ashton, une vedette en perte de vitesse car vieillissante ?

Pas du tout. Madeline dépend essentiellement de son côté "va-va boum", de son glamour excessif. Ce n'est vraiment pas mon cas. Madeline base tout sur ses atouts physiques. Elle est une poupée *Barbie* aux abords de la cinquantaine, elle s'efforce vainement de retarder les ravages du temps. J'ai interprété des femmes belles et jeunes, mais l'important est de faire vivre un personnage. Si vous y parvenez, les gens vous suivront. Pour parvenir à ce résultat, nul besoin de chirurgie plastique. Je ne suis pas obsédée par mon physique même si j'en prends soin. Je considère comme néfaste l'obsession de la jeunesse, des apparences, particulièrement à Hollywood. M'en moquer à travers **La Mort vous va si Bien** me plaisait.

Pour la première fois de votre carrière, vous travaillez avec des effets spéciaux. Ce sont des partenaires avec qui il est parfois difficile de cohabiter...

Voir des effets spéciaux à l'écran est toujours drôle mais, pour un comédien, ce n'est vraiment pas amusant à tourner. Je m'attendais à rire aux rushes en voyant les effets spéciaux ; en fait, j'étais horrifiée de me voir dans cet état. Mes enfants sont persuadés que l'on m'a torturée pour parvenir à ce résultat. Le tournage des séquences à effets spéciaux était long et fastidieux. Pour que je paraisse sens-dessus dessous ou que ma tête pivote à 180°, je tournais plusieurs fois la même scène en dissimulant à chaque fois une partie du corps. Un jour, je portais un sac bleu sur la tête. La tête pouvait donc être éliminée. Trois semaines après, je refaisais exactement la même scène, mais en marchant à l'envers et vêtue d'une combinaison bleue. Seule la tête était préservée ! Une fois, ma mère m'a rendu visite sur le plateau. Quand elle m'a vue avec ce sac sur la tête, elle s'est demandée pourquoi on me payait tant si c'était pour me cacher. Mais, cet argent, je ne l'ai pas volé. Ceci dit, je ne comprends toujours rien aux effets spéciaux. Certains ont quand même été plus simples à effectuer. Pour la séquence où mes fesses se reforment, j'ai effectué la "cascade" moi-même, sans trucage, simplement grâce à la gymnastique. Pour la poitrine qui retrouve son volume, c'est un maquilleur placé derrière moi qui m'a relevé les seins. Les gens des effets spéciaux ont essayé toutes sortes de poitrines gonflables, mais aucune n'a convenablement fonctionné ! Nous avons donc eu recours à un subterfuge très simple.

Propos recueillis par Emmanuel ITIER

effets spéciaux

SÉVICES COMPRIS

Que l'on apprécie ou pas *La Mort vous Va si Bien*, ses effets spéciaux valent largement le détour. Orchestrés par les ordinateurs d'Industrial Light and Magic, la boîte magique de George Lucas, ceux-ci tordent le cou à Meryl Streep et trouent Goldie Hawn au niveau de l'estomac... Les coupables de ces drôles de mutilations passent aux avoeux...



"Robert Zemeckis voulait des effets complètement inédits. En matière de trucages, il exige toujours de nous le maximum... et davantage encore ! Il ne se contente pas de techniques existantes, il veut toujours aller plus loin. C'est ainsi que nous avons fabriqué des plans où la tête de Meryl Streep tourne sur elle-même, où Goldie Hawn se promène avec un trou béant de 20 centimètres de diamètre dans l'estomac, où Bruce Willis, suspendu par ses bretelles, tombe du haut d'une tour à travers une verrière... Tous ces effets ont demandé une multitude de techniques différentes : fond bleu modèles réduits, infographie et numérisation..." explique Ken Ralston, l'une des têtes pensantes d'*Industrial Light and Magic*.

Les rajeunissements successifs des protagonistes ont été longs à mettre en place. Deux mois avant le début des prises de vues, les comédiens se prêtent au moulage de leur visage. *"Un truc horrible car on vous enferme la tête dans une espèce de petit sarcophage d'où sort seulement un tube pour que vous puissiez respirer. Puis, le caisson est rempli de matières bizarres, pâteuses. C'est exactement comme être collé dans du ciment. Il est absolument interdit de bouger pendant une demi-heure. Sinon, tout est à refaire"*. A partir des bustes de cire, Kevin Haney, responsable des maquillages, expérimente toutes les possibilités de rajeunissement. Pour réussir un bon rajeunissement, un procédé technique l'emporte, le morphing, très en vogue depuis **Terminator 2**. *"Mais, dans **La Mort vous Va si Bien**, ce fut plus complexe encore à mettre en place. Les libertés que vous pouvez prendre avec du métal liquide, vous ne pouvez vous les permettre avec de la peau humaine"* explique Steve Starkey, producteur. *"Nous avons placé Meryl Streep vieille et ridée devant un miroir dans un premier temps. Ensuite, nous l'avons de nouveau postée au même endroit, mais au naturel. Les deux images de l'actrice sont ensuite entrées dans l'ordinateur qui les digitalise et crée les étapes intermédiaires entre les deux situations"*.

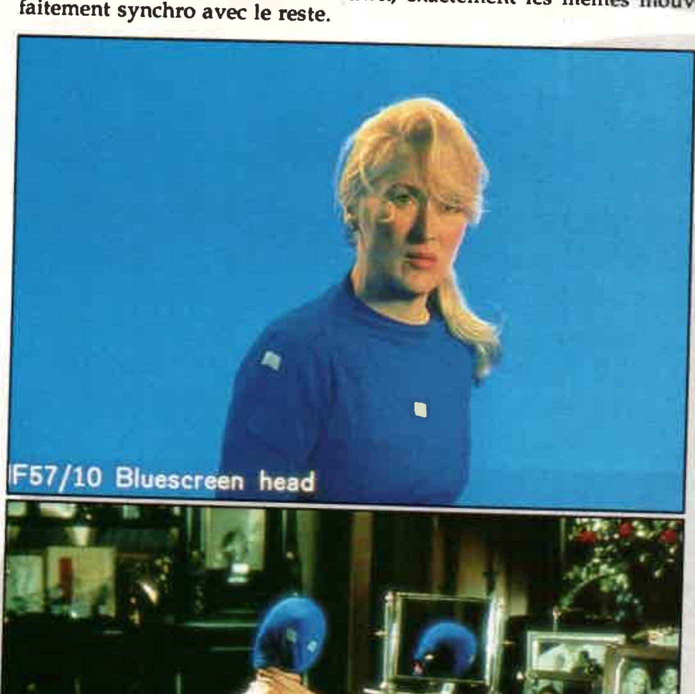


"Les maquillages représentaient un tel travail sur ce film que nous avons engagé une quinzaine de personnes réparties en plusieurs équipes. Au début du film, Goldie Hawn devait peser 125 kilos. Pour réaliser cet effet, Lance Anderson et son fils David ont réalisé une combinaison faite d'un matériau synthétique nouveau, aussi flasque que de la gelée. Cela a transformé la comédienne filiforme en un véritable bibendum" explique Kevin Haney.





Un des effets les plus saisissants de **La Mort vous Va si Bien** : Goldie Hawn traversée par une décharge de chevrotine. Une fois de plus, ce sont les ordinateurs d'*ILM* qui ont opéré la comédienne à vif. Goldie Hawn joue d'abord la séquence, de manière tout à fait classique mais avec un body bleu autour du ventre. Cela permet à l'ordinateur de mixer ces plans à d'autres, ceux du décor sans la comédienne, et de digitaliser la cavité béante. Evidemment, la caméra utilisée, commandée par une mémoire informatique, répète d'un plan à l'autre, avec ou sans Goldie Hawn, exactement les mêmes mouvements. Le décor visible à travers le trou dans l'estomac est ainsi parfaitement synchro avec le reste.











Pour parvenir à l'effet où Meryl Streep marche avec la tête à l'envers, la comédienne tourne d'abord avec un sac bleu recouvrant la tête. Autour du cou, elle porte une prothèse. Seconde étape, Meryl Streep tourne la séquence le visage à découvert, mais vêtue d'un collant bleu. Là, elle dialogue, s'exprime naturellement la tête appuyée contre un écran bleu. L'image du visage est ensuite reliée à celle du corps et la prothèse autour du cou remplacée par une image générée par ordinateur du cou retourné. Pour ce genre de scène, les techniciens utilisent une caméra spéciale munie d'une mémoire informatique afin de pouvoir répéter au millimètre près les mêmes mouvements pour les prises suivantes. Un travail d'une précision quasi chirurgicale donc. L'écran bleu entraînant des problèmes d'éclairage, de lumière, des opérateurs effectuent quelques retouches sur les images comme on le ferait sur des photos. Pour certains plans mettant en scène une Meryl Streep la tête retournée, une marionnette contrôlée par des systèmes électroniques, des câbles et une radio-commande, a été mise à contribution. C'était moins cher, plus rapide. Même principe pour le coup de pelle en pleine tête. L'outil frappe en fait un mannequin au cou rétractable. Les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic* renforcent l'effet par l'ajout d'un cou extensible.



Une prof à la poigne et poitrine d'acier (Pam Grier) pour étudiants indisciplinés.

CLASS OF 1999

Ecoliers, étudiants, lycéens... Tremblez ! En 1999, les professeurs, les pions et les proviseurs sont des Terminators adeptes d'une discipline de fer. Education par rafales de balles et élèves mutilés, tel est le programme scolaire dispensé par **Class of 1999**, séquelle du musclé **Class 1984**. On s'en souvient, en 1984, le cinéaste Mark Lester professe une autodéfense très énergique face à un étudiant psychotique plus ou moins nazi. Pour le punir d'avoir violenter sa femme, il le passe à la scie circulaire. Les films de vigilantes ayant fait leur temps, Mark Lester verse aujourd'hui allègrement dans la science-fiction, avec en guise de prétexte des étudiants d'un campus, armés pour tuer. Le proviseur (Malcolm McDowell) s'offre les services de la société Megatech, spécialiste de l'enseignement autoritaire. Son support favori : des professeurs androïdes. Dûment programmés, ceux-ci ont pour consigne de ne pas trop brusquer les élèves. Mais ils finiront par péter les plombs. Commence alors le carnage !



Un Terminator joue les pions trop zélés...

Sachant que la crédibilité n'est pas vraiment le fort de cette histoire ahurissante, Mark Lester appuie sur le champignon. Quitte à donner dans le n'importe-quoi, il termine son film sur des séquences explosives à mi-chemin entre la guérilla urbaine et les champs de bataille de **Terminator 2**. Evidemment, il n'hésite pas à dégommer les méchants étudiants, à incendier l'université. Là, on se croirait vraiment dans l'un des rêves camés de Bob Geldof dans **Pink Floyd The Wall**. **Class of 1999**, c'est avant tout un bric-à-brac violent, de la quincaillerie saignante, une bande dessinée à l'usage des adolescents punks. Le film a beau être très con, il n'en reste pas moins efficace et divertissant.

***Class of 1999**. USA. 1990. Réal.: Mark Lester. Int.: Bradley Gregg, Traci Lin, John P. Ryan, Malcolm McDowell, Pam Grier, Stacy Keach. Dist.: Delta Vidéo.*

THE REFRIGERATOR

Un anonyme rescapé du dernier festival d'Avoriaz dont il fut l'un des "Minuits". Tourné pour un demi-million de dollars en Super-16 sur deux ans, **The Refrigerator** est, selon l'auteur, à l'intersection du film d'horreur classique, de Luis Bunuel, de Roman Polanski et de Roger Corman. Une curieuse mayonnaise qui prend de temps à autre. Contestataire et guidé par ses glorieux aînés, Nicholas Tony Jacobs ouvre par l'intermédiaire de son réfrigérateur vedette l'une des sept portes de l'Enfer. Cet appareil ménager, de mauvaise influence, transforme en cauchemar le quotidien d'un couple modèle venant juste d'emménager. D'attentionné, le mari devient un tyran jaloux d'une femme qu'il essaie de jeter dans la gueule du monstre trônant majestueusement dans la cuisine. Quelques séquences gore, un humour grinçant, une réelle volonté d'égratigner l'émail d'une société matérialiste aux valeurs périmées... **The Refrigerator**, malgré des bavardages et un sentiment de bricolage, tient la distance. Il y a même dans cette modeste entreprise un petit côté subversif pour le moins bienvenu et devenu trop rare dans le cinéma américain de série B.

***The Refrigerator**. USA. 1990/91. Réal.: Nicholas Tony Jacobs. Int.: David Simonds, Julia McNeal, Angel Caban, Phyllis Sanz. Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*





Le frigo de l'enfer révèle une magnifique mâchoire (*Refrigerator*).

DANGER TOUR PIEGEE

Un vrai piège de cristal cette tour infernale entièrement automatisée, contrôlée, jusque dans l'ouverture de la moindre porte, par un ordinateur tâtillon et paranoïaque. Nouvellement engagé par une des sociétés installées dans le building, Tony se heurte immédiatement au zèle inconditionnel du computer. Il se retrouve prisonnier de la tour. Peu regardant sur les détails, l'ordinateur tente de l'éliminer mais, dans sa mission, enferme un PDG pince-sans-rire dans un sauna chauffé à blanc et coince un surveillant entre deux portes d'ascenseur... De son bureau asceptisé aux hauteurs vertigineuses de la cage d'ascenseur, Tony et sa jolie collègue de travail s'en sortiront de justesse...
Ce téléfilm pour le câble part d'une idée séduisante à mi-chemin entre **2001, L'Odyssée de l'Espace** et **Out of Order**. Malgré une mise en place angoissante détaillant les mœurs d'un monde clos, rarement ouvert sur l'extérieur par des fenêtres, **Danger Tour Piégée** ne provoque pas le grand frisson escompté. Le réalisateur maintient néanmoins un minimum de pression ce qui rend ce suspense technologique et claustrophobe plutôt plaisant.

***The Tower**. USA. 1991. Réal.: Richard Kletter. Int.: Paul Reiser, Susan Norman, Roger Rees. Dist.: Fox Vidéo.*





Le vilain petit Mikey (Brian Bonsall) et son passe-temps favori : éliminer tous ceux qui ne l'aiment pas suffisamment !

MIKEY

Des **Innocents** aux **Tueurs de l'Eclipse** en passant par **Le Village des Damnés** et **De si Gentils Petits Monstres**, l'enfance diabolique ne cesse d'alimenter l'imagination des scénaristes. Ce sale gosse de Mikey, candidat à la sucession de Freddy et Jason, possède ainsi un tableau de chasse très estimable. Il commence fort en éliminant sa famille adoptive ; une petite sœur noyée, une maman électrocutée dans son bain et un père dont il défonce le crâne à coups de batte de base-ball. De nouveau adopté, il suscite une admiration inconditionnelle avant que sa jalousie maladive, son délirant besoin d'être aimé, l'amène à commettre un autre carnage. Une nouvelle électrocution dans un jakuzi, des coups de marteau, un arc et des flèches, un morceau de verre... Et, clou du massacre, une bille métallique envoyée en pleine tête grâce à un lance-pierre et que suit un bel effet de caméra subjective ! Avec sa bonne bouille digne du Damien Thorn de **La Malédiction**, Brian Bonsall, ce Mikey qui n'est décidément pas une gentille souris, installe le malaise. Le metteur en scène n'épargne rien des détails et l'immunise contre un juste châtiment doublé d'une bonne fessée. Nettement influencé par **Le Beau-Père**, ce **Mikey** menace de frapper une deuxième fois. Vu l'efficacité de cette première tentative, ce n'est pas de refus...

***Mikey**. 1991. Réal.: Dennis Dimster-Denk. Int.: Brian Bonsall, Ashley Laurence. Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*

LE MAITRE D'ARME



Lorenzo Lamas, un tout petit héritier pour Alexandre le Grand.

Highlander fait des émules chez l'Oncle Sam. C'est ainsi que Lorenzo Lamas, un comédien-athlète généralement voué aux films de kickboxing, incarne un flic hanté par des rêves bizarres. Il se voit brettant comme un beau diable dans un décor antique. Logique car l'inspecteur est la réincarnation d'Alexandre le Grand lui-même. Et il s'avère que l'homme qui l'a lâchement tué dans sa première vie est désormais un riche mogul, raffiné, cruel, organisateur de combats clandestins à l'épée...
Ambitieux, **Le Maître d'Arme** ne se hisse que très rarement à la hauteur qu'il voudrait sienne. Les flashes-back qui ponctuent l'action font vraiment trop cheap pour convaincre de la réincarnation d'Alexandre le Grand dans la peau d'un flic américain. L'idée ne manque pas d'originalité. Malheureusement, le traitement est à peu près celui d'un film de kickboxing moyen. Reste deux ou trois duels qui, sans atteindre la perfection des chorégraphies de **Par l'Epée**, font néanmoins bonne figure.

***The Swordsman**. USA. 1991. Réal.: Michael Kennedy. Int.: Lorenzo Lamas, Claire Stansfield, Michael Champion, Nicholas Pasco. Dist.: TF1 Vidéo.*



Martin Kove, policier coriace et miraculé amoureux.

LA PEAU DE L'ANGE

Un zeste d'**Expérience Interdite** dans ce thriller fantastique effleurant le thème de la vie après la mort. Malheureusement, comme un vulgaire **Résurrection**, l'excursion express dans l'au-delà donne lieu aux images cotonneuses d'un intérieur coquet habité par une blonde mignonne, et à quelques foulées de jogging dans ce qui ressemble à un conduit d'égoût éclairé à contre-jour. Enfantin. C'est le flic Sean Craig (Martin Kove, le méchant des **Karaté Kid**) qui meurt brièvement, abattu par l'homme de main du gangster en cols blancs, David Ramon. Réanimé, il est hanté par l'image d'une jeune femme merveilleusement belle, mannequin mystérieux menacé de mort. Sean Craig mène l'enquête dans le but de retrouver l'inconnue dont il tombe éperdûment amoureux...
Si ce n'est quelques dialogues bien balancés, **La Peau de l'Ange**, malgré la conviction de Martin Kove, ne fait guère illusion. Sirupeuse, la love-story trouve son point d'orgue dans une scène sagement érotique au coin du feu. Conventionnelle, la partie polar ne se distingue en rien du commun de la production du genre.

***White Light**. Canada. 1989. Réal.: Al Waxman. Int.: Martin Kove, Martha Henry, Heidi Von Palleske, James Purcell, Allison Hossack. Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.*



Le flic de l'enfer dévoué à la recherche de vierges pour Satan.

L'AUTOROUTE DE L'ENFER

Non, **L'Autoroute de l'Enfer** n'est pas une illustration de la belle chanson de Chris Rea, "Highway to Hell", mais *"la rencontre de **Mad Max**, de **Beetlejuice** et du **Magicien d'Oz**"* affirme le scénariste Brian Helgeland, un passionné de Jean Cocteau et de Orphée. **Autoroute pour l'Enfer** part d'une anecdote assez saugrenue. En 1986, Brian Helgeland et son épouse filent sur une route désertique vers Las Vegas. Il fait nuit. Brusquement, une voiture de police les arrête. Un flic descend, leur braque une lampe-torche en pleine poire et repart aussi sec. Pas un mot. L'imagination en effervescence, le jeune scénariste prolonge sur le papier la cocasserie de la situation. Il place deux tourtereaux, Charlie Sykes et Rachel Clark, dans une voiture roulant vers Las Vegas... Et survient le flic qui enlève la jeune femme, une vierge, pour, dans un univers parallèle, l'offrir au démon Beezle.

Son manuscrit sous le bras, Brian Helgeland passe d'un producteur à l'autre. Des metteurs en scène s'intéressent à son délirant scénario, Stuart Gordon, Tommy Lee Wallace, Stephen Herek et même le maquilleur Rob Bottin... Le script finit par susciter l'intérêt de Ate de Jong, un réalisateur hollandais en mal de sujets. Evidemment, parti dans ses délires bariolés d'outre-tombe, Brian Helgeland se voit contraint d'arrondir les angles d'un **Autoroute Vers l'Enfer** alors trop onéreux : 20 millions de dollars ! N'empêche que de beaux moments de dinguerie survivent aux coupes franches. La course frénétique d'un torrent de petites bagnoles filant, dans un flot ininterrompu, vers nulle-part, les damnés sautant dans un immense broyeur industriel, l'apparition de Cerbère, le chien à trois têtes gardien des Enfers, la traversée du Styx, Hitler et Cléôpatre battant le carton, une troupe d'Andy Warhol cantonniers... *"Ce film est truffé de gags. Il mixe l'image classique des Enfers et des tas de références, cinématographiques ou non. On voit, par exemple, une équipe des ponts-et-chaussées pavant la route des enfers de bonnes intentions. Vous trouvez également un chevalier jouant aux échecs avec la Mort comme dans **Le Septième Sceau** de Ingmar Bergman. Dans l'immense saloon, vous pourrez déceler une table destinée à Jerry Lewis et dont le carton de réservation est écrit en français"* rajoute le producteur Daniel Rogosin. Vrai. **L'Autoroute de l'Enfer** brasse allégrement les mythologies, Ate de Jong éradique toute sagesse, toute convention. C'est ainsi que Beezle, le Diable en personne, mécano à ses heures, est plutôt bon joueur, sympathique...

Bien sûr, si Ate de Jong avait su donner davantage de punch à sa mise en scène et totalement lâcher la bride à la vraisemblance, **Autoroute vers l'Enfer** aurait eu la dimension d'un Tim Burton quelconque, sa démesure cartoonesque. Mais, tel quel, ce petit film frappadingue n'est pas vraiment tristounet.

***Highway to Hell**. USA. 1990. Réal.: Ate de Jong. Int.: Chad Lowe, Patrick Bergin, Pamela Gidley, Richard Farnsworth, Adam Storke... Dist.: Gaumont Columbia Tri-Star Home Vidéo.*

LES NOUVEAUX CONQUERANTS

Connu pour ses multiples excursions ciné au Vietnam, le philippin Cirio Santiago mène à un train d'enfer cette ubuesque aventure. Cela débute comme un **Mad Max** de bas étage avec barbares dégénérés et bagnoles trafiquées, et se poursuit comme un **Indiana Jones**. De 1990 à 2025, tous les vauriens et bandits de la planète semblent en quête de la fameuse Lance de Longinus, l'arme légendaire qui transperça le corps du Christ sur la croix. Le propriétaire de cette Lance pourrait directement intervenir sur le cours de l'Histoire...

Bille en tête, Cirio Santiago ne mégote pas. Une parenthèse kung-fu avec Bruce Li, un officier nazi comme dans **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, une tribu de nains guerriers qui évoque les Ewoks de **L'Empire Contre-Attaque**, une tribu d'amazones, un duel à mort entre deux femmes au-dessus d'un puits rempli de crocodiles, l'éboulement d'une caverne, le crash d'un hélicoptère puis d'un petit avion... Voilà quelques unes des rencontres et déboires d'un couple chargé par un égaré du futur de retrouver le précieux talisman pour la sauvegarde de l'humanité. A 200 à l'heure, le réalisateur pille tout ce qui lui passe par la tête, mais la nervosité de sa mise en scène et l'accumulation frénétique de péripéties donnent à ces **Nouveaux Conquérants** un certain peps. Adversaire liquide de Arnold Schwarzenegger dans **Terminator 2**, Robert Patrick se dépense sans compter.

***Future Hunters**. USA/Philippines. 1989. Réal.: Cirio H. Santiago. Int.: Robert Patrick, Linda Carol, Ed Crick, Richard Norton, Bruce Li. Dist.: Delta Vidéo.*



Le général Suitor, un tyran à morphologie variable.

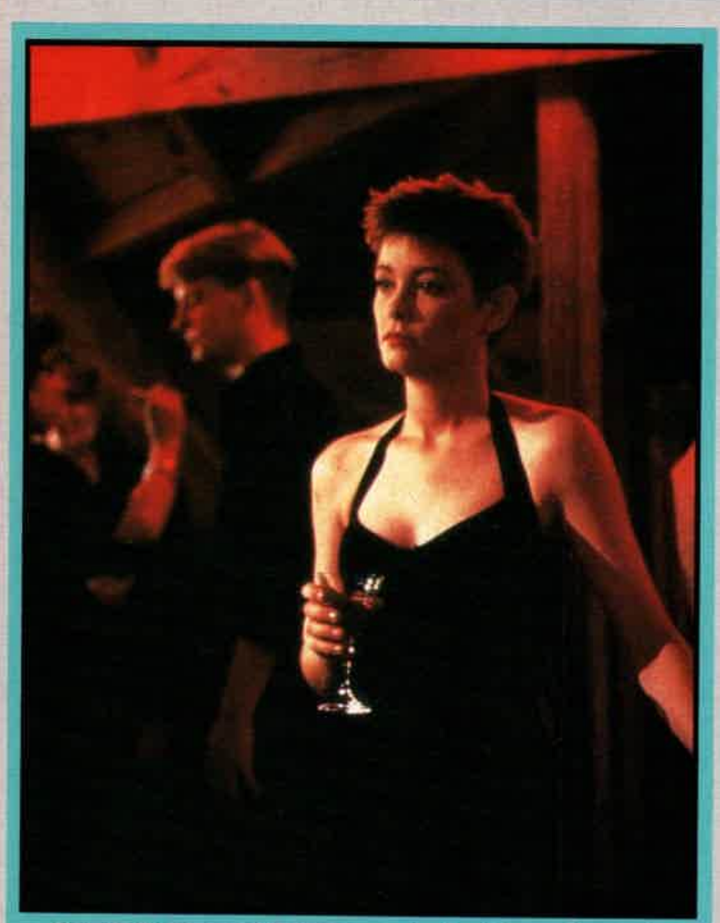
SPACE COMMANDO

Désormais, la contribution de Hulk Hogan au cinéma fantastique ne se limite plus à une apparition hurlante dans **Gremlins 2**. Aujourd'hui, le catcheur le plus célèbre des Etats-Unis, superstar du ring et milliardaire, joue les justiciers intergalactiques, décontractés, bourrus mais dotés d'un cœur gros comme ça. A la suite de la destruction du vaisseau spatial de l'infâme Général Suitor, Shep Ramsey reçoit l'ordre de prendre six semaines de vacances. Forcé par une panne, il pose peu délicatement son appareil sur Terre, une planète dont il hait les habitants. Il loue cependant un appartement chez l'habitant, en l'occurrence chez le couple Shelley Duvall/Christopher Lloyd...

Originellement écrit pour Arnold Schwarzenegger et Danny De Vito, **Space Commando** n'existe que pour servir la soupe à Hulk Hogan. Deux mètres, cent quarante kilos, le catcheur s'en sort correctement par les clins d'œil, la décontraction, l'humour cartoonesque. Il se ramasse une spectaculaire gamelle en testant une planche à roulettes, défonce les plafonds d'un building en combattant deux chasseurs de primes, se balade en smoking, punit quelques petits malfrats, devient l'ami des enfants...

Désireux d'un film de science-fiction familial sans les brutalités d'un **Total Recall**, Hulk Hogan s'expose sans broncher à la réalisation trop souvent poussive du vétéran Burt Kennedy, 70 ans, surtout connu pour ses westerns avec John Wayne et Robert Mitchum. Une fin de carrière pour le moins saugrenue, quasi-extra-terrestre.

***Suburban Commando**. USA. 1990. Réal.: Burt Kennedy. Int.: Hulk Hogan, Christopher Lloyd, Shelley Duvall, William Ball, Jack Elam. Dist.: UGC Vidéo.*



Pamela Gidley, une femme superbe hantée par le passé.

TRAUMATISMES

Passé inaperçu au dernier festival d'Avoriaz, **Traumatismes** sort des sentiers battus du fantastique aux semelles de plomb. Mike Figgis (**Affaires Privées**) prend le parti d'un fantastique d'impression, d'atmosphère. Ambiance lourde, moite, trouble, appréhension d'un quelque chose d'indécis, d'impalpable... Tout **Traumatismes** s'articule ainsi autour d'éléments indéfinissables, volatiles, autour d'une intrigue-puzzle partant d'un drame passionnel. Plus tard, le passé ressurgit lorsque Nick Kaminski revient dans sa ville natale où sa mère expire sur son lit d'hôpital. Là, malgré lui, il renoue avec des événements tragiques vieux d'une vingtaine d'années, des événements qui progressivement tendent à se répéter point par point...

Un climat pluvieux et gris, des personnages marqués par la fatalité, l'évacuation presque totale de l'humour, un parfum de mort, l'agonie d'une Kim Novak métamorphosée, un décor de grand magasin désaffecté, véritable antre des fantômes du passé... **Traumatismes** n'est pas vraiment un film enclin à la complaisance. Tout ici se débat dans une espèce de mélasse psychologique collante, de désespoir larvé. Le fantastique, sous-jacent mais jamais explicitement démontré, autorise de surprenants instants déjantés à la David Lynch où Nick Kaminski et un flic alcoolique visitent un bordel pourpre aux pensionnaires livides, hagardes. Et le décor du grand magasin vide, poussiéreux, enrichit visuellement cette œuvre austère mais passionnante.



Kevin Anderson, en quête d'une invraisemblable vérité.

***Liebestraum**. USA. 1991. Réal.: Mike Figgis. Int.: Kevin Anderson, Pamela Gidley, Bill Pullman, Kim Novak... Dist.: Warner Home Vidéo.*

GLUTORS

Tout d'abord, un grand bravo à celui qui a réussi à traduire **Seed People** (le peuple graine) en un inattendu **Glutors** ! Comme la plupart des produits *Full Moon*, **Glutors** se réclame d'une idée originale de Charles Band. Soit, mais Charles Band a visionné à outrance **Critters**, **L'invasion des Profanateurs** et **L'Invasion Vient de Mars** et en a extrait une substantifique moëlle qu'il présente comme inédite. Honte à lui ! Ceci posé, le résultat est regardable mais disparaîtra rapidement des mémoires. Un homme mal en point raconte de son lit d'hôpital, en un long flash-back, comment des plantes venues d'ailleurs sont sur le point de conquérir la Terre. Les habitants de la vallée de la Comète (la bien citée) subissent un lavage de cerveau et sont aux ordres des végétaux malins... Les créatures sont rigolotes et le rythme soutenu. C'est dire si on a connu pire !



Une créature étrange venue d'ailleurs.

***Seed People**. USA. 1992. Réal.: Peter Manoogian. Int.: Sam Hennings, Andrea Roth, Dane Witherspoon... Dist. CIC Vidéo.*



Un grand brûlé du genre revanchard...

POSSESSOR

Présenté comme la rencontre du **Fantôme de l'Opéra** et des **Dix Petits Nègres**, **Possessor** a un passé intéressant. Avec son script sous le bras, le scénariste Alan Ormsby (**Dead of Night, Deranged, Cat People**...) désire ardemment passer à la mise en scène. Malheureusement, le budget de 3,5 millions de dollars initialement prévu se révèle très insuffisant. Exit Alan Ormsby, qui quitte précipitamment le plateau sur la demande du producteur après avoir englouti 6 millions US. Le producteur, Howard Hurst, en sera pour 9 millions de sa poche au finish. Mark Herrier remplace donc au pied levé Alan Ormsby et, curieusement, l'actrice principale Amy O'Neil doit céder sa place après trois semaines de tournage à Jill Schoelen. A cause de ces contre-temps, **Possessor** peut paraître un peu décousu alors que son charme réside justement dans le côté "éclaté" du scénario.

Un groupe d'étudiants en cinéma organise un festival fantastique consacré aux films de SF des années 50. Un des films présentés, **Possessor**, n'a jamais été distribué car l'auteur-réalisateur est devenu fou sur le tournage et a tenté de tuer sa femme et sa fille, qui est une des étudiantes responsables du festival... Graduellement, l'esprit du metteur en scène dément, supposé avoir péri 20 ans plus tôt dans un incendie, investit le corps de Toby, un des organisateurs, qui dès lors fait disparaître ses collègues un à un...

Le réalisateur avoue que l'intérêt principal pour lui a été l'idée du film dans le film. Car avant de subir les foudres de la production, Alan Ormsby a eu le temps de tourner trois mini-films à la manière des années 50 intégrés ensuite à l'action et qui répondent aux doux nom de **Mosquito**, **The Amazing Electrified Man** et **The Stench/La Puanteur** (en odorama !). Et c'est sans doute ce qu'il y a de meilleur dans **Possessor**, le reste donnant dans le psycho-killer classique. Alan Ormsby demeure néanmoins présent sous le pseudo du scénariste Tod Hackett, et jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendra plus...

***Popcorn/ Phantom of the Cinema**. Canada. 1990. Réal.: Mark Herrier. Int.: Tom Villard, Jill Schoelen, Dee Wallace Stone... Dist.: TF1 Vidéo.*

HIGHLANDER la sér

La saga des immortels de Russel Mulcahy devient une série télé financée en grande partie avec des capitaux français, et qui remporte un succès considérable sur les écrans américains. De là à crier "Cocorico !", il y un bout de chemin à faire...

Notamment produit par *Gaumont*, ***Highlander*** est la première série à majorité tricolore à s'engager avec succès sur le marché des "syndications" (chaînes indépendantes locales américaines). La série est ainsi diffusée sur près de 93 % du territoire américain et le taux d'écoute montre que près de quatre millions de télespectateurs ont regardé le premier épisode et presqu'autant le second. Alors, cocorico ? Pas vraiment. Car si la série est une réussite au niveau économique, il n'en est pas de même sur un plan artistique. ***Higlander La Série*** est né après le catastrophique **Highlander 2** de Russel Mulcahy. Vu le degré de plantage de cette séquelle, l'idée de tourner un troisième volet ne paraissait pas vraiment brillante, mais les producteurs, toujours à l'affût d'un concept aimantant le billet vert, se sont dit qu'ils n'avaient pas suffisamment pressé le citron, que l'immortalité pouvait encore être exploitée avec succès et qu'une série télé fournirait un bon terrain d'expérimentation pour leur "bébé".

De fait, chaque épisode de la série fonctionne vaille que vaille sur le même schéma que les films. Les immortels se divisent évidemment toujours en deux groupes : ceux dont le seul but est de trancher la tête des autres immortels (souvenez-vous : "*Il ne peut en rester qu'un*"), et ceux qui ont simplement envie de vivre peinard leur éternité pantouflarde. Duncan Mc Leod fait partie de la seconde catégorie, de ces immortels fatalistes traversant les siècles en se lavant les dents tous les matins. Il descend de la dynastie des Mc Leod, ces seigneurs écossais des Highlands qui avaient déjà donné naissance au héros du film, Connor Mc Leod, interprété au cinéma par Christophe Lambert. Pour assurer la transition entre le grand et le petit écran, notre Christophe national apparaît donc dans le pilote de la série et passe avec une joie non dissimulée le flambeau à son successeur, Adrian Paul. Lambert tient dans le pilote le même rôle que Sean Connery



Le pilote de la série, ou comment Christophe Lambert passe le relais à Adrian Paul.



Flash-back classique pour un épisode dramatique de la Guerre de Sécession.



dans les films : il est le mentor de Duncan, celui qui lui transmet tous les secrets de l'immortalité. Mais dès le second épisode, Duncan prend les rênes du vedettariat, laissant Christophe Lambert jouer les tueurs naïfs dans **Max et Jérémie**. Un tout autre monde... Chaque épisode de ***Highlander La Série*** se découpe en gros ainsi : un méchant immortel coupe la tête d'un des potes de Duncan ; Duncan apprend la triste nouvelle, enquête pour découvrir l'identité du vilain, part à sa recherche, le trouve et, au terme d'un duel homérique, avec des épées qui pèsent deux tonnes et crachent un tas d'étincelles à chaque fois qu'elles se touchent, lui tranche la cabeza. Calmez-vous, parce que le son d'un sabre tranchant une pastèque remplace ici les décapitations saignantes orchestrées par Russel Mulcahy dans les films !

Comme son aïeul Connor, Duncan se fait passer pour un antiquaire spécialisé dans l'armement médiéval. Deux mortels sont au courant de ses difficultés à mourir : Tessa Noel, son assistante, qui fait parfois office de maîtresse (on a beau être immortel, on n'en est pas moins homme !), et Richie Ryan, un jeune voyou que Duncan a pris sous son aile. Les deux acolytes de Duncan le suivent dans toutes ses aventures. Pour en connaître un peu plus sur le passé de l'immortel, chaque épisode décline son petit flash-back. C'est ainsi que dans un segment on le découvre dans ses Highlands natales, et dans un autre

ie

en soldat nordiste pendant la Guerre de Sécession. Bref, ***Highlander La Série*** perpétue le mythe du héros pur, dur et immortel développé par Mulcahy dans le film. Le problème étant que producteurs, scénaristes et réalisateurs n'entament pas de fouilles approfondies dans un matériau de base qui le mérite pourtant.

Successeur de Christophe Lambert, le bellâtre anonyme Adrian Paul ne fait en rien oublier le strabisme et les absences calculées de l'authentique Highlander. Avec sa barbe de deux jours, sa queue de cheval, et ses deux expressions faciales déchirant la lucarne en alternance, il est aussi convaincant en immortel névrosé que Woody Allen le serait en Terminator. Le niveau exceptionnellement bas des scripts ne permet malheureusement pas à l'acteur de composer un personnage intéressant. De fait, on retiendra de ce Highlander que son taux de chromosomes lui permet de suivre les traces du méchant en titre, que le maniement de l'épée n'a aucun secret pour lui, et qu'il présenterait bien pour une quelconque pub de jeans moule-bite. La réalisation, d'une platitude télévisuelle rare, se place à la hauteur de l'insignifiance du héros, évitant les arabesques et autres ronds de jambes d'un Mulcahy survolté. Quand on pense à toutes les possibilités offertes par un thème aussi riche et *bouleversifiant* que l'immortalité, et quand on compare avec les brouillons rendus par le team de scénaristes, on mesure l'étendue du désastre. Aucune disgression, aucune tentative pour insuffler un soupçon de vie chez des personnages prisonniers d'une écriture stérile. Car le début de l'épisode marque presque instantanément sa fin, le déroulement de l'histoire ne subissant pas le moindre mini-séïsme. On vous aura prévenus, il se passe moins de choses dans l'épisode le plus speed d'***Highlander*** que dans le segment le plus mou de ***Kung-Fu*** ! Si la prodution n'apporte pas quelques changements dans le déroulement de la série (22 épisodes sont prévus, une douzaine sont encore en cours de tournage), il est fort probable que les téléspectateurs français, qui découvriront la série sur les écrans de *TF1* courant 93, trouvent cette histoire d'immortels... carrément mortelle !

Didier ALLOUCH



Un vilain immortel qui ne gardera pas longtemps la tête sur les épaules.

VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE



L'équipage de "L'Aventure" au grand complet, prêt à partir pour le centre de la Terre.

Jules Verne est une valeur sûre pour qui veut imposer sa loi sur les standards américains. Avec Voyage au Centre de la Terre et son générique prestigieux, *Columbia* entend bien enterrer définitivement les vieux croutons de *Star Trek*...

Les vieux mythes n'ont pas seulement la peau dure, mais savent aussi en changer comme un lézard, suivant les saisons, la température. Le baromètre indique justement que le temps d'un nouveau **Voyage au Centre de la Terre** est venu, le dernier en date chez *Cannon* s'étant révélé un cuisant fiasco tant artistique que commercial. Bricolé vaille que vaille avec des bouts d'un autre film déjà bien confus, **Alien from L.A.**, cette adaptation du beau livre de Jules Verne était une hérésie

Voyage au Centre de la Terre, version télé américaine, se démarque également de Jules Verne, mais entend bien en respecter l'esprit aventureux, la foi dans la science et les personnages sanglés dans les principes moraux. Bien loin de l'expédition jadis menée par James Mason dans le rôle du professeur Lindenbrook, ce téléfilm de prestige qui sera exploité en salles en Europe présente une équipe aux normes des années 90. L'instigateur de cette odyssée est Christopher Turner, un idéaliste qui rêve de démontrer que son oncle disparu (F. Murray Abraham) n'était pas un fou, que les régions habitées du centre du globe existent bel et bien. Adhérant aux mêmes théories, Hiram Wentworth, un riche industriel, fait construire d'après les plans laissés par le scientifique une machine capable de creuser l'écorce terrestre. Cette machine incroyable, baptisée "L'Aventure", peut contenir sept personnes. Après maintes conversations orageuses entre Turner et Wentworth, les volontaires se retrouvent dans la carlingue de l'immense taupe métallique. Il y a le Dr. Tesue Ishikawa, responsable des vivres, Sandy Miller, spécialiste internationale d'escalade, Tony La Strella, pilote de jet, et Joe Briggs, ancien Marine expert en armement. Dernier membre de l'équipage : le Docteur Cecil Chambers (John Neville, le Munchausen de Terry Gilliam), grand connaisseur en matière de légendes et mythologies et un rien excentrique. Première étape de l'exploration : la descente dans le cratère d'un volcan d'une île isolée du Pacifique. Tel l'équipage de l'Entreprise de ***Star Trek***, les aventuriers iront de surprise en surprise en découvrant des civilisations extraordinaires dont les habitants de la surface ne soupçonnaient pas l'existence. D'un yéti nommé Dallas, ils se font un fidèle allié. Mais, dans le labyrinthe du monde souterrain, rôde le Prince Noir, méchant défiguré par la lave et rêvant de conquérir l'univers grâce à un grimoire qu'il aimerait soustraire à la vigilance du Professeur Chambers.

"Je travaillais à une adaptation du ***Capitaine Fracasse*** *à Londres lorsque* Columbia *m'a appelé pour me demander si un remake de* ***Voyage au Centre de la Terre*** *m'intéressait. L'idée m'a immédiatement emballé. Cependant, au concept de base, je tenais à ajouter un brin d'humour, à pouvoir remanier certains des éléments dramatiques. J'imaginais le film comme une aventure contemporaine soutenue par des effets spéciaux renversants. Actuellement, tous les films de science-fiction se déroulent dans l'espace ou sur notre planète après l'Apocalypse. Situer une odyssée futuriste sous la Terre était donc quelque chose de vraiment original".* Routard du fantastique pour avoir tourné **Timerider** et **Bigfoot et les Henderson**, William Dear s'emploie donc à mettre au goût du jour le roman de Jules Verne, à le restaurer de manière à attirer une jeune audience guère tentée par la science-fiction rococo. Ce qui fonctionnait merveilleusement en 1959 sous la direction de Henry Levin ne marche pas forcément en 1993. *"J'ai bien envie de faire de* **Voyage au Centre de la Terre** *le nouveau* **Star Trek**. *Chaque épisode permettrait d'aborder un thème différent. Il y aurait un segment sur les problèmes de l'environnement et de pollution, un autre sur le racisme occasionné par la love-story entre un homme et une troglodyte, race humanoïde qui peuple le centre de la terre... Avec une série télé, on peut tout se permettre. Contrairement au cinéma, les réalisateurs prennent leur temps pour développer au maximum tout le potentiel d'un mythe".*

Voyage au Centre de la Terre sous forme de série télé ? Pourquoi pas, surtout que *Columbia* met au service de William Dear des moyens considérables pour ce qui pourrait être le pilote d'une belle descendance. Quinze millions de dollars, cinq semaines de tournage, trois mois de post-production... Il faut au moins ça pour faire pousser des champignons géants sur les rives d'un lac intérieur.

Emmanuel ITIER

BABYLON 5

Installé sur les cimes de l'audimat depuis vingt ans, *Star Trek* suscite des convoitises. Même si l'onéreux *Galactica* n'est pas parvenu à ébranler sa suprématie télévisuelle, de nouveaux téméraires tentent encore l'aventure, comme le producteur de *Babylon 5* qui a décidé de mettre le paquet. A la fois en matière grise et en billets verts...

Nous sommes en 2257, dans l'immense station spatiale Babylon 5. Il n'en faut pas plus pour installer cette ambitieuse série que *Warner Bros* diffusera début 1993 pour mettre un terme à la suprématie de *Paramount*, heureux producteur de la saga ***Star Trek***. ***Star Trek*** dont le nouveau segment, ***Deep Space Nine***, coïncide d'ailleurs avec la lancée de **Babylon 5**. Vétéran du genre pour avoir permis à **La Quatrième Dimension** de voir le jour, le producteur J. Michael Straczinski avoue franchement ses intentions. *"Elles sont simples, très simples : botter l'arrière-train de notre principal adversaire"*. Il n'a pas encore nommé l'indétrônable ***Star Trek***. *"Visuellement, narrativement, tant au niveau des personnages que de l'intrigue,* ***Babylon 5*** *apporte du neuf dans le genre. Nous ne souffrons pas des limites des autres séries. Nous, nous fonçons"*. Quel enthousiasme ! Le passage au crible du générique semble lui donner raison. Sur un air musical bien martial et triomphateur propre au space-opéra défilent les noms du concepteur artistique Steven Burg (**Terminator 2, Total Recall**), de l'atelier de maquillage Jim Henson (**Les Tortues Ninja** notamment), du directeur artistique John Iacovelli (**Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**)... Quant au metteur en scène, Richard Compton, après s'être fait la main sur quelques violentes séries B (**L'Ange Sauvage, Un Million de Dollars par Meurtre**), il s'affirme en dirigeant quelques épisodes de fleurons de la télévision américaine (***Deux Flics à Miami, Equalizer***).

Plus ou moins inspiré du livre d'Arthur C. Clarke, "Rendez-Vous avec Rama", ***Babylon 5*** s'installe donc dans cette cyclopéenne station orbitale. Sa fonction ? Elle sert de plate-forme commerciale à la Ligue Intergalactique des Nations dont chacune des cinq composantes y possède une colonie et un ambassadeur. L'entente et la fraternité règnent dans ce monde artificiel doté d'un casino, d'un laboratoire, d'un gymnase et de toutes les installations possibles et imaginables. *"**Babylon 5** c'est vraiment **Casablanca** dans l'espace"* ajoute J. Michael Straczynski. **Casablanca** en référence au film de Michael Curtiz avec Humphrey Bogart bien sûr, mais aussi pour le melting-pot que symbolisait cette ville à l'aube de la Deuxième Guerre Mondiale. Meurtres, espionnage, complots et trafics divers motivent ainsi les intrigues de la série dont l'écriture des premiers épisodes est confiée à de prestigieux écrivains de science-fiction comme David Gerrold et Harlan Ellison. *"Je pense que vous pouvez parvenir à une bonne série de science-fiction en adoptant la psychologie et les valeurs humaines de séries comme* **Capitaine Furillo** *ou* **La Loi de Los Angeles**. *Dans* **Babylon 5**, *l'officier chargé de la Sécurité, Garabaldi, connaît ainsi quelques problèmes avec l'alcool. Le Capitaine, Sinclair, a fait équipe avec lui durant la Guerre et en garde des traces... Tous les protagonistes de la série connaissent ce genre de tracas. De plus,* **Babylon 5** *dit clairement qu'un homme capable de cohabiter avec une créature garnie de cinq bras et de six jambes doit également être capable de vivre en parfaite intelligence avec un autre homme. Les scripts font référence à une guerre au terme de laquelle humains et aliens ont signé la paix universelle. Nous devons apprendre à communiquer"* proclame le producteur, lequel refuse que le manichéisme inhérent à ***Star Trek*** et à ***Galactica*** étiquette son ***Babylon 5***.

Mi-reptile, mi-homme, l'un des aliens de la station Babylon 5.



Gros calibres et contre-jour : un effet à la James Cameron.

Pour un peu moins d'un million de dollars par épisode, ***Babylon 5*** entend donc émettre un message humaniste à l'échelon de la galaxie. Les effets spéciaux ? ***Babylon 5*** promet du neuf, du jamais-vu sur la petite lucarne grâce au programme informatique GGI développé par Ron Thornton et Doug Netter. *"La définition de l'image, la qualité des couleurs et la fluidité des mouvements sont mille fois supérieures aux effets spéciaux qui existent déjà. Et son prix de revient est inversement proportionnel. Plutôt que de filmer sous toutes les coutures la même maquette, nous l'animons de diverses façons grâce au programme GGI. Cette technique en est à ses tout débuts. Elle est extrêmement complexe, mais elle devrait sous peu révolutionner cinéma et télévision"* affirme Doug Netter, fier des performances de son computer chéri. Les maquettes branlantes de l'Enterprise vont-elles en perdre toute leur superbe ? Réponse pour février prochain aux States.

Marc TOULLEC



DANGER ISLAND

Tommy Lee Wallace ne déloge plus de la petite lucarne. Après avoir remarquablement adapté Stephen King avec It, il récidive avec Danger Island, téléfilm délicieusement ringue croûlant sous les clichés...

Depuis des lustres, *NBC* a pour habitude de diffuser des productions de son cru le dimanche soir. Ce sont souvent des téléfilms familiaux genre je-t'-aime-beaucoup-mais-j'en-aime-une-autre-alors-j'me-barre, mais, de temps en temps, quand l'envie se fait fortement sentir, *NBC* puise son inspiration dans les classiques du film catastrophe ou fantastique. Le résultat ne laisse jamais planer aucun doute sur le manque d'ambition de l'entreprise, *NBC* se contentant de rester très fidèle au genre.

Ainsi, ce **Danger Island** réalisé par Tommy Lee Wallace, prend des airs flagrants d'archi-vu. Un petit pays d'Amérique du Sud est en proie à une guerre civile tellement violente que l'ambassade américaine décide d'apprêter un avion de fortune pour évacuer tous ses ressortissants. Pris dans une tempête, l'avion se crashe en plein océan. Un petit groupe de rescapés parvient à embarquer sur un canot de sauvetage et s'échoue sur une île apparemment déserte et accueillante. Le groupuscule de miraculés y trouve confort et nourriture dans un paysage de rêve. Mais l'île a ses secrets. Derrière cette nature luxuriante se dissimule en fait une ancienne base militaire où des scientifique créaient des virus destinés à la guerre bactériologique. Et les virus, plutôt tenaces, ne tardent pas à contaminer les rescapés, transformant même l'un d'entre eux en monstre sanguinaire.

La fin de **Danger Island** laisse à penser que le téléfilm de Tommy Lee Wallace deviendra une série si la diffusion remporte un franc succès. Vu la qualité du pseudo-pilote, ce n'est pas gagné d'avance ! Dans **Danger Island**, on navigue tout le temps à la limite de la série Z. Les survivants arpentant l'île conjuguent les clichés à tous les temps : le militaire borné, la scientifique savante, le mannequin aux grosses doudounes, les deux gamins doués pour les ordinateurs, le DJ bronzé, l'agent de la CIA, la petite vieille qui note tout sur son calepin et résume l'action en voix off après les coupures de publicité, la femme diplomate genre super-active, et le héros, un baroudeur qui a du cœur, contaminé par le virus juste ce qu'il faut pour ne pas subir de métamorphose contrariante, savoir ce qui se passe dans l'île et combattre le monstre. Un très beau monstre d'ailleurs, les maquillages et autres effets spéciaux constituant sans doute la seule et unique réussite de **Danger Island**. Tapi dans l'ombre des feuillages, apparaissant aux moments opportuns, ce monstre humanoïde aquatique, très inspiré par celui de **La Créature du Lac Noir**, rehausse le niveau d'une production à la ringardise salutaire.

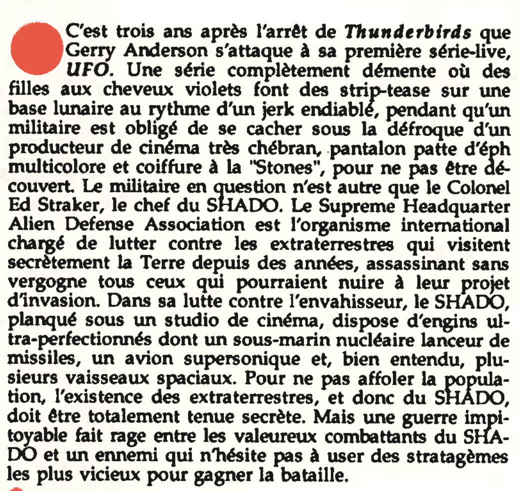
Didier Allouch



*Le monstre sub-aquatique de **Danger Island**, croisement improbable entre l'homme et le poisson.*

UFO

Nos amis les câblés ont bien de la chance. Tous les mercredi à 21 h 20, sur *Canal Jimmy*, ils peuvent déguster avec délectation la "kitchissime" série de Gerry Anderson, *UFO*. Invisible depuis un long moment en France, *UFO* fait véritablement aujourd'hui figure d'OVNI télévisuel...



C'est trois ans après l'arrêt de ***Thunderbirds*** que Gerry Anderson s'attaque à sa première série-live, ***UFO***. Une série complètement démente où des filles aux cheveux violets font des strip-tease sur une base lunaire au rythme d'un jerk endiablé, pendant qu'un militaire est obligé de se cacher sous la défroque d'un producteur de cinéma très chébran, pantalon patte d'éph multicolore et coiffure à la "Stones", pour ne pas être découvert. Le militaire en question n'est autre que le Colonel Ed Straker, le chef du SHADO. Le Supreme Headquarter Alien Defense Association est l'organisme international chargé de lutter contre les extraterrestres qui visitent secrètement la Terre depuis des années, assassinant sans vergogne tous ceux qui pourraient nuire à leur projet d'invasion. Dans sa lutte contre l'envahisseur, le SHADO, planqué sous un studio de cinéma, dispose d'engins ultra-perfectionnés dont un sous-marin nucléaire lanceur de missiles, un avion supersonique et, bien entendu, plusieurs vaisseaux spaciaux. Pour ne pas affoler la population, l'existence des extraterrestres, et donc du SHADO, doit être totalement tenue secrète. Mais une guerre impitoyable fait rage entre les valeureux combattants du SHADO et un ennemi qui n'hésite pas à user des stratagèmes les plus vicieux pour gagner la bataille.

Encore plus parano qu'un film de SF des fifties, ***UFO*** est, en quelques sorte, une version hautement psychédélique des ***Envahisseurs***. La série a été tournée en 1970 et Gerry Anderson a situé l'action dix ans dans le futur, en 1980. Une anticipation marquée par les extravagances des seventies, où les hommes vont bosser déguisés en Jimi Hendrix, et où les femmes, arborant la défroque de Barbarella, bêchent dans leur jardin entourées de sculptures avant-gardistes. Avec le recul, cette vision on ne peut plus fantaisiste des années 80 prend une incontestable dimension comique. Du côté des effets spéciaux, la maniaquerie légendaire de Gerry Anderson fait mouche. Le marionnettiste de génie manie avec une dextérité époustouflante maquettes et miniatures. Les séquences de vol à bord de prototypes spatiaux rappellent celles, superbes, des ***Thunderbirds***. A ce niveau, ***UFO*** constitue l'étape intermédiaire dans l'œuvre de Gerry Anderson entre ses séries de marionnettes comme les ***TBirds*** ou ***Captain Scarlett*** et ce qui sera son travail le plus abouti, ***Cosmos 1999***.

Les aliens de la série peuvent revêtir toutes sortes de formes humanoïdes, de l'arien à l'asiatique, sans qu'on ne sache jamais à quoi ils ressemblent vraiment. Seule certitude, la longueur du voyage leur donne la peau verdâtre et leurs yeux sont protégés par des lentilles opaques. Ils sont télépathes et pénètrent facilement l'esprit humain lorsqu'ils ne prennent pas carrément possession de tout le corps. Leurs vaisseaux ressemblent à une mixture de tous les soit-disants authentiques clichés d'OVNI qui pullulaient dans les années 70. Des soucoupes volantes on ne peut plus classiques, à tel point que l'on se demande pourquoi le SHADO a tant de problèmes pour se débarrasser de ces carlingues déboulonnées !





Didier ALLOUCH

BATMAN

A partir de décembre sur *Canal +*, Batman sort la Batmobile du garage. Pas question de donner dans le cartoon fluorescent pour gamins de moins de six ans. Ce **Batman**, tout dessin animé qu'il est, entend bien honorer la noirceur et la folie torve des films de Tim Burton. D'excellentes intentions.

La cape et le masque : l'intégralité d'un mythe en un cliché.

Batman en dessin animé télé, ce n'est pas forcément une sinécure, le justicier de Gotham City ayant été accommodé par le petit écran à des sauces douteuses. Pourtant, ce **Batman** animé produit par *Warner Bros*, dans le sillage des méga-productions de Tim Burton, soigne plus que d'habitude toutes ses composantes et évite de se cantonner dans la grille des programmes exclusivement réservés aux tout petits. "*Notre Batman ressemble fortement à celui de Tim Burton. C'est un personnage hanté dans un univers noir, ténébreux, fou, un personnage qui n'a rien à voir avec le Batman clownesque des années 60 qu'on ne pouvait guère prendre au sérieux et qui ne se prenait pas lui-même au sérieux. Pour marquer la rupture, ce* ***Batman*** *nouveau se déroule dans un environnement dur, froid et cruel*" assure Jean McCurdy, productrice de la série, ancienne programmatrice des émissions pour enfants et collaboratrice précieuse de Steven Spielberg sur les **Tiny Toons**.

Pour avoir participé à l'élaboration de dizaines de cartoons dans de nombreux studios, dont *Hanna Barbera*, Jean McCurdy pourrait conduire Batman à l'aseptisation, lui couper les oreilles et le transformer en farceur aidant les vieilles dames à traverser la rue. En fait, **Batman** 1992 offre surtout une formidable galerie de méchants folkloriques. Bien sûr, le Joker, le Pingouin et Catwoman perturbent une nouvelle fois la toujours précaire quiétude de Gotham City. D'autres vilains se joignent au trio de tête. Le ricanant Two-Face, à l'origine un procureur d'état doté de plusieurs personnalités, dont celle du gangster enragé Big Bad Harv. Clayface, un comédien défiguré dans un accident de la circulation et dont le visage atrocement mutilé est enduit d'une crème-miracle. Malheureusement, le cosmétique ne tient jamais longtemps et révèle en coulant les traits de l'acteur timbré. L'Epouvantail, alias Jonathan Crane, un ancien professeur d'université fasciné par les mécanismes de la peur et usant d'un vocabulaire châtié. Plus intelligent encore, un méchant au Q.I. supérieurement développé, Riddler. De son vrai nom Edward Nygman, il est un brillant inventeur de programmes informatiques qui, brûlé au visage, met son art au service du Mal. Plus classiques, Rupert Thorne aime à se définir comme le Al Capone de Gotham City, Mr. Breeze use d'une arme congelant ses adversaires, Hugo Strange, un psychanalyste reconverti du mauvais côté de la barrière, titille les faiblesses mentales de ses proies. Le Ninja emploie un arsenal à faire pâlir Batman, la séduisante Poison Ivy des toxines redoutables, Killer Croc, un catcheur, utilise une poigne d'acier, et l'illusionniste Zatanna ses tours diaboliques... Un sacré bestiaire. Mais les génies du crime les plus cocasses de ce **Batman** flambant neuf, entre Frank Miller et Bob Kane, sont L'Homme-Chauve-Souris, un zoologiste inventeur d'une potion le transformant en simili-vampire capable de voler et doué d'une impressionnante force physique. Dans ses forfaits, il est secondé par la Femme-Chauve-Souris, son épouse, incapable de se souvenir de ses transformations physiques lorsqu'elle revient à la normale.



Batman et Two-faces, l'un des nombreux vilains de la série.

Face à ce bataillon de méchants et méchantes bigarrés, hirsutes, vengeurs et rancuniers contre une société qui les a brimés, il y a les bons, les serviteurs de l'ordre. Aux côtés de Batman, sautille l'inévitable Robin, viré sans ménagement des films de Tim Burton pour cause d'ambiguité au niveau de la libido. Le majordome Alfred Pennyworth veille toujours à la bonne tenue de la maison Wayne, l'incorruptible commissaire James Gordon continue à faire appliquer la loi dans l'enceinte viciée de Gotham City... Et Batgirl, une recrue elle aussi absente des films mais maintes fois fêtée par la bande dessinée, prête main forte à Batman dans la lutte contre l'armée des malfaisants. Evidemment, les gentils paraissent un peu désuets, un peu fragiles, presque désarmés comparativement à la gouaille perpétuelle de leurs adversaires, à leur jovialité, à leur imagination délirante, leurs dispositions naturelles pour faire le mal. Mais, selon la formule consacrée, plus le méchant est bon, plus le film est réussi. Est-ce aussi valable pour les dessins animés télé ? Réponse dans ce **Batman** !

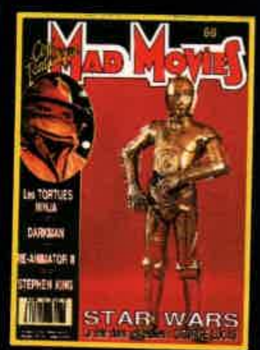


Cyrille GIRAUD

télé

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







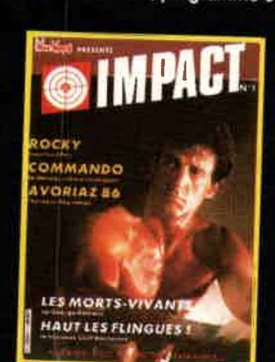


MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 Dossier "films Préhistoriques", Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser, Clive Barker, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, La Mouche II, Freddy Krueger, Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Entretien Clive Barker, Cabal, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer, FX 2.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit Déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King".

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, Carpenter, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Van Damme : Cyborg, polars.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Schwarzenegger, Gibson, Bronson, Lundgren.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Van Damme, Lundgren, Stallone.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Full Contact, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, les "Rocky", Cabal, cinéma de Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Franco Nero, Misery, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Spécial "Muscles".
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Van Damme : Double Impact, Barton Fink, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Bugsy, Le Dernier Samaritain.
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 250F.

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM________ **PRENOM**________

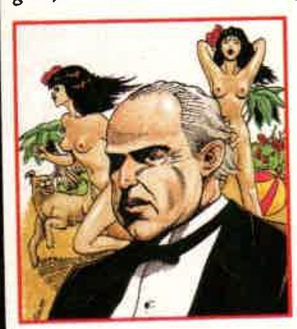
ADRESSE________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

ZE MAD RU

LES NOUVELLES QUI TUENT

A pitch. Pas un pichet de vin, non ! A pitch est l'équivalent d'une proposition de projet que fait un producteur ou un acteur à un studio pour que celui-ci accepte d'avancer de l'argent. Et le recordman du pitch à Hollywood en ce moment, c'est Marlon Brando. En effet il propose à la *Paramount* une émission télé sur sa vie à Tahiti, entouré de nanas à poils toutes pimpantes. D'après lui, "*c'est super, c'est moi, ma maison, mes chiens et toutes mes poupées bronzées... Vous programmez ça en plein hiver à New York ou à Chicago où tout le monde se les gèle, et vous cassez la barraque*" !



C'est une proposition que vous ne pouvez pas refuser !

Sacré Marlon, on ne sait pas si c'est l'âge ou le besoin d'argent qui le travaille, mais Robinson devient de plus en plus frappé...

Enfin, l'association des "Derniers usagers à payer encore le métro" a décidé de réagir. Il était temps ! Sur les classiques auto-collants "à partir de cette limite, entraînez-vous à ne plus fumer", les militants remplacent en effet le terme fumer, par frauder. Il fallait y penser. Evidemment, au début, l'arrêt brutal de la fraude, médicalement parlant, je veux dire, provoquera peut-être quelques dérèglements divers chez les plus accros d'entre nous. Mais il faut se faire une douce violence, en fait, c'est d'abord une question de volonté, vous savez...
Voilà encore une info métropolitaine (aux deux sens du mot) qui va laisser de marbre les habitants de Plogastel St Germain, vous allez voir. Au fait, vous savez comment s'appellent les habitants de Plogastel St Germain ? Des ploucs ! Si, si, j'ai vérifié. Hein ? Non, rien à craindre il n'y a pas d'abonnés de *Mad Movies* à Plogastel St Germain, j'ai vérifié aussi... (on n'est pas des cons...)

En ce moment, c'est dans l'air, on parle enfin de toucher à l'indice de l'Insee. Il s'agit d'un repère permanent, indexé sur le prix de certains produits référenciels, que l'on publie mensuellement pour évaluer la hausse du coût de la vie en général. Parmi ces produits, on ne trouve évidemment pas *Mad Movies*, car celui-ci n'ayant pas augmenté depuis près de neuf ans, il fausserait sûrement les statistiques, le petit freluquet ! Mais ce projet de reprise en main nous donne surtout l'occasion de mettre en lumière l'archaïsme de certaines valeurs symboles encore actuellement déterminante dans ce calcul des hausses. Comme le saindoux ou le charbon de bois, par exemple, dont chaque consommateur fait une ample provision quotidienne, comme chacun sait. Moi-même, j'achète couramment mon saindoux à la *Fnac*, vu que c'est là qu'il est le moins cher, n'est-ce pas.

Parmi nos lectateuses (quoi... trices ?), bon d'accord, parmi nos lectatrices les plus inattendues, on trouve, en cherchant bien, Elisabeth Badinter qui s'est trahie en parlant de *Mad Movies* à la page 200 de son excellent ouvrage : "X Y de l'Identité Masculine" (Editions Odile Jacob). "*Terminator est délivré des contraintes de la morale*" nous repique-t-elle pour appuyer son propos. Et, très honnêtement, l'auteur renvoie le lecteur à notre numéro 73, spécial **Terminator 2** ! Sympa, non ?
On a beau être des gens simples (très simples même parfois, voyez Rallouch !), ça vous chatouille la respectabilité une reconnaissance pareille. Du coup, mon épicier s'est remis à me vouvoyer. C'est un signe, ça, pas vrai ?

Dans la série garez vos scrupules, on ratisse fort, l'éditeur (*Fixot*) du best-seller *Jamais sans ma Fille* (l'histoire d'une femme et de son enfant échappant à l'Iran intégriste, et déjà adaptée à l'écran avec le même succès) nous promet très sérieusement un *Jamais sans ma Fille 2*. Elle est assez inattendue !
Ceci au grand dam de l'auteur, Betty Mahmoody, qui proposait simplement *Pour l'Amour d'un Enfant* en titre de son nouveau livre. Ce *Jamais sans ma Fille 2* pourrait en effet laisser croire qu'elle a étourdiment oublié une autre fille en Iran, alors qu'elle raconte simplement là d'autres histoires analogues à la sienne. On attend, bien sûr, le bouquin de sa fille, *Jamais sans ma Mère*, celui de son ex-mari, *Jamais sans ma Femme*, celui de son poisson rouge, *Jamais sans mon Bocal*, et surtout celui de son éditeur, *Jamais à Court d'Idées qui Peuvent me Rapporter*.

Nouvelles sportives : la vedette de football, et accessoirement de la seringue à piston, Maradona, poserait tout nu dans un livre assez luxueux, qui bien sûr se serait arraché comme loubards en jours de rafle auprès des aficionados irréductibles.

Dimanche 25 octobre, F3 se livrait au lâcher de Brigitte Bardot dans les plumes du président de l'Union des Chasseurs, Pierre Daillant. Quelle cruauté ! A quelques encâblures de l'an 2000 (non, personne ne connait la valeur d'une encâblure, mais ça fait bien dans un texte) on devrait interdire des spectacles aussi dégradants.
Evidemment, Daillant n'a pu s'empêcher de sortir les bourdes habituelles : "*puisque la chasse existe depuis 2000 ans, c'est que c'est bien*", par exemple. La torture, la famine et la bêtise aussi, remarquez...
Ou "*La chasse à courre c'est beau, c'est la loi de la nature*". T'as raison, quinze klebs et trente connards traquant misérablement un cerf abasourdi de terreur, bravo la nature...
Tandis qu'un autre prétendait : "*Ceux* (les animaux) *qui sont beaux méritent de vivre*". Donc, apparemment, pas les autres.
Allez-vas-y, Brigitte, mords-leur les fesses à tous ces ringards, nous sommes avec toi.

Rectification sportive : y'a un mec qui dit que ce serait Madonna, qui poserait dans le livre, et non pas Maradona. Finalement, emporté par l'enthousiasme, on se serait peut-être un peu planté. Personne n'est parfait...



BRIK

A la suite de l'arrêt brutal de *La Roue de la Fortune*, une catégorie peu connue de travailleurs a failli connaître le chômage dans le désert actuel du marché de l'emploi (et croyez-moi, entre le chômage et le désert, le choix n'est pas toujours facile... Mais reprenons notre sérieux !).
Vous savez certainement que cette émission fonctionne aux rires et applaudissements enregistrés censés donner l'illusion d'un public dense et concerné sur le plateau. Du style "*je tourne la roue* : ouais, bravo ! *Je propose la lettre B* : clap, clap, clap, mais où va-t-il chercher tout ça ? *Et je retourne la roue d'une seule main* : mon Dieu, quel talent !" Etc...
Eh bien figurez-vous que ça ne suffisait pas et, pour mieux personnaliser les ovations, quelques gugusses venaient crier en surimp' "*vas-y Germaine, t'es la meilleure*" ou "*bravo Marcel, tu les auras*", suivant le candidat en piste. Plus con qu'eux, tu meurs, là.
Une jolie besogne au service de la télé privée (de quoi ?) en marche ! En attendant on a recueilli ces braves gens à la rédac', et j'avoue que leur "*vas-y Vincent, t'es le plus grand*", ou autres "*bravo Toullec, ça c'est un mec*" nous remontent bien le moral les soirs de spleen.
Non, je plaisantais. En fait, *La Roue de la Fortune* sévit toujours à la télé, rassurez-vous ; elle a seulement changé d'horaire, juste avant *Le Juste Prix*, en fin de matinée. Misère !

Michel Creton (1940-1993), malgré son récent passage à la télé garde son sens de l'humour (alors que normalement, c'est strictement interdit...). Au Sevran de Pascal Micro (laissez, ils sont aussi endormis l'un que l'autre de toute façon. Le micro c'est celui qui ne cligne pas des yeux, toutefois), il vient de nous en sortir une bien bonne : "*Seul l'artiste a le pouvoir de changer le monde et c'est ce que nous faisons*". Ah ben flûte, dites donc, une citation de Bertold Brecht, rien que ça ! Sûr qu'il n'en a retenu que la fameuse "distanciation brechtienne", alors, parce qu'il ne parle tout de même pas de lui en tant que présentateur de la *Nuit des Héros*, quand il évoque ainsi la fonction artistique ? Si, vous croyez ? C'est vrai qu'il faut un certain talent pour avoir l'air con sans que le public ne soupçonne votre intelligence. Un vrai talent d'artiste, quoi !

Finalement, on s'y habitue très bien à cette nouvelle chaîne sur nos petits écrans. Hormi ce soucis constant d'éclater les images et ce sérieux inébranlable, on se prendrait presque à l'aimer. Je ne parle pas ici pour les élus de l'opposition qui ne font rien qu'à attendre un succès aux législatives 93 pour nous remplacer notre *ARTE* (c-a-d. Association Relative à la Télévision Européenne, rien que ça !) par leur fameux projet de chaîne musicale. Et pour peu que l'année sabatierique de qui vous savez se termine à ce moment-là, vous allez voir que ça va encore être bon pour nous !
En attendant, qui d'autre pouvait nous programmer des films aussi peu grand public que **Derzou Ouzala**, **Thérèse**, **A Bigger Splash**, **Les Gens de Dublin** ou le très planant **Les Ailes du Désir**. Eh oui, personne, vous avez encore gagné !

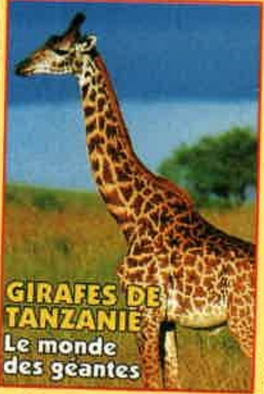
Le *Républicain Lorrain* décide de faire plus fort que *Le Canard Enchaîné* dans la catégorie très courue de l'à peu près cinématographique. Dernièrement, il nous parle en effet d'Edouard Jauses Olinos, réalisateur de **Sans Rémission**, comme chacun sait ! Voilà qui a dû faire plaisir à Edward James Olmos...
Si vous voulez, c'est pas de sa faute, au *Péruclibain Rollain*. Chez eux ils travaillent encore aux caractères en plomb, et alors, des fois, quand ça tombe, il faut bien les replacer comme on peut...

LA VIDEO EN FOLIE



Le Club Med se lance dans la vidéo pédagogique avec ces K7 explorant diverses disciplines sportives dont "*La glisse*", "*La plongée*" ou - voir illustration - "*les secrets de la forme*". Observez la position de la nana sur la jaquette. Eh bien oui, au bout de quelques efforts, vous pourrez, vous aussi, adopter très facilement ce genre de position. Evidemment, vous aurez l'air con, mais on ne peut pas tout avoir, non plus. Tous à vos magnétoscopes...
Ah oui, pour la plongée et la glisse, prévoir un magnétoscope à piles, sinon on se prend les pieds dans le cordon...

Chez *Fox Vidéo*, vous pourrez également approfondir "*Les techniques de l'escalade*", mais surtout , un conseil, ne vous embêtez pas à gravir des pics imprenables, c'est long, ennuyeux et ça ne sert à rien. Prenez une photo horizontale de vous-même au sol, et retournez-la à la verticale. Ainsi, vous pourrez dire à vos copains extasiés : ouais, alors là c'est moi dans l'Everest, encore moi sur l'Anapurna, toujours moi en train d'attaquer la face nord de Lova Moor, etc...
Regardez, on a retourné la jaquette ci-dessous, vous voyez bien que tout le monde fait pareil.



Après le colossal succès de sa K7 *Le Cerf* (provoqué bien sûr par l'excellent article que nous lui avions consacré dans la précédente rubrique...) *TF1 Vidéo* récidive avec *La Girafe*. Euh, c'est bien aussi, mais l'ennui c'est qu'il faut retourner le téléviseur pour tout voir. Ben oui, sinon la tête dépasse, hé ducon !
- Oh, mais Seigneur, ce n'est pas pécher, ce ne sont que quelques girafes...
- Des girafes, des girafes, mon cher J.P.P., oui, mais de Tanzanie !
- Euh, oui...





Y'a si longtemps qu'on ne l'a pas vue que beaucoup pensaient à son décès pur et simple. Et la voilà qui nous revient avec cette flamboyante K7 signée *TF1 Vidéo* (décidément !). Ah mais, attendez, je vois qu'il s'agit du concert (le mot est peut-être un peu fort!) donné au Palais des Congrès en 1990. Vous voyez bien qu'il y a un blempro. Si ça se trouve, elle est défunte. Mireille, si tu nous lis, surtout écris-nous, qu'on rassure le monde.

Les Editions *Lange*, dans la série *Les Cartoon's d'Or*, nous proposaient récemment, à côté de *La Maison Effroyable* et des *Nénuphars Musiciens* (!), *Mad Movie*. Oui, oui, *Mad Movie*. L'hommage était trop direct pour que nous ne nous précipitions pas comme des fous sur ce collector.
Au début, si vous voulez, y'a une oie qui pond des œufs d'or, et alors son maître est bien content. Puis, un méchant pirate enlève l'oie et l'emmène sur son bateau. Mais elle ne veut plus pondre, la salope... Jugez plutôt de la déception du pirate. Heureusement, le héros vient la délivrer et pique tout l'or des flibustiers pour le distribuer à la population qu'est bien contente, elle aussi. Voilà, c'est tout. Qu'est-ce que j'étais déçu !
On plaisante, mais il s'agit là de quelques très vieux *Félix le Chat* et *Porky* dont les amateurs aimeraient bien avoir connaissance, alors que rien dans les titres ni dans l'illustration ne l'indique. Comme ça, tout le monde est déçu, y compris les gamins, très surpris par le noir et blanc. Bien joué, les gars.

Le 27/10/92, dans le Quotidien *Le Télégramme*, la nouvelle tombait... Stupéfiante !
On venait d'arrêter Stephen King à Pont-Scorff, soupçonné qu'il était de soutenir les militants de l'ETA. Nous qui devions justement l'interviewer dans le Maine, jugez de notre déconvenue.
"*- Allo, le commissariat ? Euh, kenavo, dites donc, ici* Mad Movies, *vous ne pourriez pas me passer Stephen King, des fois ?*
- "Impossible, nous sommes nous-mêmes en train de l'interviewer. Alors, tu vas parler, oui, ordure ?
Finalement, malgré les titres dans le canard, il s'agissait d'un homonyme. Ah les cons, ils ont failli nous faire peur !

Alors, où étiez-vous le 25 au soir ?



Jean-Pierre PUTTERS



Gil, Lavoux

Un peu décevant sur les bords, le come-back de l'homme chauve-souris dans le ciel de Gotham City. Déjà dans le premier, Batman s'était fait piquer la vedette en beauté par le Joker qui n'avait visiblement pas beaucoup à se casser la tête, vu le peu de personnalité de son rival ailé... Alors ce coup-ci, coincé entre le génial Pingouin et la craquante Catwoman, le Batman paraît encore davantage paumé ! Il a beau serrer ses petits poings, crisper la mâchoire et foudroyer le spectateur d'un regard furibond, il laisse une impression de grand niais cavalant sur les toits et même pas foutu de réussir un atterrissage sans se vautrer comme le premier débutant en deltaplane venu ! Dur pour sa réputation ! Il arrive même à se faire piquer sa batmobile et se retrouve tout perdu dans la super bagnole téléguidée par un Pingouin hilare. Tout ça sans qu'on se mette à trembler pour lui, hein...
Le Pingouin est tellement fun qu'on se surprend à espérer qu'il envoie le Justicier masqué dans un platane vite fait, bien fait, pour qu'enfin, on reste peinard avec les méchants si sympathiques !
Et la Catwoman, comment qu'elle te le vampe, le pauvre biquet ! En trois secondes, elle se l'annexe, le manipule, lui fait du bobo et on rigole... Complètement dépassé par les événements le père Batman...
Bon, à sa décharge, faut reconnaître que dans sa Batcave, entre un vieux schnock qui lui beurre ses biscottes (*y ferait mieux de lui huiler les biscottos, t'as raison !*) et lui raccommode les collants, avec une nuée de chauve-souris qui pissent partout, il ne doit pas se marrer tous les jours... Ce qui explique sans doute pourquoi il craque si vite devant la minette en skaï... On le comprend. Miaou !
La dernière image du **Batman 3**. Espérons qu'il profitera de ses vacances pour se secouer un peu, apprendre à sauter d'une gouttière sans se rétamer la gueule et surtout à oser la ramener un peu, faute de quoi il va encore une fois passer pour un con.
Amitié à tous, et à bientôt.

J.-P. Billard, Chevagnes

C'est un sacré choc que j'ai ressenti, et je le crois, partagé avec les autres spectateurs, à la vision d'**Alien 3**.
Le cadre de l'action participe pour beaucoup à la réussite du film : on est plus proche du **Nom de la Rose** que des deux premiers volets. Les bagnards "moines" aux gueules bien burinées, l'absence de technologie, jamais pareilles options n'avaient été choisies pour ce genre de films.
L'héroïne, force motrice de l'histoire, a subi quant à elle un "lifting" intéressant. Ce n'est plus ni la guerrière, ni la maman poule. Rejetée par une communauté mysogyne et "malade", elle apparaît plus vulnérable, plus humaine. Paradoxalement, c'est blessée et le crâne rasé qu'elle regagne en féminité : l'amour éphémère partagé avec le chirurgien est une bien belle idée pour symboliser cette évolution.
Il y a bien d'autres choses à dire sur ce film, comme ces clins d'œil lancés aux fantasticophiles : le chien duquel surgit l'alien, c'était déjà dans **The Thing**. Les prises de vue en caméra subjective (magnifiques) et la mort de Ripley, plongeant dans un bain de plomb surréaliste au ralenti, ça ne vous rappelle pas **Link**, par hasard ?
Je suis ressorti de la salle pas encore revenu de la planète-prison.

J.B. Jacon, Le Vésinet

Je profite de mon abonnement pour t'offrir le produit de ma fertile imagination. Outre le fait que je considère *Mad Movies* comme le meilleur magazine de cinéma actuel, toutes catégories confondues (*euh, tu peux nous répéter ça sans rire, une fois pour voir ?*), j'aimerais vous soumettre deux idées.
Tout d'abord, je trouve que vous ne revenez pas assez souvent sur les grands films de SF (**Blade Runner, Akira, Star Wars, Brazil, Terminator**, etc). Vous pourriez réouvrir des débats, rappeler ces bons films régulièrement et sans prétexte (comme la sortie d'une séquelle).
Ensuite, je pense que vous pourriez envisager un article sur la richesse et l'intérêt des visions anticipatrices de certains films. Comment ne pas s'inquiéter devant les images réalistes, envisageables mais apocalyptiques de **Blade Runner, Akira, Robocop, Orange Mécanique**, etc...
L'univers de la SF, aussi bien littéraire que cinématographique fourmille d'une source de prévisions et de mises en garde constante des excès de notre société. Le **1984** de George Orwell, les romans de Spinrad ou du courant Cyberpunk, dont le *Blade Runner* de Dick fut le précurseur, sont autant de scénarios possibles pour notre avenir.
Salutations.

Tout à fait d'accord avec toi, mais la plupart des films que tu cites ont déjà fait l'objet d'une critique ou d'un dossier en leur temps, plus une analyse complémentaire quelques années après leur sortie. Les **Star Wars** *sont évoqués dans les numéros 20, 27, 28, 62, 68.* **Blade Runner**, *bien après sa sortie, a bénéficié de quatre pages dans le n°35, avec un regard tout à fait novateur sur le film. Quatre pages aussi pour* **1984** *(un de mes livres de chevet, rayon SF) dans le n°34 pour une analyse sans doute plus philosophique que purement filmique. J'en sais quelque chose, c'est moi qui l'avait signée ! Même chose pour les* **Terminator, Akira, Brazil**, *plusieurs fois traités, etc...*
En fait, il nous paraît plus utile aujourd'hui d'aller de l'avant et de conseiller aux curieux éventuels l'acquisition pressante de nos numéros antérieurs, toujours disponibles.
Ceci dit, on ne peut nier que nous pratiquons actuellement une approche des films plus journalistique que philosophique. Aux lecteurs de nous aiguiller sur ce qu'ils attendent réellement de leur canard. Ce que tu viens de faire... et nous t'en remercions. J.P.P.

Christine Mandart, Guingamp

J'ai écrit à dix personnes qui laissent leur adresse dans le courrier et qui prétendent répondre aux lettres. Oh les menteurs, seulement trois m'ont répondu. Alors, c'est pour la flambe que vous laissez vos adresses, maquilleurs bidons ? J'avais besoin d'infos sur la mousse de latex à froid pour les prothèses d'un court-métrage. Si certains veulent m'aider, je laisse mon adresse : Christine Mandart, Cité St Leonard, Bt. A 14, 22200 Guingamp.

Stéphane Kogul, Paris

Après tant d'années, je me décide à m'abonner. Eh oui, je vous lis depuis le n°... Oh, et puis tout le monde s'en fout ! Quoiqu'il en soit mon chèque est là avec le bulletin et un supplément sous forme de dessin, qui se trouve être le fruit d'une longue réflexion (bof !).
En effet, **Alien 3** ne m'a pas passionné. J'ai l'impression qu'il n'est pas terminé, qu'il y manque pas mal de choses. Il ne possède pas le suspense du premier, ni la folle démesure du second. L'idée de base était bonne puisqu'on y retrouve une sorte de huis-clos, mais le développement est assez lourd et jusqu'à la fin j'ai attendu qu'il se passe quelque chose. Rien. Nada. Je ne m'attendais pas au film du siècle, mais au vu de la bande annonce et du reportage passé sur la 3 (dite *France 3*) on pressentait un film haletant. Résultat : se reporter au dialogue de Ripley et du médecin après leur copulation : agréable, c'est tout. Après des mois et des mois dans l'espace, Ripley ne s'est pas éclatée, et nous après des années, on se retrouve la bouche pâteuse à la sortie du cinéma.
Et cette fin, vous avez vu cette fin ? Je m'attendais à quelque chose de wagnérien, dramatique, quelque chose qui prenne aux tripes. Eh bien, non ! Les tripes, Ripley ne les étale même pas. Elle plonge, plouf, bye bye Baby. On n'a même pas égalé la fin quelque peu "Petite Maison dans la Prairie" de **Terminator 2**, et pourtant cela se passait dans une fonderie !
Le combat du Bien et du Mal s'en prend une belle ! Avez-vous remarqué que depuis la trilogie **Star Wars**, on n'avait pas fait mieux ? Et pourtant ces films étaient empreints de toute une culture, de pas mal de réflexion, allant jusqu'à la prétention psychanalytique. **Alien 3**, lui, n'a rien de tout ça. Comparativement, **Star Trek** apparaît bien mieux fait, plus profond et plus amusant.
Ce troisième épisode est là parce qu'on a décidé de faire une fin et il ne se regarde que comme un épilogue non abouti. Le plaisir de jouer des acteurs ne se ressent même plus. Je ne suis pas de ceux qui en brûleront la pellicule, mais le succès de ce film me paraît incompréhensible. Jusqu'au Grand Rex qui a évacué **Le Dernier des Mohicans** pour lui faire place. Cela ne méritait vraiment pas une telle précipitation.
Bonne continuation à *Mad*...



Dessin de Stéphane Kogul

Hervé Gandy, Oyonnax

Après le numéro 73, entièrement consacré à **Terminator 2**, ou peu s'en faut (*euh, attends, 26 pages sur 68, de là à dire que ce numéro était plutôt entièrement consacré à autre chose, peu s'en faut, comme tu dis...*), je me suis demandé : pourront-ils faire pire ? Puis sont arrivés les 77 et 78 et j'ai compris ma douleur. J'avais des doutes, je n'en ai plus, merci *Mad Movies*.
Passons sur les couvertures qui ne sont faites que pour attirer l'œil d'un éventuel acheteur (quoique Batman me ferait plutôt fuir, mais il en faut pour tous les goûts). Le problème est que *Mad Movies* se renie, lui qui se veut le défenseur de toutes les productions fantastiques, il fait presque l'impasse sur les petites productions fantastiques (*dans la mesure où nous nous efforçons de traiter tous les films fantastiques qui sortent sur nos écrans, on peut tout aussi bien prétendre que nous ne faisons strictement jamais presque l'impasse sur les petites productions dont tu nous parles*). Vous me rétorquerez qu'il y a la rubrique vidéo, mais celle-ci les expédie en une dizaine de lignes.
Plutôt que de nous tartiner des dizaines de pages sur des mammouths où tout est calibré (violence, sentiment, morale, action, effets spéciaux, humour gentillet, contestation... cherchez l'intrus), ne pensez-vous pas qu'il serait plus judicieux de nous faire des petits dossiers rétrospectifs de 4 ou 6 pages (*et pourquoi pas un "spécial vampires" pendant que tu y es, ou alors carrément un "spécial King", le fou !*). Bien sûr JPP me dirait qu'avec le tirage actuel vous devez satisfaire la majorité des lecteurs, mais n'est-ce pas une solution de facilité, et surtout une odieuse exploitation de votre quasi monopole sur le genre ?

JPP ne te répondra rien du tout, déjà parce qu'il est fâché, et puis il a tout dit entre les parenthèses, na ! J.P.P.

Michael Barrett, Paris

Constat n°1 : y'en a marre.
Constat n°2 : ça fait un bout de temps que ça dure...
Je m'explique. Pourquoi faut-il aujourd'hui, en 1992, 500 ans après la découverte du hamburger, que l'on soit obligé d'aller (que dis-je, de se risquer) au Brady pour se taper un Romero, un Carpenter ou une production *Troma* sur grand écran ?
Est-ce que les pseudo-salles de quartier ne pourraient pas programmer au moins une fois un Fulci bien crade ou, que sais-je, un William Lustig bien dégueu, ou même le prochain **Friday the 13th** ?
Mais, par pitié, ne nous laissez pas le Brady comme seule alternative, ça pue et c'est plus que malsain.
Enfin, si vous voulez le tuyau du siècle, sachez que, aussi incroyable que cela puisse paraître, se prépare en secret un **Cannibal Holocaust 2**, où une équipe de recherche part à la recherche de l'équipe de recherche à la recherche de l'équipe de recherche.

J'ai déjà évoqué la question de la mort des petites salles dans une Tribune Libre assez ancienne, et plus récemment dans l'édito du n°77. Hélas, le processus ne fait que s'intensifier et nous n'y pouvons rien. L'amateur du fantastique de base n'aura plus désormais que la vidéo comme seule alternative. D'autant que le Brady se tourne progressivement vers le film érotique ou d'aventures.
En fait, le rêve serait d'équiper une salle en rétro-projecteur et d'y établir sa propre programmation vidéo. Un peu à la manière de ces anciennes salles X, par exemple, qui abandonnent de plus en plus le format 35mm. Si ça tente quelqu'un, qu'il n'hésite surtout pas.
J'oubliais, merci pour ton tuyau ! J'envoie illico une équipe de recherche pour en savoir plus. Hello, Toullec ??? Où il est passé, encore ? J.P.P.

Marine Rosset, Tours

Personne ne semblant s'être ému outre mesure des propos tenus par le sieur Sébastien Schauinger (cf. *M.M.* n° 77), je me permets de lui donner quelques explications qui me semblent nécessaires au sujet du **Festin Nu**.
Force est tout d'abord de reconnaître que ce film est pour le moins déroutant, et je ne prétendrais d'ailleurs pas avoir tout compris. Cependant, je pense que l'important n'est pas tant l'histoire elle-même que les symboles que l'on peut y trouver. Or, il est à craindre que beaucoup, à l'instar de ce lecteur, soient passés totalement à côté du plus important d'entre eux.
Reprenons cette fameuse scène finale : William Lee, pour prouver qu'il est écrivain, présente son stylo au garde. Geste à première vue ridicule, peut-être ; mais, à vrai dire, qu'aurait-il pu faire d'autre, puisque sa Clark Nova, preuve inéluctable de sa bonne foi, est "décédée" dans l'Interzone ? (D'autre part, rien ne prouve que dans ce monde, les stylos ne sont pas réservés seulement aux écrivains).
Le garde, sceptique, lui demande de prouver ce qu'il avance en écrivant, ne serait-ce que quelques mots. Pourquoi William Lee en est-il incapable ? Simplement parce que l'écriture, comme toute forme d'art, ne peut naître de rien (excepté, bien sûr, dans les romans de Marguerite Duras). Il se doit alors de créer un événement, quel qu'il soit, pour que renaisse l'inspiration. Lee décide alors de rejouer la scène qui avait déjà causé la mort de sa femme. Pourquoi cette scène précisément ? Sans doute parce que c'est à partir d'elle que tout a commencé. En la répétant, Lee espère qu'à nouveau elle saura l'"illuminer".
Ce dont il ne se doute pas - du moins pas consciemment - c'est que cette mise en scène sera fatale à Joan Frost, ce qui explique son désespoir lorsqu'elle s'écroule, morte. C'était pourtant inévitable, car c'est de la douleur que naissent les plus grandes œuvres. (Ne parle-t-on pas d'artistes maudits ? A l'évidence, ce sont bien les œuvres de ces derniers qui traversent les siècles sans en subir l'outrage : *L'Enfer* de Dante, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, les contes d'Edgar Poe en sont toujours de vivants exemples). Et si le garde laisse désormais William Lee franchir la frontière, c'est qu'il a bien saisi cette démarche : Lee souffre, il peut donc à nouveau créer.
Comme quoi, le message principal du film n'était pas "écrire c'est tuer" (sinon, autant liquider le garde !), mais plutôt : "rien de grand ne peut se faire sans souffrance". J'ajouterai que les meilleurs livres traitent justement de cette souffrance, dont jamais l'homme ne saura se défaire tout à fait. Mais ces vérités inaltérables s'appliquent en réalité à tous les domaines artistiques.
Art et douleur sont inexorablement liés, voilà ce que **Le Festin Nu** tentait, je pense, de nous faire comprendre. Mais une façon peut-être trop obscure de l'exprimer, ajoutée à une très mauvaise exploitation du film, expliquent l'échec de celui-ci.
Il est possible que certains estiment ma lecture du film totalement erronée, c'est leur droit le plus strict, et peut-être ont-ils raison, cependant mon but n'était pas d'imposer un sens, mais seulement de donner mon opinion.
Je salue toute l'équipe de la revue et vous souhaite une bonne continuation.

David Valnet, St Dizier

Je prends la plume pour m'élever contre les propos partiaux de Marc Toullec concernant le film **Dracula** de John Badham, à mon sens une excellente adaptation du livre de Stoker.
L'interprétation de Langella était admirable et ce film a droit à notre respect. Rien que pour ce magnifique plan de Dracula rampant à la verticale le long d'un mur pour retrouver Mina, un soir d'orage, et sur une sublime musique (du grand John Williams).

Youri Marti, Lutry, Suisse

Dans une précédente lettre je vous demandais pourquoi *Impact* n'était pas distribué en Suisse et vous me répondiez qu'il n'était pas présent partout pour ne pas le confondre avec un titre homonyme. J'ai fait pas mal de villes et partout on me sort justement cet *Impact* suisse. J'aimerais savoir où ce magazine est réellement disponible chez nous.
Pourquoi ne pas reproduire la couverture du premier numéro de *Mad Movies*, on en a eu un aperçu dans le n°50, mais c'était vraiment minuscule. Quand on pense à toute la place perdue dans la rubrique vidéo, pour nous abreuver de bides et de séries Z à proscrire.
Je recherche aussi le titre d'un film où un extraterrestre chassait les humains en leur lançant une sorte de mollusque qui s'incrustait à leur corps. Certaines scènes de ce film m'avaient beaucoup frappé.
J'aimerais enfin connaître le nombre d'abonnés suisses qui vous lisent.

*Pour reprendre les choses dans l'ordre, nous n'avons pas le descriptif exact de notre distribution à l'étranger, seulement des chiffres globaux par pays. Mais, je crois savoir que pas mal de lecteurs achètent leur exemplaire d'*Impact *aux villes frontières. Quant au nombre d'abonnés, il doit atteindre une petite centaine sur la Suisse. Sinon, ton film ressemble assez au* **Terreur Extraterrestre** *de Greydon Clark (1980) ; et voici, rien que pour toi, la mythique couverture du premier numéro. Prends-en bien soin, c'est une pièce rare. J.P.P.*

Christelle Jugé, Les Mureaux

Mon *Mad* encore tout chaud à la main, je parcours non sans hâte les rubriques alléchantes de mon magazine favori, et je m'arrête, comme toujours, sur *Ze Mad Rubrik*. Ah, ce qu'on rigole ! O.K. *Canal +* diffuse des films X, O.K. ils sont cryptés. A première vue, ça pourrait en dégoûter certains... Mais prétendre, encore, que le cryptage n'est pas suffisant, là, il y a de quoi se demander si le CSA n'a pas quelques cases de vides ! Par contre, ils ne se plaignent pas outre mesure des Reality Shows, de Dorothée, de "Premiers Baisers" et autres sitcoms bêtifiants, autrement plus dangereux pour les téléspectateurs. Franchement, quand je vois l'hypocrisie dont les gens sont capables quand ils veulent se donner une vertu qu'ils n'ont pas...
A propos, J.P.P., as-tu trouvé une idée pour ta nouvelle danse de l'été 93 ? Comment vas-tu l'appeler ? La Rubrikmada, La Madmovida ?
Une fidèle lectrice.

Non, je pense l'appeler simplement la "Craignonos'Madamada"... Hélas, je manque encore d'une partenaire motivée pour les premiers essais sur piste. Si tu pouvais faire quelque chose... J.P.P.

Jean-Pierre Blazy, Evry

Comme vous lui chargez la barque à Brian de Palma ! Je vois qu'en matière de destruction, vous êtes capables de vous unir (cf. votre dérisoire tableau de cotation). C'est bien une belle famille, la presse. Comme elle, vous avez pris la mesure de votre sujet et modifié votre rapport au Fantastique que vous décliniez autrefois sur le mode héroïque, mais qui est devenu un produit de consommation méritant aujourd'hui le traitement ironique que lui réservent les metteurs en scène jadis favoris, et à qui vous nous conseillez de tourner le dos à présent.
En matière de mise en scène, De Palma n'a pas de manuel à consulter. Les scènes choc de **L'Esprit de Caïn** sont d'une redoutable efficacité, le montage est exemplaire et agressif, justifié. C'est du cinéma, nous dit l'auteur, rien que du cinéma !



Boris Speckbacher, Avignon

Ici "B.S. de Montpellier" (*MM* 78), qui s'est fait casser dans *M.M.* 79.
A toi ma petite Karine, mes propos sont peut-être stériles mais tu devrais savoir que ce qui fait avancer le monde ce n'est pas le fanatisme aveugle mais bel et bien la "critique négative", même si la mienne n'était pas très constructive.
Sinon, mon cher Roger, un lecteur qui achète *Mad* depuis le 25, ça s'appelle un fidèle lecteur et, avec un tirage de 20.000 lecteurs à l'époque, je peux avancer sans trop me tromper que tu ne le possèdes pas, sinon tu serais étonné d'y trouver ton quadruple portrait publié en pages 8 et 9 !
Quant à toi, Emmanuel, tu as raison, je suis un gros con. La preuve, j'ai payé pour voir **Batman 2** et **Alien 3**. Mais ma connerie a des limites, contrairement à toi, très cher, et tu le découvriras bientôt, puisque tes soirées sont d'ores et déjà planifiées pour **Batman 3**, **Alien 4** ou encore **Star Trek 7**. Afin de ne pas abuser du Courrier des Lecteurs, vous pouvez répondre à B. Speckbacher, 17 rue A. de Ceccano, 84000 Avignon.

Encore une fois, tout cela est-il bien constructif, mon cher B.S. ? J.P.P.

D. Schill, Roppentzwiller

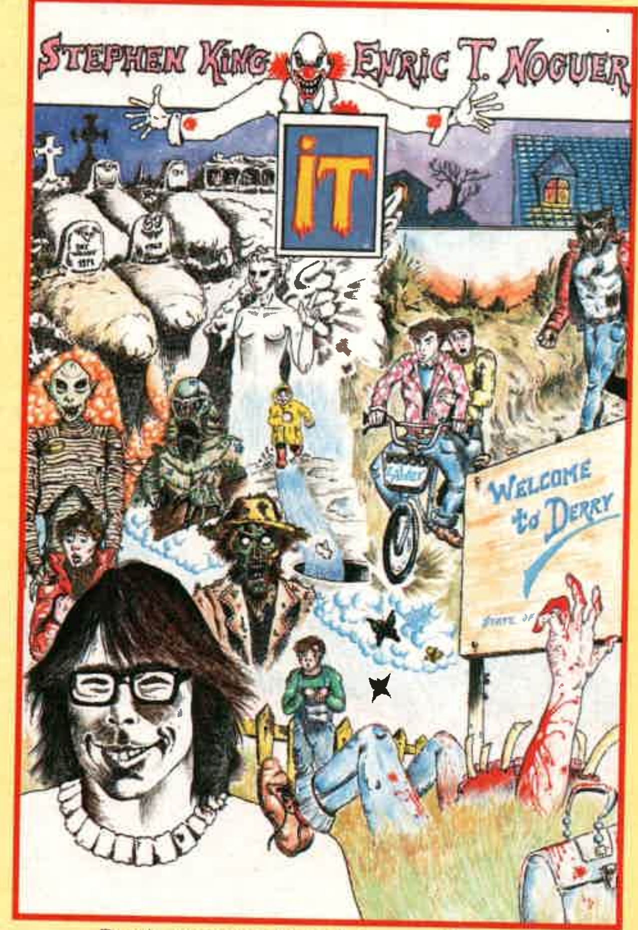
Que la revue paraisse tous les deux mois est une bonne chose, mais je remarque que les libraires la reçoivent souvent avant nous, les abonnés. Je trouve qu'il serait plus juste d'être prioritaires en tant que fidèles.

Sitôt sortis tout chauds de la plus grande imprimerie d'Europe (c'est vrai, en plus !) M.M. file à la fois chez un routeur, pour les abonnés, et aux N.M.P.P., qui les acheminent en deux ou trois jours vers les kiosques. Suivant la célérité des services postaux, ou l'éloignement des divers points de vente, l'un arrivera plus ou moins avant l'autre. J.P.P.



Djamel Benaouda, Quetigny

Je t'écris en tant que fidèle abonné. Je suis passionné à la folie par les maquillages et les effets spéciaux. J'avoue que j'ai la nostalgie des grands numéros de *Mad Movies* sur le maquillage, comme les 32, 36, 38 ou 39 et j'espère qu'à l'avenir nous pourrons retrouver de tels dossiers sur les maquillages.
Pourriez-vous publier la photo de ce sympathique E.T. réalisé par mes soins ? Et je cherche également les coordonnés des frères Gastineau. D. Benaouda, chez Mr. Zenadja, 43 rue Ronde, 21800 Quetigny.



Dessin : envoi de Enric T. Noguer, Espagne

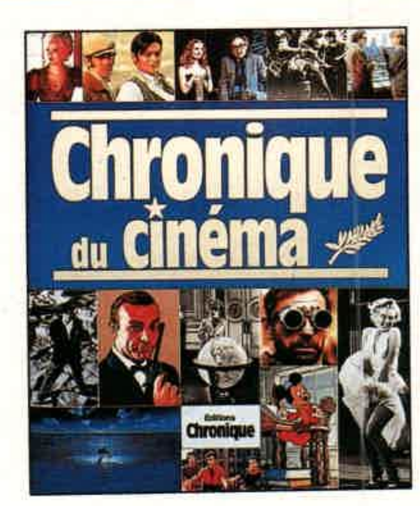
MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

L'ALMANACH UNIVERSALIS DU CINEMA
Encyclopaedia Universalis

Cet almanach du cinéma retrace année après année, jour après jour, toutes les étapes de l'histoire du septième art de sa naissance à aujourd'hui. Plutôt que d'écrire un article sur chaque événement, les auteurs ont respecté le format almanach : date, et juste à côté l'événement qui va de la sortie d'un film marquant sur les écrans français à la mort d'un cinéaste, en passant par la parution d'une étude sur l'exploitation ou un article important dans un magazine de cinéma. Ajoutez à cela une liste parfaitement complète de tous les palmarès de Cannes et autres festivals, des Oscars et autre César, un index de tous les films avec leur date de sortie, mettez le tout dans édition luxueuse bourrée de magnifiques illustrations parfois rares, et vous aurez un très beau livre qui deviendra très vite un ouvrage de référence.



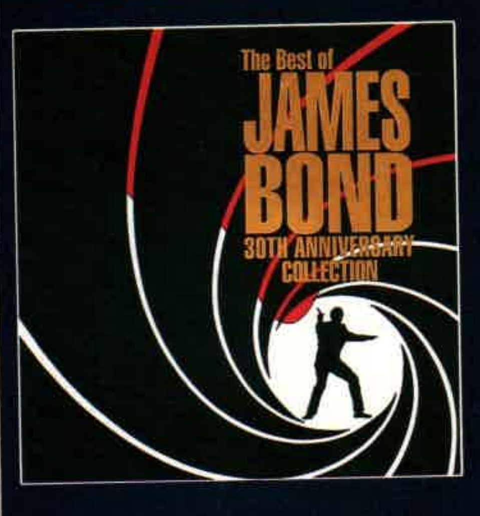
CHRONIQUE DU CINEMA
Chronique

Alors là, chapeau ! "*Chronique du Cinéma*" retrace toute (TOUTE !) l'histoire du cinéma des origines à nos jours. Ce gros pavé est composé comme un gigantesque magazine, relatant chaque événement qui a fait la vie du septième art depuis presque cent ans par l'intermédiaire d'un article plus ou moins long suivant l'importance du sujet. Ainsi ce livre, d'une exhaustivité exemplaire, se lit avec un grand plaisir sans jamais un seul instant être fastidieux. Indispensable.

TWIN PEAKS : BEHIND THE SCENES
An Unofficial Visitors Guide To Twin Peaks
Mark Altman
Pioneer (USA)

Dernier né des bouquins consacrés à la série de Lynch & Frost, *"Behind The Scenes"* a la particularité d'être une édition pirate, non contrôlée par les ayant-droits de la série. Paradoxalement, c'est aussi le premier livre qui se penche de façon sérieuse sur ***Twin Peaks*** : description détaillée de tous les épisodes, portraits minutieux des personnages, liste de tous les papiers parus dans les revues américaines et de tous les articles de merchandising. Dommage que l'impression ne donne pas dans le luxe et que l'iconographie ne soit pas plus riche, mais cela n'empêchera pas les fans purs et durs d'apprécier.

DISQUES



THE BEST OF JAMES BOND
30th Anniversary
Emi Records

Le procès devant déterminer à qui appartiennent les droits de la série des *James Bond* s'éternise tellement que l'agent secret britannique ne connaîtra aucune aventure cinématographique cette année. Les 30 ans de 007 allaient-ils passer complètement inaperçus ? Non, car *EMI* a eu la bonne idée de sortir une compilation de toutes les chansons des seize films ainsi que l'immortel thème de John Barry dans un pressage impeccable et une édition de luxe. Parallèlement, *Emi* exploite un double CD collector avec, en plus des morceaux du simple, un tas de raretés comme des pubs radios pour **Opération Tonnerre** ou une version démo de "You Only Live Twice" par Nancy Sinatra. Les bondophiles vont se l'arracher.

COOL WORLD
Wea

Alerte, tous aux abris, la house music envahit les BO. On ne saura peut-être jamais ce que vaut la musique composée par Mark Isham pour le dernier film de Ralph Bakshi. **Cool World** a peu de chance de sortir en salle et la BO se résume ici à une compilation de morceaux house insupportables sur laquelle on n'a même pas jugé bon de mettre le *main tittle* du film.



TWIN PEAKS - FIRE WALK WITH ME
Angelo Badalamenti
WEA

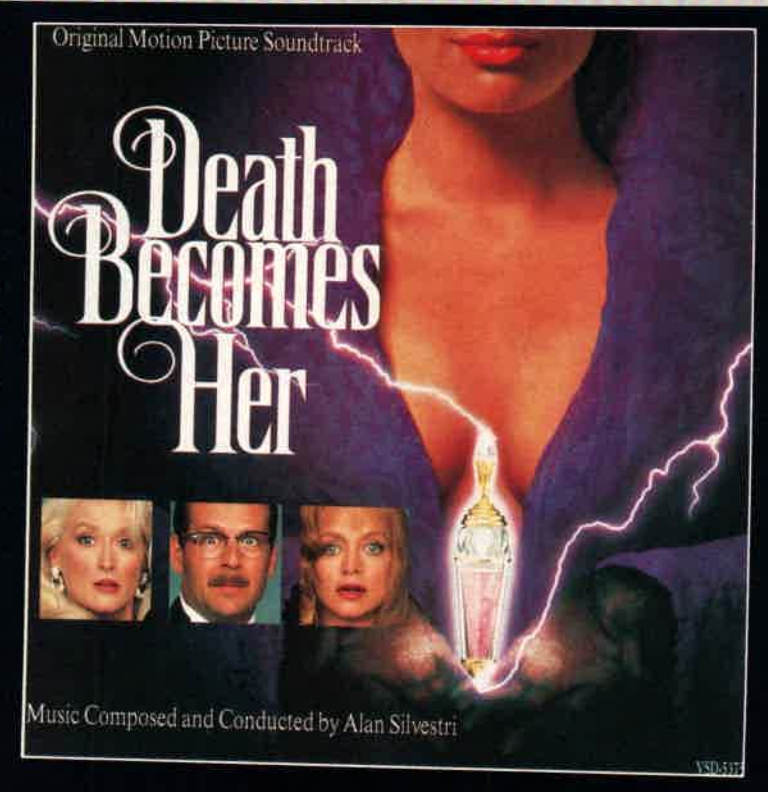
Badalamenti nous l'avait annoncé dans le dernier numéro de *Mad*, la musique de **Twin Peaks**, le film, est différente de celle de la série. Mais elle est d'égale qualité, si ce n'est parfois meilleure. Le thème principal est plus jazzy, la voix de Julee Cruise est toujours aussi envoûtante et le morceau situé dans le film pendant la séquence de la boîte de nuit, composé par David Lynch lui-même, est une petite merveille. Badalamenti nous fait même cadeau, dans cette superbe BO, d'un bref rappel des thèmes de la séries orchestrés différemment.

JEUX VIDEO



Alors que **Batman 2** n'a fait l'objet que d'une très pauvre adaptation sur *Lynx*, *Sega* et *Nintendo* sortent en même temps deux cartouches consacrées au héros de Gotham. Chez *Sega*, **Batman** est un jeu de plate-forme très classique qui pèche un peu par son manque d'originalité ainsi que par une maniabilité qui laisse à désirer. *Nintendo* sort sur *Nes* **Return of the Jocker**, la suite du **Batman** qu'il avait fait paraître il y a un peu plus d'un an. Pas moins de sept niveaux avec pour chacun deux mondes différents. Un jeu de plate-forme très réussi qui mériterait une adaptation en 16 bit tant les graphismes sont beaux. En parlant de réussite, signalons l'excellent **Alien 3** pour la *Mégadrive Sega*. Un jeu très excitant qui allie action et recherches labyrinthiques. Ripley et son crâne rasé court dans les couloirs pour libérer les humains, prisonniers des aliens, tout en utilisant une quantité d'armes impressionnante pour éliminer les créatures qui se dressent sur son chemin. Le genre de jeu passionnant dont on ne peut se décoller avant de l'avoir terminé. **Street Fighter 2** sur *Super Nintendo*, c'est le jeu de baston ultime. On choisit son représentant parmi huit personnages qui ont tous une façon de se battre différente, et on s'engage dans une succession de combats de plus en plus difficiles situés dans des décors sublimes. On se croirait dans un vrai jeu d'arcade. Irréprochable.

Entretien ALAN SILVESTRI



De James Cameron à John McTiernan, Alan Silvestri a travaillé avec les plus grands cinéastes. C'est pourtant avec Robert Zemeckis qu'il s'entend le mieux, puisque La Mort vous Va si Bien marque leur sixième collaboration. Explications...

Vous en êtes à votre sixième film avec Robert Zemeckis. Comment expliquez-vous cette entente avec lui ?

Nous nous sommes rencontrés alors que nous traversions tous les deux une période difficile. Nos carrières ont décollé grâce au même film, **A la Poursuite du Diamant Vert**. Nous avions déjà travaillé ensemble auparavant, mais jamais sur un film de cette envergure. Nous étions à l'orée d'une nouvelle phase de notre carrière et cela a créé des liens solides entre nous, à tel point que nous sommes aujourd'hui d'excellents amis. Et puis surtout, nous avons la même conception du rôle que la musique doit avoir dans un film. Nous travaillons dans le même sens. Bob fait des films de divertissement. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est le public. Il veut que le public comprenne bien tout ce qui se passe, que tout soit clair dans le film. Il ne fait jamais rien qui soit hors-propos. Tous ceux qui travaillent pour lui, de l'éclairagiste au maquilleur, le considèrent comme le capitaine du navire, parce qu'il mérite le respect et les responsabilités qu'on lui accorde. Moi je fais partie de l'équipage. Bob a un don particulier pour attirer l'attention sur une blague par n'importe quel moyen, y compris la musique. Rappelez-vous la séquence du *"Damned ! Damned ! Damned !"* dans **Retour vers le Futur** ; c'est un truc qui vient de Broadway, de la comédie musicale, créer une interactivité entre la musique et les dialogues. Bob n'a pas peur d'utiliser ce genre d'effet pour réussir ces blagues. Un film comme **Retour vers le Futur** est là pour divertir. Pourquoi alors ne pas se permettre toutes les extravagances ? De toute façon, si quelqu'un vient voir **Retour**... pour autre chose que pour se marrer, c'est qu'il s'est trompé.

Zemeckis vous demande-t-il parfois votre avis sur le film ?

C'est un homme qui est très ouvert aux gens qui l'entourent. Il nous parle à tous du scénario, de l'histoire, du look... Quand on voit le film terminé pour la première fois, il fait venir sa femme et tous ses amis. Il écoute les réactions de tous. Il veut que le film soit le plus réussi possible quitte à ce qu'il ne soit plus aussi fidèle à ses idées. Si quelqu'un apporte une idée qui marche, Bob n'hésite pas à l'utiliser. En ce qui concerne la musique, c'est la même chose. Bob m'a laissé entré dans des domaines que les compositeurs ont rarement l'occasion de visiter. Il devient donc très facile pour moi d'écouter ses commentaires et d'en faire profiter mon travail. C'est donc une collaboration à double sens qu'il n'entretient pas qu'avec moi, mais avec tous ceux qui travaillent avec lui. C'est très rare dans le cinéma aujourd'hui.

La musique de *La Mort vous Va si Bien* a-t-elle été difficile à écrire ?

Le problème avec chaque film est d'essayer d'en découvrir la tonalité, comme le réalisateur doit le faire à grande échelle sur le look. Est-ce que ce sera sombre, morose, neutre, etc... ? Le compositeur agit de la même façon, en cherchant la voix musicale du film. Une fois cela fait, la musique vient très facilement. Pour **La Mort**..., j'ai trouvé très rapidement. Bob prenait des séquences tout à fait classiques et y introduisait un élément bizarre sans jamais le mettre au premier plan. Quand Meryl Streep a la tête à l'envers, elle joue comme si rien ne se passait, et Bob filme cette séquence normalement. J'ai fait de même. Il me fallait trouver un moyen de faire entrer l'elément bizarre dans la composition sans qu'il ne devienne l'élément principal de la scène, mais juste une façon de l'épicer. Bob voulait que la musique ait l'air de venir du point de vue de Bruce Willis, parce que Bruce est un peu l'œil du public dans ce film.

Comment avez-vous trouvé le thème principal du film ?

Le sujet du film est l'éternité, la fontaine de jouvence. Mais il y a quelque chose de diabolique ici. Les femmes du film sont, en un sens, tentées par le diable lorsqu'elles choisissent l'immortalité. Bruce Willis, quant à lui, préfère la paix éternelle. Le film parle de cette lutte contre la tentation. Je voulais que les gens, en écoutant le thème, aient l'impression de voir le sourire démoniaque du diable attendant de voir qui tombera dans son escarcelle. Le thème devait donc être bizarre, inattendu et plein d'humour.

Adoptez-vous une façon de travailler différente suivant le genre auquel le film appartient ?

Je ne réfléchis pas en terme de genre. Je regarde les films scène par scène, moment par moment. Le boulot, c'est de jouer le film. Sur les comédies, je n'essaie jamais de composer des partitions humoristiques. Si le film est comique, la musique n'a pas à l'être ; elle doit juste souligner les aspects dramatiques. Le contraste sera plus grand et, par conséquent, l'effet plus drôle. Si vous avez une scène où un gamin tape sur la tête d'un adulte avec un marteau en plastique, vous devez jouer cela très sérieusement, parce que dans l'esprit de l'enfant, ce qu'il fait est très sérieux.

Existe-t-il des amitiés entre les compositeurs à Hollywood ?

Non, pas vraiment. On se rencontre parfois dans des dîners, mais, ça ne va pas plus loin. Partager son travail avec les autres n'est pas une chose qui se fait dans notre métier. Bien sûr, j'ai des amis compositeurs, comme David Newman, mais composer est un travail qui se fait dans une pièce tout seul. Vous ne rencontrez pas souvent d'autres compositeurs parce que eux aussi sont enfermés dans leur pièce. La camaraderie existe entre nous mais les contacts sont rares.

Il existe donc une compétition entre vous ?

Je ne vois pas ça comme ça. Quelques rares compositeurs ont des réalisateurs avec lesquels ils travaillent régulièrement, mais, la plupart du temps, c'est le système des listes qui prédomine. La production présente une liste de 15 ou 20 musiciens au réalisateur qui choisit parmi eux. Les listes sont établies suivant plusieurs facteurs : les finances, l'œuvre passée du compositeur, etc... Le réalisateur retient en général 4 ou 5 noms et le producteur appelle ensuite les agents de ces musiciens pour leur demander des démos. Le choix final revient au réalisateur qui, entre-temps, a rencontré le ou les compositeurs qui ont retenu son attention. Donc, la compétition existe uniquement par rapport au travail passé. Si un réalisateur désire engager le compositeur de **Retour vers le Futur**, j'ai le job illico, personne ne peut rien faire. Inversement, si un réalisateur porte son choix sur celui qui a signé la musique de **La Guerre des Etoiles**, c'est moi qui ne peux rien faire. Il faut toujours être au top, sinon, on ne vous engage plus et vous disparaissez des listes...

Le système est très dur !

Très, très dur. Il ne suffit pas de se lever tôt le matin pour être sûr de travailler. Il faut avoir fait ses preuves sur d'autres films. C'est donc extrêmement difficile pour un jeune de percer.

Justement, comment peut-on faire aujourd'hui pour devenir un compositeur à Hollywood ?

C'est absolument impossible, mais il faut refuser cette évidence ! Il reste encore deux ou trois possibilités. Déjà, il faut être à Hollywood si on veut y travailler. Vous savez, il faut rester à côté d'un immeuble si on veut recevoir un pot de fleurs sur la tête ! Il y a peu de chances qu'un pot de fleurs tombe, mais si jamais..., mieux vaut être à côté d'un immeuble ! Il y a donc des programmes d'éducation disponibles à Hollywood sponsorisés par Broadcast Music ou par l'American Film Institute, parfois même par l'Academy. Cela permet de s'entraîner à composer, d'enregistrer sa propre musique et de l'envoyer à des gens. Vous pouvez aussi travailler gratuitement pour des jeunes réalisateurs. Si vous avez vraiment faim, il y a toujours des choses à faire. La dernière solution, c'est d'attendre le pot de fleurs !

Vous avez attendu longtemps ?

Moi, je passais dans la rue quand j'ai reçu le pot de fleurs sur la tronche. Je n'ai fait aucun séminaire, aucun travail personnel, ma carrière repose sur un accident, une erreur. Je jouais de la guitare et j'écrivais des arrangements pour un auteur de chansons. J'avais 21 ans. Quelqu'un a vu le nom de cet auteur au générique d'un film - une de ses chansons avait été utilisée dans la bande son - et l'a appelé pour faire la musique de son film. Mais ce gars était un parolier, et non un musicien. Il m'a donc appelé et m'a proposé d'écrire la musique du film. J'avais besoin de ce travail, et j'ai accepté. C'est ainsi que j'ai signé la musique de **The Doberman Gang**, et que je suis devenu compositeur de musique de film. Par accident... Je n'avais jamais songé à devenir compositeur. Depuis, j'ai fait la musique de 40 ou 45 films. Je crois finalement que je vais en faire mon métier !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

PETITES ANNONCES

Rech. docs sur De Niro et **Star Wars**. Frédéric Boutin, 5 rue Leredde, 75013 Paris.

Vd. VHS **Les Cauchemars de Freddy 3** et BO en CD de **Shocker, Freddy 3 et 4** (50 F pièce). G. Boutevillain, 2 allée des Hêtres Pourpres, 77220 Gretz-Armainvilliers.

Ech. ou vd. Trading Cards de **Terminator 2** et **Star Trek**. Alain Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

Je donne la collection complète de *Starfix*, mais il faut venir la chercher ! (*ah bon, tu livres pas ?*) De plus, vd. quelques films Super 8. Pierre Mullanu, "Rés. des Deux Moulins", Bt. A8, av. Jean Roque, 13190 Allauch (*c'est Allauch ou Rallauch, la ville ?*).

Vd. VHS Pal de **Basic Instinct** (250 F), **T2**, **Addams Family**, **Rocketeer** (200 F chaque). Sabrien Moskala, Place Delamarre, 23170 Chambon/Voueize.

Vd. *E.F.* 1 à 13. Faire offre à Catherine Brissot, 12 rue Manon des Sources, 83240 Cavalaire sur Mer.

Ach. environ 200 F VHS d'origine avec jaquette de **Zombi Horror** et **Le Massacre des Morts-Vivants**. (*A Movies 2000, on les vend neuves à 80F, une visite s'impose...*). L. Marquez, 41 bd de l'Océan, 13009 Marseille.

Rech. **Captain America** (1979) et **Captain America** (1990). Sam au 73.92.80.14.

Vd. au plus offrant *E.F.* reliés années 81 à 89 + autres numéros plus récents. Christophe au 86.31.60.22.

Ach. tout sur Elvira : vidéos, affiches, bédés, gadgets... Gérard Vivian, rés. Les Allées de Beaumanoir, Bt A, av. Malamida, 13100 Aix en Provence.

Ach. jouets **Star Wars** si bon état. D. Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68300 Village-Neuf.

Rech. BO de **Hardware** et **Phantasm**. P. Lefèvre, 91 av. Porterat, 88500 Mirecourt.

Ach. affiches de **Possession, Videodrome, Le 4ème Homme, Le Festin Nu, Répulsion** + BD anglo-saxonnes, mangas + films underground. Christophe Grosjean, Lot. Champs Praux, 70270 St Barthélémy.

Rech. *Métal Hurlant HS Spécial Alien*. Alain Lazzini, 4 rue des Saules, 57290 Fameck.

Ech. docs sur Bronson, Eastwood, Gibson, Belmondo, Connery... contre docs sur Van Damme, Schwarzenegger et Stallone. P. Antonio, Quintigny, 39570 Lons-le-Saunier.

Enfin disponibles en français en éditions limitées 15 romans inédits de Edgar Rice Burroughs. J.P. Moumon, La Magali, Ch. Calabro, 83160 La Valette.

Vd. ou éch. jouets **Star Wars** sous emballage d'origine. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J.J. Rousseau, 94100 St Maur.

Ach. 300 F le lot *Akira* 1 à 37. Benfares Badis au 48.70.73.32.

Rech. *The Art of Star Wars*, *Empire* et *Return*, ainsi que tout sur *ILM* et Harrison Ford. Ghislaine Bonnet, rés. Le Plein Ciel, Bt A La Tour, 173 bd de St Loup, 13011 Marseille.

Vd. 200 F pièce VHS de **Bad Taste** + VHS pal de **Aliens**, **L'Arme Fatale 2**, **La Mouche 2** et **THX 1138**. (*venez à* Movies 2000, *on a les mêmes à la maison, mais à deux fois moins cher !*). Philippe Salzard, La Combe, 74160 Collonges sur Salève.

Ch. VHS de **Simetierre** et **Monster Club**, documents et livres sur les vampires et les loups-garous. Jean- Louis Fiévet, 15 rue de l'Eglise, 59188 Saint-Aubert.

Rech. jaquettes de **Amityville**, **Creepshow 2**, **Le Blob** et **Massacre à la Tronçoneuse 2**. Nicolas Kannengiesser, 9 rue des Horticulteurs, 57100 Thionville.

Scénariste amateur cherche dessinateur-encreur amateur pour collaboration sur bandes dessinées SF, violentes ou gore. Michel au 47.71.33.03.

Rech. tout sur ***Le Prisonnier*** et ***The Avengers*** (T-shirts, gadgets...). Vd. épisodes 2, 5 et 8 de ***Thunderbirds*** (90 F pièce), films **Choc** et **Trauma** (90 F pièce), et ma sœur, 17 ans, yeux et cheveux noirs, prix à débattre. (*Plaisanter dans les petites annonces, y'en a vraiment qui ne respectent rien !*) Jeff Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Ach. *MM* 1 2 3 4 et 5, *MMF* 4/5 8 10/11 et 13, E.F. (fanzine) 1 à 6, *Vampir* 9, *Toxic* 7 8 9 et *Vendredi 13* 13 14 et 15. Jon Older, 53 Exeter Rd., Southville, Bristol, BS3 1LY, Angleterre.

Vd. films VHS 80F. Liste contre deux timbres. Laurent Boucartet (*bien l'écriture, si c'est ça, on a du pot !*), 20 rue Pierre Semard, 76600 Le Havre.

Ch. K7 VHS ou Beta de **Sweet Movie** et **W.R.**, et docs sur les films de Makavejev. Godwin Vickers, 29 rue Victor Hugo, 92400 Courbevoie.

Vd. albums neufs de H.R. Giger, BO en CD, CDV Pal, et anciens numéros de M.M.. L. Fluchot, 5 rue Pierre Loti, 21000 Dijon.

Vd. BO en K7 de **Do the Right Thing**, posters Stallone, Schwarzenegger, Dudikoff, Norris, Van Damme. Rech. tout sur Cronenberg et Clive Barker. Carole Contaut, 16 rue de Saragosse, 64000 Pau.

Rech. dessins animés longs métrages genre **Akira, Venus War, Ken**... Xong Ly, 11 av. Léon Blum, 91100 Corbeil-Essonnes.

Ach. figurines pour *Warhammer Fantasy Battle*. Jean-Charles Le Drezen, 6 rue de la Mer, 29730 Treffiagat.

Ech. films fantas/SF 1930-90 + serials 1940-65. Rech. tout concernant Vincent Price et *"Bruno, Portrait of the Oswald Strangler"*. C. Claus, 14 av. Albert, 1060 Bruxelles, Belgique.

Rech. BO de **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? I et II**) + jaquettes de tous genres. Katia Bessay, 47 rue Adrien Cavy, 03700 Bellerive sur Allier.

Ch. Tablatures Guit. de Alice Cooper période 69-75 et Kiss période 74-82. Philippe au 44.72.41.83.

Ach. si bon état la sœur de Jeff Couderc. Didier Rallouch, 4 rue Mansart, 75009 Paris (*Didier, tu passeras à mon bureau pour affaire te concernant. Signé le Boss...*).

Vd. *E.F.* 8 à 75, *Fantask, Conan, Strange*, ainsi qu'une trentaine de BO. Liste contre 1 timbre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Ch. BO (CD ou K7) de **Phantom of the Paradise**. J.F. Poels, 17 rue d'Opprebais, 1315 Incourt, Belgique.

Vous êtes auteur ? Vous voulez publier ? Envoyez manuscrit + biographie complète à Les Editions Alien, 725 Brunet # 5, Trois-Rivières Ouest, (P.Q.) G9A 5W1, Canada.

Vd. BD, livres SF/Fantas., revues cinéma, jaquettes... Jean-Pierre au 47.24.12.84.

Ach. et vd. BD *Lug*, *Sémic* et BD *Marvel* US. Yoann au 55.33.19.46.

Ach. VHS en VF de **Orange Mécanique** et **Dark Cristal**. Christophe Bres, La Poste, 33290 Blanquefort.

Vd. VHS de **Métal Hurlant** (200 F) (*ah oui, quand même !*) ou éch. contre VHS de **Docteur Strange** (1975), **Captain America** (1979) ou **Captain America** (1990). Gilles au 94.62.21.79.

Ch. épis. ***Chapeau Melon The Positive-Négative Man***. Hervé Dontenwill, 5 rue de Marmoutier, 67310 Allenwiller.

Vd. K7 **White Zombie** et **Monstre Sans Visage**, 150F pièce. Rodolphe Laurent, 18 rue Pierre Proudhon, 10120 St André les Vergers.

Ach. BD Schuiten, Auclairn Boucq, Pratt, Hermannn, etc. Christian Thomas, 47 rue de la Somme, 59297 Villers-Guislain.

Vd. VHS (**Paperhouse, Starfighter**...), CD (**Ghost, Predator 2**...) prix intéressants. Christophe Guihery, 89720 Villeblesin.

Ach. VHS de héros masqués italiens ou espagnols (Superargo, Mister X, etc.). Gaël Roux, 37 av. Michelet, 93400 Saint-Ouen.

Vd. VHS (60F) plus E.F. 110 à 122 (10F). André Quintaine, 7 rue A. Briand, 70800 St.Loup/Semouse.

Vd. Strange, Titans, E.F. (cote BDM/2). Liste contre un timbre. Sébastien Lamote, 5 rue du Champ de Course, 59130 Lambersart.

Vd. ou éch. romans SF/Fantas. toutes collections + *Bob Morane*. Liste gratuite. Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vd. nbreux comics US et BD (*Lug*, *Sémic*)... Liste contre enveloppe timbrée à Philippe Licini, Les Meix, 88360 Rupt/Moselle.

Ach. VHS : concert intégral des Stones (*Canal +*, juin 1990) et **Industrial Symphony** de Lynch et Badalamenti. F. Hameury, La Haute Deverre, 61100 Flers.

Vd. jaquettes, 1 F pièce. Liste contre enveloppe timbrée à Christelle Signolet, 63 rue du Capitaine Blayo, 56100 Lorient.

Vd., éch. et ach. comics US ainsi que BD *Lug*, *Sémic* et *Arédit*. Rech. personnes région Poitou Charentes pour monter une association d'importation de comics. Samuel Amiet, 5 rue du Petit Ruisseau, 86000 Poitiers.

Vd. VHS de **Robinson Crusoë sur Mars** + nbreux autres films de SF/Fantas. + séries TV (***4ème Dimension**, Star Trek*, ***Au-Delà du Réel***...). Daniel au 87.58.23.52.

Ch. photo de Rallouch avant de me décider. Ecrire sœur de Jeff Couderc, même adresse (*bon, c'est pas bientôt fini, on travaille, là...*).

Vd. 100F VHS neuves de **Blade Runner, Star Trek 4, Ninja Blanc, Arme fatale 2**. D. Gobin, 4 rue des fr. Lumière. 44110 Chateaubriant.

Vd. 1000F console Sega + jeux. Appeler Sébastien au 60.19.09.30.

Vd. *MM* 20 + nb. autres revues cinéma. Philippe Rège, 215 cité du Moulin à Vent, BT C, 63370 Lempdes.

Vd. *Starfix, E.F., M.M., Actuel*. Ech. BO en CD. Christophe Grisoni, 124 rue Raymond Joly, 60230 Chambly.

Ch. Phaser Type 2 de *Star Trek* (TV). D. Verove, 1, rue Garnier, Tour TEA, Rés. Rubens, Appt. 63, 59760 Grande-Synthe.

LE TITRE MYSTERIEUX



La hache c'est très mauvais pour la jeunesse, il suffit de voir les ravages qu'elle provoque chez ce pauvre personnage sorti d'on ne sait quel film.

Les cinq premiers à nous en fournir le bon titre gagneront le prochain numéro de *Mad Movies*.

Les gagnants du précédent jeu sont Estelle Rius (Paris), Olivier Larade (Montigny), Baptiste Liger (Montadas), Marc Pearce (Paris) et Alice Mignot (Lyon), suivi de Philippe Vella, Arnaud Fabisiak, Gregg Vezon, David Guidoux, Guillaume Romerto, Ricky Guillamaud, Frédéric Forestier, Cédric Rognon, Nasser El-Ayar, Arnaud Merlet, M.Agnès Delavalle, Benjamin Aïssou, Eric Dallera, Stéphane Berthy, J.G Tran, Pierre Parent, Manuel Morgadinmo, J.F Berreville, Jérôme Ploteau, Laurent Spaï, Jacky Muller, Anthony Kerros, Ralph Reinesch et Philippe Manteau qui ont reconnu le **Deep Space** (**L'Invasion des Cocons**) de l'ami Fred Olen Ray.

Vd. affiches de cinéma 1948-90, scénarii, *Star Ciné Cosmos*, anciens *M.M*.... Liste contre 1 timbre à Patrick Giraud, 25 av. Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Vd. 250 F les 3 VHS de **Rambo I, II et III**. Ch. *"Roger Corman"* et *"Série B"* chez *Edilig*. D. Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Ch. *Monster Bis*, *Ciné Zine Zone* et *Zombi Zine* + docs sur Klaus Kinski + dessinateur pour réaliser la couverture du zine *Médusa*. Didier Lefèvre, 9 rue Lalo, 59720 Louvroil.

Vd. 33 t. et K7 de hard-rock à partir de 50 F. Liste sur demande à Patrick Bernard, 1 rue de Villeneuve, 63600 Ambert.

Rech. enregistrements des BO de **Starman, Phenomena, Christine, *The New Avengers, The Invaders***, et docs sur ***Les Envahisseurs*** et ***Chapeau Melon***. Damien Jolly, 4 rue du Jeu de Paume, 22800 Quintin.

Vd. près de 350 livres de SF entre 7 et 20 F. Liste contre 2 timbres à Patrick Cadet, 10 rue de l'Isle aux Bois, 51000 Châlons/Marne.

Rech. docs sur Kurt Russel et **Danse avec les Loups**. Jean-Marc Torres, 10 allée Bajou, 94230 Cachan.

Vd. *Strange, Fantask, Marvel, Spidey, Nova*... Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Ach. ou éch. cartes post. d'affiches de films. S. Lorenzi, square St Exupéry, 38450 Vif.

Vd. affiches de cinéma, très nombreux titres (petites, 20 F, grandes, 40). Liste contre 2 timbres à D. Thierry, 14 rue Bouret, 75019 Paris.

Vd. albums de Madonna, Phil Collins... + livres et jeux dont vous êtes le héros + *Amstrad* CPC 464 mono. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

ach. n° **3** et 9 de *Filmfax* (chers, s'il le faut...). Jean-Pierre au 48 74 70 83 (matin).

Vd. *Strange, Titans, Nova*, comics US... Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vd. jaquettes vidéo (*Télé K7*), 2 F pièce. Claude au 21.20.37.58.

Vd. Jeux Game Boy + console Sega Master. Contacter Thibaut, le soir, au 40.31.03.59.

Vd. Console Ncs + 5 cartouches + revues. 1500 F à débattre. Alexandre Chauvel, 72 av. de Paris, 94300 Vincennes.

Ach. docs sur Spike Lee : biographie, articles, critiques... Ludovic Hébert, 11 rue Wickram, 68000 Colmar.

Vd. dessins animés japonais, BD, comics, *Akira* 1 à 31. Sylvain Camacho, 3 imp. de la Grande Ferme, 59139 Noyelles-lez- Seclin.

Ach. cher soeurs de tous les mecs qui passent des petites annonces. Ecrire Vincent, au journal (*bon allez, c'est fini, couché !...*).

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondant(e)s 18-22 ans aimant ***Twin Peaks*** et Badalamenti. Matthieu Alexandre, 153 av. Henri Barbusse, 93700 Drancy.

- garçons 20-24 ans aimant le ciné fantastique, *M.M.*, et s'amuser (*hum, hum !*). Delphine Caron, 34 rue du Paquis, 55400 Buzy.

- Corres. 17 à 25 ans aimant *M.M.* et le Hard. Lucie Massena, C/O Mme Giavina, 5 Place Bérault, 94300 Vincennes.

- fans d'Indiana Jones. Philippe Lombard, 13 rue Maryse Hilsz, 75020 Paris.

- correspondante 15 ans adorant la SF, les films fantastiques. et le rap. Bruneau Bénito, la Saunière, 19290 St Rémy.

- correspondant(e) 16-18 ans aimant le fantastique, l'horreur, Stephen King, les SFX et le hard (*rock, on suppose !*). Jérémy Thomas, 71 rue Lepic, 75018 Paris.

- personnes 18-22 ans région 73 aimant le ciné, les sorties entre potes, les boîtes et la musique actuelle... Francis au 79.22.90.86.

- correspondants 14-16 ans aimant le cinéma, sortir le soir et la musique moderne. Adeline Doriol, place de l'Eglise, 80600 Longuevillette.

- correspondants 11-13 ans aimant les films fantastiques et d'aventure. Coralie Doriol, place de l'Eglise, 80600 Longuevillette.

- correspondant(e)s 17-20 ans aimant Mike Olfield, le ciné, De Niro et Al Pacino. S. Pretceille, 12 rue Maldegem, 95120 Ermont.

- correspondant(e)s 0-99 ans aimant Argento, l'horreur, les BD, les jeux vidéo, la musique et les hamburgers (*tiens, quelle idée !*). Paolo Di Tonno, via Masaccio 32, 65124 escara, Italie.

- dessinateurs, scénaristes et novellistes pour participer à un jeune fanzine de BD et nouvelles SF et fantastiques. Rép. assurée. Boris Schrot, 4 c rue de la Corchade, 57000 Metz.

- personnes 20-25 ans région Lorient pour réaliser ds courts-métrages (animation, etc...). Stéphane et Jacqueline Lejalus, 37 rue Jean Batise Chaigneau, 56600 Lorient.

- maquilleurs amateurs, créateurs de monstres et autres génies du latex pour correspondre avec un photographe désirant réaliser des images saignantes. Laurent Houy, 13 rue des Narcisses, 21300 Chenove.

- scénariste BD pour projet d'album dans l'esprit des histoires de Stephen King, Clive Barker et Serge Brussolo. Marc Rouchairoles, 19 place Vanhoenacker, 59000 Lille.

- correspondantes 20-25 ans américaines ou anglaises, habitant Paris, sympas, drôles, sportives, passionnées de mode et de ciné. Chantal Bouthez, 2 rue des Nemeaux, 86100 Chatellerault.

- dessinateur (trice) passionné (e) pour projet B.D. Contacter Yan Pindeler, 15 Hameaux des Bocages, 44980 Ste Luce sur Loire.

- Bons acteurs amateurs pour tournage dans l'Essonne au mois de janvier (*fais pas un peu froid par là, en janvier ? Et si tu repoussais carrément à juillet ?*). Guillaume Fischer, 11 av. Nationale, 91300 Massy.

- Stage ou emploi chez un fabriquant d'automate afin de mettre mes idées en pratique. Bernard Bergeron, 24 rue de la Justice, 02000 Chauny/Aisne.

- Tout sur **Belle et la Bête**, version 90 et Corres. divers. Djilali Oûld Yahia, 4 pl. du Berry, 92390 Villeneuve la Garenne.

- bonnes copies de mix, remix et megamix de chansons 91-92. Cela s'adresse aussi à Alvin de *Fun Radio*. Emmanuel Fortemps, rue des Chardonnerets, 28, B-4100 Seraing, Belgique.

- Pour créer un fanzine sur la BD, personne possédant un ordinateur pour la saisie de texte (*Guignebert, il en a un, je l'ai vu...*), éditeur amateur ou pro, plusieurs dépositaires en librairies ou autres, et aussi des rédacteurs pour différentes rubriques et interviews (*mais, dis donc, t'as rien du tout, alors ? Et tu vas faire quoi, toi, au juste ?*). Joindre Christophe Arnal, 16 avenue Jean Jaurès, 12110 Viviez.